

LIBRAIRIE E. DROZ
LIVRES D'ÉRUDITION
HISTOIRE LITTÉRAIRE
& PHILOLOGIE
25, RUE DE TOURNON, PARIS



GEORGES DUHAMEL

Entretiens dans le tumulte

CHRONIQUE CONTEMPORAINE

1918 - 1919

VINGTIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIX

ENTRETIENS
DANS LE TUMULTE

DU MÊME AUTEUR

VIE DES MARTYRS, 1914-1916 (*Mercure de France*)................................ 1 vol.

CIVILISATION, 1914-1917 (*Prix Goncourt 1918*) (*Mercure de France*).................... 1 vol.

LA POSSESSION DU MONDE (*Mercure de France*). 1 vol.

LA LUMIÈRE (*Figuière*)........................ 1 vol.

DANS L'OMBRE DES STATUES (*Nouvelle Revue Française*)................................ 1 vol.

LE COMBAT (*Mercure de France*)............ 1 vol.

PAUL CLAUDEL, suivi de PROPOS CRITIQUES (*Mercure de France*)................... 1 vol.

LES POÈTES ET LA POÉSIE (*Mercure de France*) 1 vol.

COMPAGNONS (*Nouvelle Revue Française*)..... 1 vol.

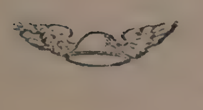
GEORGES DUHAMEL

Entretiens dans le tumulte

CHRONIQUE CONTEMPORAINE

1918 - 1919

VINGTIÈME ÉDITION



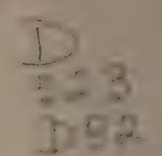
PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIX

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Quatre-vingt-dix-sept exemplaires sur Japon
numérotés à la presse de 1 à 97;
Trois cent vingt-neuf exemplaires sur Hollande,
numérotés à la presse de 98 à 426.
La première édition de cet ouvrage a été tirée à 1.100 ex. sur papier vergé pur fil des papeteries Lafuma, savoir :
1.075 ex. numérotés de 427 à 1.501.
25 ex. hors commerce marqués à la presse de A à Z.

JUSTIFICATION DU TIRAGE




A GEORGES CHENNEVIÈRE

I

TUMULTE ET SOLITUDE

Quinze hommes! Et ils ne sont pas d'accord. Ce n'est pas une association, c'est un amas. Ils sont là, au mépris de toute préférence. Ça ne fait rien : c'est bien comme ça.

Il y a beaucoup de bonnes choses. Beaucoup de cœur et d'intelligence et de courage. Toutefois, aux minutes de crise, ce mélange d'hommes n'est plus qu'une pâte confuse, travaillée par des levains contradictoires, une pâte où toutes vertus dégénèrent.

La sottise et l'esprit poussent là-dedans, comme deux plantes rivales sur la même motte, comme deux plantes qui ne parviennent pas à se faire ombre et qui connaissent en même temps leurs heures de luxuriance.

Malgré la violence des courants adverses, il y a des éclairs de communion. O pouvoir d'un coup de soleil, d'un flacon de vin, d'un péril ! O toute-puissance de la tristesse ! Les opinions rentrent dans leurs gaines et les âmes se rapprochent jusqu'à s'abîmer les unes dans les autres. Puis de nouvelles déflagrations les dispersent et la danse reprend de plus belle.



Singulière époque ! On ne peut plus prononcer le mot « réverbère » sans prendre parti. On ne peut plus regarder un bœuf dans un pré sans choisir une attitude. On n'affirme plus : « il fait beau », sans, du même coup, juger les événements, sans louer ou blâmer les personnes, sans départager l'auditoire.

Tout homme est à la merci d'un incident, d'une réplique, d'un souvenir, d'un spectacle. La passion colore et empoisonne les moindres mouvements de l'âme. Tout geste est une décision. Respirer, c'est opter.

Alors, on parle, pour libérer le démon intérieur. On parle, pour se délivrer de soi. C'est le tumulte.

C'est un petit tumulte au sein du tumulte uni-

versel. C'est un peu de bruit dans le désordre du continent furieux.

Ce sont des cris, des mots, des rires, des injures. Rien de précieux, vraiment? Si, si! parfois, la vérité luit, de façon furtive, comme une parcelle de mica dans la poussière. La vérité ? oui ! ma vérité ! puisque je la reconnais, puisqu'elle me suffit, puisque je l'aime, puisqu'elle me réchauffe le cœur.



Tous ces gars-là goûtent le paradoxe et en font grand usage.

Ils ne sont jamais plus raisonnables, plus sensibles, plus clairvoyants que quand ils sont en proie au paradoxe.

Le paradoxe n'est pas ce que vous pensez, Houtelette. Il n'est pas, Exmelin, ce que vous redoutez. Il n'est pas ce que tu réprouves, Massicot. Chacun de vous trois est paradoxal à ses meilleurs moments, dès qu'il cesse d'être hanté par des fantômes maussades,dès qu'il s'arrache à la domination de coutumes avilissantes.

Comme une fusée dans le chaos, le paradoxe illumine parfois le sentier vertigineux de la vérité, la piste blanche au sein des ténèbres.



Ils sont venus de toutes les provinces de la France, et quelques-uns de plus loin. Ils donnent du monde une image exacte et incohérente.

Ils ont, derrière eux, en réserve, leur famille, leur expérience, leurs douleurs, leurs victoires. Ils se servent de tout cela comme ils peuvent. Ils sont quelquefois grands, quelquefois drôles, souvent accablés. Ils ne sont jamais libres. Ils cherchent, en traînant des chaînes.

Je suis l'un d'entre eux et je souffre aussi de mes chaînes, que je ne songe pas à renier, que je ne dissimule pas.

Je prends part aux entretiens. Je vis aussi dans le tumulte. Mais j'obéis à mon sort : j'écoute et j'écris. Je n'ai pas lieu d'être fidèle ; je ne cherche pas à l'être, je prends ce que je veux. Je sers mes dieux ; je remplis ma mission.

Et quand je suis las du tumulte, je me retire à l'écart pour penser, avec précision, ce qui me plaît ; car « la solitude est sainte », comme dit le grand aïeul.

II

LES MOUTONS

Quand nous sommes au cantonnement, les journaux arrivent vers treize heures. Aussitôt chacun cesse de parler et de manger et cherche, dans le tas des papiers à la délicate puanteur, celui dont l'odeur lui est particulièrement familière. Puis il s'absorbe dans une lecture qui a les allures de la gloutonnerie et qui n'est coupée que par des grognements, des gloussements, des sons inarticulés.

L'homme qui n'a pas sa feuille habituelle est désorienté, perdu. Il cherche à tâtons, dans les autres feuilles, comme un aveugle hors de sa maison natale. Il n'a plus confiance en rien. Il erre, à travers les pages imprimées, ainsi qu'en pays ennemi.

L'homme qui tient son papier favori ressem-

ble à un cavalier bien en selle. Il est plein d'assurance et même de morgue. Il sait dans quelle colonne gîte la vérité et il a une façon personnelle de la déchiffrer, de la dégager, qui lui assure la suprématie dans les discussions.

Au début de la lecture règne un silence orageux, écumant. Puis les voix s'élèvent : on convient, en chœur, des gros faits, des choses indiscutables,qui sont aussi le plus souvent hors de contrôle. Alors un nouveau silence s'installe, parce que chacun s'enfonce dans ses opinions. Et quand ce silence-là cesse, c'est le tumulte, l'incohérence et la confusion des langues.

Sur la table, parmi les taches de vin et les assiettes grasses, les feuilles sales gisent pêle-mêle, avec l'air innocent, benoît et hypocrite de personnes qui n'avoueront jamais le mal qu'elles ont pu faire.

Cauchois ne lit pas les journaux ; il fume une cigarette et rêve.

— Vous, Cauchois, s'écrie tout à coup Faisne en sortant de la paperasse une face congestionnée, vous, Cauchois, vous êtes insupportable et horriblement prétentieux ! Vous affectez de ne pas faire comme tout le monde ; mais nous

finirons bien par découvrir que vous lisez les journaux en cachette.

— Faisne ! vieux crocodile, répond Cauchois, vous ne découvrirez rien de tel, et j'en suis le premier marri, car, au plaisir que je vous vois prendre, je préjuge des délices qui me sont réservées, si je deviens jamais amateur de gazettes. Jusqu'ici, j'ai, pour ma gouverne, divisé en deux grandes catégories les faits qui échappent à notre connaissance directe : d'une part, ceux qui sont connus, classés ou à l'étude et que l'on peut aborder, grâce aux travaux des auteurs spécialistes et compétents; d'autre part, ceux qui sont encore en gestation, ceux dont le tissu même forme l'actualité. Ceux-là, nous ne les connaissons que grâce aux organes d'information, et dans la mesure où ces organes les connaissent eux-mêmes. Quand on a, comme vous, Faisne, le goût des papiers quotidiens et le talent nécessaire à leur interprétation, on est, je n'en disconviens pas, un homme plein de science ; on est encore, comme dit mon marchand de peaux de lapin, un homme averti ; et vous savez qu'un tel homme en vaut couramment deux. Mais quand on est, comme je le suis pour mon malheur, inapte à démêler dans ces

écrits généreux et éphémères l'éternelle vérité qu'ils recèlent, il faut bien accepter de mener une vie misérable et de ne rien comprendre à ce qui se passe. Vous le voyez, j'ai accepté depuis longtemps. Cela me prive de cette magnifique assurance qui donne aux opinions de nos contemporains le lustre que vous savez. Cela me plonge, à tout instant, dans une inquiétude, une perplexité qui me seraient épargnées si je voulais, chaque jour, donner dix centimes et deux heures de mon temps. C'est ce que m'a fait comprendre un matin M. Toppe.

M. Toppe était un fonctionnaire du chemin de fer, mobilisé dans son emploi, à Châlons, alors que j'y fus envoyé en stage, vers la fin de 1916, pour étudier les gaz asphyxiants. Je dus à ces gaz de passer quelques douces nuits dans un lit authentique. Vous le voyez, les gaz ont du bon.

M. Toppe entrait chaque matin dans ma chambre pour me préparer du feu. Il ne manquait jamais, ce faisant, d'exhaler toutes sortes de rancunes personnelles.

— La guerre, disait-il en enflant la voix qu'il avait grave et tragique, la guerre ! j'en ai assez, moi, moi ! Le chemin de fer ! vous ne savez pas

ce que c'est. C'est bien plus moche que d'être au front.

Le pauvre M. Toppe cherchait à s'excuser ainsi des faveurs du sort.

J'étais déjà fait à l'entendre vociférer : « La guerre, moi, j'en ai assez ! », lorsqu'un matin la France apprit les premières offres de paix de l'Allemagne. Rappelez-vous : ce devait être en décembre. Ce matin-là, je regagnai de bonne heure la maison, et M. Toppe, qui jouissait de son jour de repos hebdomadaire, vint lui-même m'ouvrir la porte.

Il tenait à la main son journal ordinaire et l'agitait avec une frénétique résolution.

— La paix ! La paix ! me cria-t-il dès le seuil. Ah ! oui ! Je leur en foutrai, moi, de la paix !

Tirez de cette phrase, mon cher Faisne, toutes les conclusions susceptibles de servir vos convictions sociales et politiques. Pour moi, je considérai M. Toppe avec sympathie et me retirai discrètement dans ma chambre, laissant mon hôte à sa lecture et à ses études.

Je me sentais pris, pour lui, d'une admiration nuancée de tendresse. Je songeais : cet homme a reconnu depuis longtemps qu'il était incapable de se faire une opinion personnelle sur les

événements, les institutions et les individus. En effet, au moyen de quels matériaux, dites-moi, pourrait-il se constituer une telle opinion? Alors, avec une abnégation, un esprit de discipline dignes des plus grands éloges, il a décidé de s'en tenir à l'opinion d'un autre. Il l'achète un ou deux sous par jour; avouez que c'est pour rien. Il la querelle, quelquefois, par coquetterie. Mais, dans les grandes occasions, il sait toujours l'embrasser avec force. Quand on lui signifie qu'il est temps de la changer, il la change héroïquement, sans discussion, pourvu qu'on mette quelque soin à lui présenter le changement. Il est heureux, simple et loyal. Il ne demande des comptes à personne, parce qu'il sait bien que personne ne lui en pourrait donner. Ce qu'il veut, c'est une certitude dans l'indécision de l'heure. M. Toppe est un sage. La certitude seule importe; ses fondements sont sans intérêt, puisque, reconnaissez-le, mon bon Faisne, les certitudes les mieux fondées sont souvent les moins séduisantes.

III

JEUNES GENS

Vrai, si l'on écoutait celui qui parle, notre tablée aurait-elle figure française? Que voulez-vous? Notre langue est ainsi faite : un sujet, un verbe, voire! Pour le reste, il se devine, et les pâles troupeaux de compléments sombrent dans le tumulte; on les connaît, on les pressent. Inutile d'écouter plus outre. Couper la parole est un sport de chez nous. Cela donne à la conversation un parfum explosif de moutarde et de piment qu'on ne trouve qu'en France, n'est-ce pas?

Guillaumin obtient pourtant un peu de silence : sa voix juvénile surnage tout à coup comme une feuille verte dans les remous du torrent. Il dit :

— A mon avis, la femme, dans le mariage...

Et tout le monde se calme, tout le monde le

laisse parler, parce qu'on sait qu'il n'a aucune expérience de ce que peut être la femme dans le mariage.

Dieu ! qu'il a un jeune et sympathique visage ! Le front est droit, élevé, illuminé d'intelligence. Il a un peu de sang aux joues, à cause du jaillissement des idées, et il plisse imperceptiblement la racine du nez, ainsi qu'un chat adolescent qui accepte une querelle. Il veut dire des choses très bien, et on sent qu'il a le goût de la raison, de la mesure. Avec une réelle adresse oratoire, il choisit et compile ce qu'il a trouvé de mieux dans ses lectures et dans les idées de sa famille.

Je le regarde avec émotion : je sais qu'en dépit de sa moustache d'éphèbe, il n'est plus un tout jeune homme : il a vingt-huit ans. Quand il est parti pour le service militaire, il avait vingt-deux ans. Deux ans après, la guerre est venue. Vingt-deux et deux : vingt-quatre, et quatre : vingt-huit. Eh bien, il a encore vingt-deux ans, et, si extraordinaire que cela puisse paraître, je pense qu'il a rajeuni.

Cependant il a mené une dure vie. Il a connu toutes les variétés de privations, de souffrances, d'angoisses. Il a vécu dans le monde anormal et diabolique, où, depuis quatre ans, vivent des

millions d'hommes. Il sait ce que sont les pires mutilations de la chair. La compagnie des mourants et des morts lui est devenue familière. Il a, sur les lèvres, le goût de l'exil, des solitudes infructueuses et surtout, surtout, la fadeur du féroce, de l'insaisissable ennui.

Mais, l'expérience de toutes ces choses, ce n'est pas l'expérience de la vie. Cela peut tuer un homme, en faire un infirme ou un héros sans lui donner nécessairement la maturité.

Je songe à ces fruits maltraités par la vermine et les autans et qui restent verts jusque dans l'arrière-saison.

Guillaumin n'est pas une exception : ils sont des milliers et des centaines de milliers de jeunes gens qui souffrent du même mal, sans le savoir, je dirais presque sans en souffrir. Ils se battent chaque jour contre la mort, mais ils ne se battent pas contre la vie, et l'affreuse expérience qu'ils acquièrent n'est pas celle qui sert à un homme dans la société.

Tous les chirurgiens disent : « Nous devenons, au cours de cette guerre, très habiles à faire des choses qui ne nous serviront jamais plus dans notre combat du temps de paix. » Je pense à cela en entendant Guillaumin dire, sur la femme et

sur le mariage, des choses charmantes et fausses, curieusement fausses.

Les femmes, il les connaît et les pratique, quatre ou cinq fois par an... Le mariage, il y songe raisonnablement, pour une date à venir et indéterminée. Ce que l'on appelle « la situation », l'argent, la vie, enfin, la douce et cruelle vie, puisqu'il faut l'appeler par son nom, il en a entendu parler dans son enfance et cherche plus ample informé dans les romans d'avant la guerre.

Une seule des nuits qu'il a vécues depuis quatre ans aurait peut-être fait blanchir les cheveux d'un homme de l'ancien temps. Ses cheveux sont restés noirs, et il les tient fort soignés, car il est élégant, et la solde suffit largement à un jeune homme. Il a le cœur généreux ; il est cependant bien obligé de ne penser qu'à soi, puisqu'il demeure impitoyablement seul en face de la grande mort, au lieu de batailler, pour deux ou trois personnes, en face des petits soucis quotidiens.

Tout est déplacé, bouleversé, défiguré sur la face du monde. Et c'est peut-être pourquoi nous autres, qui avions commencé de vivre avant la guerre, nous écoutons Guillaumin presque res-

pectueusement. C'est peut-être pourquoi nous aimons entendre Maurin consumer en paroles l'ardente carrière politique qu'une vie normale lui aurait sûrement ouverte. Mais il faudra parler de cela une autre fois.

IV

RESPIRATIONS

Il y a des jours où l'assemblée est pareille à une flamme, à un brasier soulevé, tourmenté par une haleine véhémente. Mais, aujourd'hui, elle fait plutôt songer à une mare, à une eau malade et résignée ; et les bulles exhalées par la vase du fond viennent timidement oceller la surface, sans même y élargir des ondes circulaires.

Tout naît et meurt sur place. Houtelette parle, et personne ne rit, personne n'entend ; il n'a pas l'air, lui-même, d'entendre ce qu'il dit. Casadiou, le popotier, jette sur les plats un regard morne, comme s'il déclinait toute responsabilité. Le vin vire au violet-deuil ; il est humble et sans vertu. Quant au bruit des cuillers et des assiettes, est-il donc possible qu'il imite si bien le xylophone des danses macabres ?

D'où vient la tristesse ?

Personne ne s'en rend compte encore, mais elle vient de Cauchois. Il est immobile ; il est tapi dans son coin, silencieux, l'âme plate comme une tache d'encre ; c'est pourtant de lui que vient toute cette tristesse. Je le devine, je le sens. D'épaisses bouffées noires sortent de lui comme les ondes invisibles du musc, et c'est lui qui, sans le savoir, imprègne toute l'assemblée d'un parfum de désespoir.

Tous les êtres ne sont pas également sensibles à ce phénomène ; mais je comprends tout à coup que Faisne vient de s'orienter. Il lève le nez comme un animal qui « cherche le pied du vent », et dit presque inconsciemment :

— Qu'est-ce que tu as, Cauchois ?

Cauchois semble tiré de l'abîme. Il ouvre un œil ébloui et murmure :

— Hein ? Quoi ?

— Qu'est-ce que tu as ? A quoi penses-tu ? reprend Faisne d'une voix douce.

— Oh ! je ne sais pas. Peut-être...

— Peut-être... à quoi ?

— Peut-être à ma dernière permission.

— Ce n'est pas triste, ça.

— Non ! si ! je ne sais pas. Je me suis réveillé,

la dernière nuit, vers trois heures du matin. Il faisait un fameux silence ! Ah ! quel beau silence ! Alors, j'ai entendu un souffle régulier, large, amical ; c'était la respiration de ma femme, à côté de moi. Et puis, venant de la ruelle, j'ai aussi entendu une respiration rapide, légère, si douce à l'oreille : c'était celle de mon petit garçon. Depuis, c'est bête, je me réveille souvent, la nuit, quand il n'y a pas trop de boucan dans le secteur, et il me semble que je les entends, ces deux respirations, comme si elles venaient jusqu'à moi, à travers les kilomètres et les kilomètres de pays, la toute petite trottinant, sautillant à côté de la grande...

Cette parole tombe dans les âmes comme une pierre dans un puits sans fond. On n'entend plus rien. L'assemblée s'égare dans des souvenirs jaloux.

— Vrai, dit soudain Cauchois, comme s'il pensait à autre chose, si cela continue, ce sera plus dur de mourir maintenant qu'en 1914.

Houtelette jette un « pourquoi », grêle et tout étourdi.

— Pourquoi ? reprend Cauchois. Eh ! je ne sais pas. Mais je pense quand même qu'on n'est plus assez aidé. En ce moment, j'ai l'impression

de voguer seul, tout seul, avec, juste, à travers la mâture, ces deux petits souffles-là pour gonfler les voiles, et puis, sans doute, la vieille haleine maternelle, et puis quoi encore ? Plus rien... Au début, on était porté, on avait tous les vents dans le dos. On sentait qu'une multitude de cœurs pensaient à vous, une multitude de cœurs inconnus, chauds comme le dessous d'un édredon. Maintenant, c'est juste au moment où ça devient le plus dur qu'on se sent le plus seul. Tous ces gens-là vous regardent avec un œil moitié froid, moitié sec, comme s'il y avait, dans tout ça, quelque chose de notre faute. Je sais bien qu'on ne peut pas trop leur en demander. Mais, tout de même... Et, quand je dis ça, je ne m'occupe pas de mes pensées, à moi : je sais trop bien ce que je pense. Je m'occupe surtout de cette grande pensée de là-bas, qui nous enveloppait, dans les premiers temps, et qu'on nous retire, maintenant, comme un vêtement prêté.

— Bah ! dit Blèche avec une froideur volontaire, mourir, c'est mourir.

— Non, non, répète Cauchois entêté, on n'est plus assez aidé. Et le malheur, c'est qu'on est trop fier pour se plaindre.

V

REPRÉSAILLES

CETTE conversation mémorable eut lieu au retour d'un de nos Verdun... Il me semble bien que c'est le premier, le grand, le Verdun de 1916. A force de retourner souffrir dans les mêmes endroits, on ne sait plus!

Le corps d'armée cantonnait sur la Marne, en attendant d'aller se goberger dans un secteur calme, dans un de ces secteurs dont on parle par avance avec délices et qui deviennent enragés dès qu'on les occupe.

Une sorte de frénésie secouait les restes de nos deux belles divisions. On avait fait venir de tous les coins de la France ces femmes légitimes que la discipline prohibe avec un soin rageur, et, dans les villages, dans les petites villes, c'était une résurrection, une effusion, un déchaî-

nement de tendresse commeen connaissent seuls les gens qui sont retombés intacts des mâchoires de la mort.

Ce jour-là, nous n'étions que quatre à la popote. Les autres — je ne parle pas des disparus et des ébréchés — s'étaient envolés vers des Epernay ou des Château-Thierry, pour de certaines raisons de service que le service ne connaît point.

Nous nous étions installés, Létang, Cauchois, Blèche et moi, sous une tonnelle de glycine qui commençait à s'émouvoir et laissait passer presque tout le soleil ; nous étions radieux et un peu saouls. En attaquant les confitures, nous fûmes trois à remarquer :

— Tiens ! Voilà Blèche qui rit !

Jamais nous n'avions vu rire Blèche. Notre exclamation ne parut pas le désarçonner, car il se reprit à rire de plus belle.

— Tu es content, Blèche ? lui dit Létang.

— Ce n'est pas tant que je sois content, répondit Blèche, mais je crois que je suis heureux.

— On est toujours content de sortir de là, fit Cauchois en indiquant du pouce, derrière son épaule, une certaine zone de l'horizon.

— C'est pas pour ça, dit Blèche tranquillement.

Il avala une petite goutte de champagne brut — un vin astucieux et bien intelligent — et il poursuivit en hésitant :

— Je peux bien vous dire ça, à vous trois : je suis heureux... parce que je ne divorce pas. Oui, j'ai failli divorcer. Oh ! c'est une vieille histoire entre ma femme et moi. Cette histoire, elle ne s'arrangeait pas, et elle a manqué de me faire divorcer, moi qui ai deux enfants et qui ne veux pas divorcer. Au bout d'un certain temps, on ne sait plus qui a commencé ; moi, je sais bien que c'est ma femme... Après, j'ai eu des torts à mon tour, elle en a eu d'autres de son côté ; bref, j'ai passé deux années abominables à sentir qu'on me faisait du mal et à en faire, moi aussi ; un mal bête, vous savez, un mal qui vieillit, qui diminue, qui épuise et qui ne sert à rien, si tant est que le mal puisse servir à quelque chose.

— Alors ? dit Létang, après un petit silence.

— Alors, c'est bien simple, reprit Blèche ; alors, c'est fini, maintenant.

— En définitive, tu as eu raison ? demanda l'un de nous.

Blèche rougit un peu et déclara gravement :

— C'est fini, parce que j'ai cédé. Vous allez peut-être me prendre pour une tomate. Tant pis!

J'ai cédé justement parce que j'avais raison. Vous comprenez ce que je veux dire : j'ai pardonné, quoi ! j'ai tout pardonné, j'ai même fait des excuses.

Blèche est un grand type maigre, à la figure décharnée, rocheuse. Nous vîmes à ce moment quelque chose s'amasser dans le coin de son œil gauche, et il nous dit :

— Ne vous moquez pas de moi, je suis trop heureux. Je ne sais même plus si c'est seulement parce que les choses sont raccommodées ou si c'est parce que je suis fier d'avoir eu, le premier, l'idée de céder. Depuis que j'ai pris cette décision, je me sens le cœur tranquille, presque en extase. Si j'étais mort ces jours-ci, ce n'aurait pas été une trop mauvaise affaire, tellement le dedans de moi était en bon état. Depuis quelque temps, je pensais à des tas de choses : je me disais que, si la race d'Abel avait rendu coup pour coup à la race de Caïn, le monde aurait été fini avant presque de commencer, ce qui n'aurait peut-être pas été plus mal, au fond. Je pensais à ces histoires de Corse que nous racontait Battesti, au début de la guerre. Rappelez-vous comme ce pays a été misérable à force de ne jamais vouloir régler une querelle autrement que par le sang,

rappelez-vous comment il eût pu s'anéantir. J'ai lu, autrefois, des masses de boniments sur la loi du talion, comme on l'appelle. Eh bien, je pense qu'une injure qui ne finirait pas par être pardonnée, ou tout bonnement oubliée, aboutirait, de vengeance en vengeance, à la destruction du monde, car où s'arrêter, comment s'arrêter ? D'ailleurs, on trouve plus facilement des gens pour s'associer à une vengeance que pour partager une dette d'affection. Heureusement, à côté de la loi du talion, il y a la loi du pardon, et je peux bien en parler quand même, bien que je ne sois pas curé, bien que je ne pratique aucune espèce de religion.

Tout cela nous entraîne trop loin ; mais ces réflexions-là m'ont servi dans mon ménage. J'ai pensé que, si je ne cédais pas, personne ne céderait ; j'ai pensé que nous serions plusieurs à souffrir cruellement et de plus en plus. Alors, j'ai pardonné, je me suis même humilié, et, si j'ai fait cela, c'est, je crois, que je suis le plus intelligent des deux...

Il y eut un silence long, tiède, plein de gravité et de béatitude. Alors Cauchois demanda, presque à voix basse, avec une sorte d'affectueuse anxiété :

— Et si elle recommence ?

— Oh ! ne m'en demande pas trop, reprit Blèche en tirant ses mots comme d'un puits. Ne m'en demande pas trop, je ne suis pas un saint. Je suis seulement un bonhomme qui était très malheureux et que voici maintenant trop heureux, peut-être.

Il but une petite gorgée, délicatement, en respirant le bon vin spirituel et il ajouta :

— Je ne me réserve pas assez d'estime pour être sûr de céder encore une fois.

A ce moment précis, une espèce de moustique vint se poser sur la main de Blèche.

Attentivement, il donna une petite tape et tua la bestiole.

— En voilà un, murmura Létang avec un sourire, en voilà un à qui tu n'as pas pardonné.

— Il faut pourtant vivre, fit Blèche. Et puis, je ne sais plus, à la fin ! Vous allez me faire tourner en bourrique avec toutes vos questions. Moi, je fais ce que je peux : je ne suis ni un sage, ni un savant, ni un pape. Je ne suis qu'un homme.

VI

AUTORITÉ

Il y a un certain nombre de mots que l'on ne peut pas prononcer à la popote sans voir l'assemblée tomber du haut mal et perdre conscience de sa dignité.

Bien entendu, le mot « paix » est de ceux-là. Mais c'est un mot qu'on ne peut plus prononcer nulle part ; il est en train de disparaître du dictionnaire des peuples civilisés. Les enfants de sept ou huit ans ne savent plus ce qu'il veut dire. Une fillette interrogée à ce sujet m'a répondu, non sans hésitation : « Ce doit être un journal... » Ce en quoi la pauvrette se trompait assez lourdement.

Parmi les mots que la popote ne souffre point avec calme figure le mot « autorité ». Il a le don magique de diviser une collection d'hommes

honorables en deux clans de convulsionnaires. C'est un mot toxique et dangereux. Pour l'avoir manié à la légère, il y en a qui ont troublé leur digestion, gâté une amitié, pris une extinction de voix et compromis leur situation. On n'en recommence pas moins, trois ou quatre fois par mois, à controverser sur l'autorité, ce qu'elle est, ce qu'elle devrait être. Comment ne pas deviser d'une chose dont on souffre chaque jour ou qu'on exerce à toutes les minutes ?



Faisne, Blèche, Guillaumin sont d'avis que l'autorité repose sur l'intimidation. Ils tiennent pour l'autorité autoritaire, ce qui se comprend d'autant mieux qu'ils sont naturellement, et pour des raisons diverses, mal pourvus d'autorité.

Létang et quelques autres protestent avec indignation. Partisans d'une autorité persuasive, ils préconisent leur façon de voir avec la dernière violence. Ainsi va le monde. Rouges, couverts de sueur, ils montrent les canines pour mieux affirmer que la douceur doit seule régir l'univers.

Cauchois se réserve. On le presse d'opter. Il se décide comme à regret :

— J'ai toujours pensé qu'il n'y a d'autorité que fondée sur l'amour et le respect. Je le pense encore. Pourtant, si j'ai conservé cette conviction, ce n'est point qu'elle n'ait tout fait pour me quitter. Je me suis accroché à elle comme une vieille maîtresse à l'amant radieux, et j'aurai finalement gain de cause, je vous assure.

Au début de la guerre, j'ai fait une petite expérience cruelle — cruelle pour moi — et j'en ai conservé une cicatrice sensible. Il est bon de porter de ces cicatrices-là : elles ont — si j'ose dire — voix consultative dans toutes les délibérations intérieures ; elles se font sentir à point.

J'étais alors lieutenant du capitaine Persil. Je donnais quelques ordres, j'en recevais davantage ; pour moi, tout allait bien. Le capitaine Persil était un homme violent, brutal, sans cesse hors du sens commun. Il faisait régner à la compagnie une atmosphère pestilentielle de délation et de vengeance. Il était partisan de la manière forte et agissait de façon à se ménager des désastres. Il vivait comme enveloppé d'un cocon de haine chaque jour plus dense et plus serré. Vers le mois de novembre 1914, il fut évacué. Il ne devait revenir qu'en janvier. Le lendemain de son départ, je réunis tous les gens de la com-

pagnie qui semblaient capables d'entendre autre chose que des injures, et je leur improvisai un petit discours ému où je leur expliquais qu'appelé à commander la compagnie, je comptais leur rendre la vie aussi aisée que possible, en retour de quoi j'espérais qu'ils voudraient bien m'obéir avec affection et traiter leur nouveau chef comme un ami.

Le soir même, il y avait deux égarés, onze ivrognes, une rixe et un fourgon complètement hors d'usage...



Cauchois s'arrête, comme un homme qui refoule de pénibles impressions. Le clan des « poings serrés » hurle au triomphe. Le clan des « mains tendues » manifeste de l'accablement. Cauchois reprend :

— J'ai passé des heures misérables. L'idée que Persil pouvait avoir raison m'était odieuse ; elle empoisonnait mes aliments, l'air respirable, mes souvenirs, le monde entier. Bah ! j'ai tenu bon ; je veux dire que j'ai continué à ponter sur l'affection, avec un rien de fermeté opiniâtre. Et j'ai réussi ; je crois pouvoir le dire, sans or-

gueil. Il fallait s'entendre : on s'est entendu, et j'ai obtenu de ces hommes des choses rares, des choses touchantes, des choses qui n'ont pas de prix, pas de récompense possible et suffisante, pas d'équivalent hors du règne de l'amour. Depuis, j'ai continué, c'est-à-dire toujours recommencé, malgré le péril des débuts, malgré les ingratitudes et les découragements. Pour le surplus, je suis sûr que c'est mon intérêt. Que voulez-vous ? A la guerre, nous conduisons des hommes, encore plus que des soldats. Le colonel B***, du génie, me disait un jour : « Mes officiers réservistes font souvent merveille, car ils sont habitués à diriger des hommes, et pas seulement des soldats. Avant la guerre, le soldat était un être exceptionnel, âgé de 20 à 24 ans, et qui attendait, pour devenir un homme, d'avoir achevé son temps. Maintenant, ceux qui se battent sont de vrais hommes, des gens qui ont une famille, une situation ; souvent même ce sont des hommes vieillis, et cela ne se conduit pas comme des collégiens. » Le colonel B*** avait raison.

Il y a, dans la théorie militaire, un mot douloureux : les signes du respect s'appellent modestement « signes *extérieurs* du respect ». Le

mot est plein d'amertume. Celui qui l'a trouvé devait être un homme désabusé, intelligent et pénétré de tristesse.

Vrai ! comment se contenter de ces signes extérieurs pour des compagnons avec qui l'on doit vivre et mourir ? Non, non ! Il n'y a d'autorité vraie que basée sur l'amour et le respect, le seul respect profond, le respect intérieur.

L'Allemagne a montré de l'autorité sans amour une image abominable. Rien que pour cela, cette nation mérite la défaite, et il faudrait bien, finalement, qu'elle la connût plus que toute autre... Le triomphe de l'amour importe seul. Et si la victoire devait être payée au prix d'une autorité sans pitié, sans tendresse, elle aurait un goût si misérable que la mort lui serait encore préférable.

VII

CARACTÈRES

Les Français, dit Exmelin, sont, avant tout, un peuple sceptique et spirituel ; en règle générale...

L'assistance ne répondit rien, car elle luttait désespérément contre un plat de nouilles où venaient de sombrer toutes les éloquences. Exmelin formula une seconde fois le même jugement, et ceux qui l'entendirent s'abstinrent poliment de présenter des objections, car ils savaient qu'Exmelin, Français brave et droit, formait exception à la règle généreuse et qu'il était spécialement gobeur et naïf.

Ces choses en seraient demeurées là sans les nouilles. Les nouilles ne paralysent pas indéfiniment tous les esprits. Faisne n'aime pas les nouilles ; elles ont même la propriété de développer

chez lui, à la longue, une verve aigrelette où le mécontentement se mêle à la plus foncière bonhomie.

— Les Français ! Les Français, dit-il de sa voix rustique, je viens d'en voir un quarteron ; et ils étaient bien tout ce que vous dites, et puis autre chose encore.

Le silence général inclinait Faisne à parler.

— Je viens de voir passer les prisonniers d'avant-hier. J'ai rencontré le convoi comme je débouchais du sentier de C***, et je suis resté caché derrière les buissons. Je n'aime pas me planter sur le bord d'une route pour voir défiler des prisonniers. C'est peut-être parce que j'ai fait des choses plus difficiles. Enfin ! j'ai regardé, sans me montrer. Je ne regrette pas d'avoir regardé. Il y avait là un bon millier de prisonniers, de tous poils et de toutes armes. Ils étaient arrêtés sur le bord de la route, les mains ballantes, pour la plupart, car, je ne sais pas si vous l'avez remarqué, l'usage des poches, dans la composition de l'attitude, est une coutume bien française ; avant la guerre, on aurait pu reconnaître un employé français, dans une rue de Berlin, rien qu'à la façon de se coller les mains dans les poches... Bref, ils étaient là un millier de bougres

qui n'avaient pas trop l'air de s'en faire et s'abandonnaient aux délices de la résurrection.



Autour d'eux, une vingtaine de nos bonshommes, à cheval. Je ne pourrais dire au juste ce qu'étaient ces cavaliers. Je crois qu'ils portaient le casque des chasseurs, mais ils en coiffaient de bonnes billes territoriales, sanguines et mafflues, de loyales figures de vignerons ou d'herbagers. Ils avaient tiré au clair des lattes fourbies, et se tenaient sur leurs bourrins comme des gens qui sont à cheval depuis le jour de la création, naturellement, sans chiqué.

Pendant que je considérais l'ensemble, je vois tout à coup un des prisonniers qui étaient en face de moi plier les genoux et s'asseoir paisiblement dans l'herbe du fossé. Aussitôt son voisin l'imite, puis le voisin du voisin, puis tous les autres, de proche en proche, et, en moins d'une minute, voilà les mille palotins par terre, comme un jeu de dominos dont les pièces, rangées côte à côte, dégringolent toutes dès qu'on en pousse une seule.

Il y avait, devant moi, deux de nos cavaliers :

un moustachu et un barbu. Le Moustachu lève les bras et s'écrie :

— Boudie ! Les voilà encore par terre !

L'autre dit avec flegme :

— C'est pourtant vrai que les voilà encore par terre.

Là-dessus, arrive en galopant un maréchal des logis qui gueule :

— Debout ! Par quatre !

Une voix meugle, en allemand, quelque chose d'inintelligible, et les prisonniers commencent de se lever, mais morceau par morceau, muscle par muscle, semble-t-il, d'une façon un peu narquoise, comme des gens qui ne sont pas très sûrs de ce qu'ils doivent faire.

— Par quatre ! ordonne le Barbu en agitant sa latte.

La tourbe grise et verte a des remous, paresseusement — comme du sirop — puis s'immobilise.

Le Moustachu regarde le Barbu avec un désespoir comique et souriant :

— Boudie ! Ils ne veulent pas se mettre par quatre.

★

Alors, de la main, le Barbu les pousse, les range, les groupe vaguement par quatre. Derrière lui, la croupe de son cheval bouleverse son ouvrage ; l'ordre redevient flou, la masse redevient informe, et, soudain, tranquillement, un des prisonniers se couche au soleil en bâillant avec calme. Tout le jeu de dominos hésite une seconde, puis semble, de proche en proche, céder au vent et se couche dans l'herbe poudreuse et tiède. Vlan ! On ne voit plus que le quarteron de cavaliers, debout sur le ciel.

— Boudie ! gronde le Moustachu, les voilà encore par terre !

— Qu'est-ce qu'ils ont donc, les chameaux, dit l'autre, à se coucher tout le temps comme ça par terre ?

Le maréchal des logis trotte le long de la colonne. Il a l'air furieux. Le groupe gris-sale se lève et s'ébranle en désordre. J'entends le Barbu qui dit à son camarade :

— Je crois qu'ils se foutent de nous.

Et l'autre répond en souriant :

— Je crois bien qu'oui !

Voilà, termine Faisne. Je peux encore ajouter

ceci : cent mètres plus loin, le convoi s'est arrêté une fois de plus et les prisonniers ont recommencé à se coucher par terre. Moi, je suis parti, pour certaines raisons.

Toute la popote éclate en cris, en questions, en rires. L'assemblée est sauvée des nouilles ; comme un char désembourbé, elle s'élance.

— Voyez-vous, dit Blèche, votre Moustachu et votre Barbu doivent être, sans le savoir, des lecteurs d'Anatole France.

— C'est invraisemblable, s'égare Exmelin.

— Non, dit Cauchois de sa belle voix sourde, ce n'est pas invraisemblable. Et c'est peut-être mieux comme ça !

Faisne, rageur et taciturne, poignarde une boule récalcitrante et murmure :

— Peut-être. C'est une opinion.

VIII

UN PATELIN

C'est extraordinaire, vous êtes ici quinze hommes, tous très intelligents; mais chaque fois que vous parlez de Paris, vous ne dites que des bêtises.

Comme quinze vaisseaux de ligne rangés en bataille, l'assemblée entière fait feu par tous ses sabords. Cauchois semble, un moment, environné de fumées; pourtant, il reparaît soudain, calme, obstiné, bien à flot, et il continue, en rectifiant son tir :

— Oui, des bêtises! Et je vous aime trop pour ne pas protester. Vous avez tous, ou presque tous, habité Paris pendant plusieurs années. Pourquoi donc en parlez-vous comme un boutiquier sédentaire parlerait du Spitzberg ou de l'Alaska? Moi, je suis parisien, et de famille

parisienne. Ce n'est pas ma faute, et je vous assure que je ne m'en vante pas. Quand j'avais vingt ans, je puisais même dans cette idée toute sorte d'amertume, de regrets et de mélancolie. En ce temps-là, nous faisions nos études. La plupart d'entre vous étaient venus à Paris pour cela. Vous, Houtelette, vous étiez venu de Toulouse ; toi, Faisne, de Honfleur ; toi, Blèche, de la Haute-Saône ; vous, Exmelin, de Rouen. Et Gastin, du Puy-de-Dôme ; Maigrier, de la Charente ; et des milliers d'autres, comme vous, accouraient de toutes les provinces françaises pour téter à la mamelle parisienne. Je ne vous ai pas tous connus alors, mais j'ai connu vos semblables.

Vous aviez tous conquis Paris en quelques mois, vous l'aviez mis dans votre poche, vous l'aviez annexé. Et nous, les gens de l'endroit, nous vous avions aidés de bon cœur. Mais, trois ou quatre fois l'an, quand venait Pâques, ou la Noël, ou la Pentecôte, vous bourriez une petite valise et vous nous tiriez la révérence : vous repartiez chez vous, dans vos patelins. Oh ! nous les connaissions, vos patelins ! Vous nous en aviez assez parlé. Toi, Faisne, tu retournais voir la mer et les herbages de Normandie, et

nous savions de ta bouche qu'il n'est nulle part herbe plus verte et plus drue. Toi, Blèche, un grand feu de bois t'attendait dans la propriété de tes parents; tu nous le racontais avec ton accent franc-comtois, et je me suis pris quelquefois, moi qui n'avais pas d'accent, mais seulement le parler amorphe de Paris, à envier cette façon que vous aviez de choisir et de former vos mots, ce goût de terroir, de grand cru que possède votre langage. Je connaissais un peu l'Auvergne, et quand je voyais Gastin et les gens de son pays partir, avec des yeux avivés de contentement, je songeais que cette belle province était à eux, exclusivement, que je n'y serais jamais qu'un touriste, presque un intrus, un horsin, comme vous dites, vous autres les Normands. Je sentais que je ne serais jamais qu'un Parisien, un homme sans patelin à soi, le citoyen d'une immense cage de pierre où toutes les races se confondent et se défigurent, comme les vins dans les caves de Bercy. Nous avions partagé notre Paris avec vous tous; vous ne pouviez pas partager avec nous votre province.

Un de mes chers amis, un Cévenol cruellement intelligent, m'avait même dit un jour en riant : « Vrai, tu es parisien ! Quelle imprudence !

Moi, je peux mourir avant trente ans : j'aurai toujours ma statue à Saint-Paulien et une rue à Yssingeaux... » Oh ! Je n'enviais pas ces choses-là ; mais je sentais bien que je n'avais pas de pays à moi, et quand je bouclais une valise, à mon tour, c'était pour aller en voyage, en visite, où je voulais, mon Dieu ! pas chez moi, toutefois, pas dans mon patelin.

Eh bien ! voyez, tout change : la guerre est venue, elle s'éternise ; cela me vaut d'avoir un patelin et d'y songer avec une tendresse profonde et délicate. Il m'a fallu près de quatre années pour découvrir cela. Il m'a fallu l'interminable exil loin des miens, loin de mon paysage de fer et de pierre, pour rêver à ce coin de l'univers en me disant que là, et là seulement, je n'étais pas un étranger.

Ne faites pas erreur, vous, Houtelette, qui habitez Paris depuis dix ans, vous, Parisien fraîchement peint, que quatre ou cinq villes de province se disputent l'honneur d'avoir vu naître, et qui, de Paris, aimez principalement ce qu'on appelle les exquises relations mondaines, les grands boulevards et les théâtres. Ne fais pas davantage erreur, toi, Maurin, que le Palais-Bourbon fascine jusqu'au fond de l'Ardèche. Ni

toi, Casadiou, qui aimes en virtuose les restaurants somptueux et les femmes versées dans la science de l'amour. Paris, ce n'est pas tout cela : c'est beaucoup moins fameux, beaucoup moins connu, je vous assure.

Quelquefois, quand je suis seul, je songe à certain omnibus dont l'impériale était une bonne chose, vers minuit, entre Courcelles et le Panthéon. Souvent, je me rappelle l'odeur d'une rue où je passais quatre fois par jour, étant enfant, une petite rue crasseuse et grouillante. Je pense au ruisseau de ciel qu'on voit, le soir, entre les marronniers du boulevard Saint-Germain, en bas de la rue Saint-Jacques. Je pense à l'ombre de Saint-Etienne du Mont, dans les ruelles fraîches et fétides où j'allais, avec mes camarades d'école, deviser de choses éternelles et oubliées. Je pense à certains quais de la Seine et à des trottoirs noirs et déserts, du côté de la Bastille, là où j'ai éprouvé et fait des choses importantes pour ma vie, et puis à un angle de maison, près de l'Odéon, où j'ai attendu bien des heures, la nuit...

Mais surtout, par des soirs comme ce soir, alors qu'il fait froid et mouillé, qu'on n'entend pas de canon et qu'on peut essayer d'oublier la

guerre cinq minutes, vous ne savez pas où je voudrais être? Je voudrais, le col de mon paletot relevé, les mains tassées dans les poches, marcher le long d'une rue que je connais bien, à l'heure où les hommes et les femmes reviennent du travail et rentrent chez eux pour souper, à l'heure où la lueur d'un bar éclaire les gouttes de la pluie, la pluie de Paris, la pluie de chez moi.

IX

STATUES

L'homme qui revient de permission sait tout. On le regarde avec curiosité, avec inquiétude, avec émerveillement : il a voyagé en chemin de fer avec une foule « bien informée », il a, le plus souvent, coupé Paris en long et en large, il a vu un député, dîné au restaurant, lu les journaux du matin le matin, et les journaux du soir le soir, comme toute l'humanité. Il a vu les gens de l'intérieur qui lui ont longuement expliqué le sens et la portée des opérations militaires auxquelles il a pris part. Il a levé le nez de sur sa besogne et l'a pu contempler enfin de haut, avec les conseils de gens qui, ne faisant rien, jugent les choses sans parti pris et les individus sans aveuglement. Il a cessé de songer à conserver sa vie pour méditer, comme tout le monde, sur sa

carte de sucre : c'est un homme renseigné, dont les avis vont être, durant vingt-quatre heures, considérés comme des oracles et dont les pronostics exhalent un subtil parfum d'autorité.

Le silence devient presque profond quand Exmelin demande à Létang :

— Eh bien ! qu'est-ce que tu as vu en permission ?

Létang ne semble pas pressé de répondre. Il dissèque sa sardine avec l'application d'un homme qui rêve. Puis il dit soudain, en sursaut :

— Des statues. J'ai vu des statues, en permission.

Exmelin est déçu. Il voudrait savoir combien l'armée américaine compte de divisions, ou encore le prix de revient, net, d'un obus de 400, ou la vérité sur la révolution russe, pour le moins. Mais « des statues », cela ne veut rien dire.

— Oui, reprend Létang, j'ai vu des statues. C'est-à-dire qu'il y en a que j'ai vues et d'autres que je n'ai pas vues.

— C'est vrai, remarque Faisne, et cela donne à certains coins de Paris une intéressante allure de redoutes. Signe des temps : la beauté ne se défend plus par elle-même. Il faut l'enfouir ou

la mettre en wagon. Cela juge une époque.

— Toutes les statues ne descendent pas à la cave, plaisante Houtelette. Il y en a qui restent courageusement dehors; on a même dit, à ce sujet, des choses très drôles...

— Certes, dit Létang, et j'ai justement pensé que le fond de ces choses drôles était assez triste. J'ai vu la statue de Claude Bernard, c'est dans mon quartier. J'ai vu la statue de Broca et celle de Lamarck. Ce sont de braves bonnes femmes de statues. En voilà qui iront « jusqu'au bout ». Elles tiennent, comme on dit dans l'intérieur. Et la malheureuse statue de Péan aussi. Et celle de Buffon : ce sont d'honnêtes statues, ce ne sont pas des choses immortelles. Une cuirasse de sacs de terre et de charpente, ça revient, paraît-il, à des milliers et des milliers de francs.

— Justement, interrompt Houtelette, c'est une indication pour le profane, qui peut juger...

— Non, dit Létang, non, la question n'est pas là. Moi, je ne vous ai parlé que des statues de savants, des statues de nos grands savants; à les regarder un peu sérieusement, j'ai conçu de l'amertume. Oh ! je ne reproche rien aux sculpteurs : ils ont fait ce qu'ils ont pu, ce qu'on leur avait commandé. Ils ont fait leur

petit métier. Mais, quand je songe à ce que représente Claude Bernard, à ce qu'il représente pour le monde, je ne suis pas très content de mon pays. Depuis cinquante ans, la France est, pour la statuaire, une terre d'élection. Nulle autre nation n'était, mieux qu'elle, en mesure de donner à des Français considérables des effigies dignes de leur génie, dignes de leur patrie. Ah bien! oui! mon Dieu! on leur a fabriqué d'honnêtes monuments funéraires. Celui de Pasteur occupe beaucoup de place et il est signé d'un nom honorable, c'est déjà quelque chose. Mais Lamarck, par exemple, Lamarck, honneur de la science et de la pensée, va continuer à grelotter pendant des lustres et des décades derrière la grille du Jardin des Plantes. Vrai! celui-là et quelques autres méritent l'intérêt d'un sculpteur qui ne soit pas seulement un bon ouvrier ou un bon commerçant.

Vous me direz peut-être : Rodin a laissé de Balzac une grande et magnifique image. Certes, et voilà le cœur même de la discussion : Rodin a songé à Balzac; je ne suis pas sûr qu'il ait jamais songé à Claude Bernard. Ne dites pas que je m'avance trop, les faits sont là. J'ai connu beaucoup de savants, j'ai vécu dans l'intimité

de quelques-uns, et, je dois bien l'avouer, ils ne s'intéressent pas sensiblement plus aux grands artistes que ceux-ci ne s'intéressent aux savants. Un abîme se creuse, de plus en plus profond, entre ces princes de la pensée humaine: ils n'ont pas l'air de se douter qu'ils se retrouveront assis côte à côte, sur la même nuée, au sommet de l'Olympe. C'est en vain que les hommes de lettres, avides de tout ce qui intéresse l'esprit, essayent de faire la liaison. Il n'y a plus aucune intimité entre celui qui cherche la vérité à l'aide d'un scalpel et celui qui la cherche à l'aide d'un pinceau. Tous deux travaillent à déchiffrer le monde, tous deux s'attaquent au même mystère, mais comme deux tâcherons qui ne parlent pas la même langue, et n'ont cure de coordonner leurs efforts. Il y a sûrement des portraits de Berthelot, je ne pense pas qu'il en existe un que l'on doive à Cézanne, et je le regrette. D'ailleurs, inutile de chercher si haut : j'ai des amis qui sont médecins, biologistes, chimistes; je ne suis pas sûr qu'ils connaissent les noms de Degas, Claudel et Debussy. En revanche, je connais des peintres, des musiciens et des sculpteurs qui ne savent pas ce que veulent dire des mots comme Dastre ou Curie. Et voilà pourquoi les

statues de nos grands savants peuvent recevoir, sans grand dommage, un morceau de torpille.

— Ne généralise pas, remarque Cauchois, Gœthe pouvait laisser un nom comme naturaliste : le poète a masqué le savant, sans l'étouffer.

— Oui, mais Gœthe était un Grec, un ancien. Comme vous le savez, les Grecs n'avaient pas d'œillères. C'est peut-être pourquoi nous leur devons de bonnes statues de leurs savants, qui souvent étaient aussi de grands artistes.

X

DIVERTISSEMENTS

On venait de se mettre à table et tout le monde remarquait qu'Houtelette n'était pas là. Les choses vont ainsi avec Houtelette : quand il est là, on ne le remarque point, mais son absence est en général remarquée.

Il arriva vers la fin de la soupe, présenta des excuses courtoises au commandant et prit un air si outrageusement satisfait que tout le monde lui cria : « Allons, dites tout de suite ce que vous ne saurez plus vous retenir de dire dans dix minutes. » Car Houtelette est ainsi fait que, lorsqu'il a démangeaison de parler, tout le trahit, même la semelle de ses bottes, qui entre en convulsion, même la boucle de son ceinturon, qui frétille.

— Oh ! dit-il, du ton d'un homme comblé, il

n'y a rien... Mais je viens de voir jouer une pièce très bien.

Ici, divers cris : « Une pièce ! Où ? quoi ? comment ? »

Houtelette, entre deux cuillerées de soupe, déposa modestement ces mots sur la table :

— Oui, une pièce très bien : *Le légataire universel.*

Et il ajouta :

— C'est très joli ! J'aime beaucoup ça.

— Sérieusement, Houtelette, lui dis-je, ce n'est pas au cantonnement que vous avez vu jouer cette pièce ?

— Je vous demande pardon, et vous n'aviez qu'à venir avec moi au cinéma d'armée.

— Ah !... ah !... au cinéma.

— Eh bien ! Pourquoi pas ? dit Houtelette avec sérénité. Et je vous assure que c'était très bien, et l'oncle, et le neveu, et le valet qui se déguise, et puis tout !

Houtelette me regarde, avec deux yeux si proches l'un de l'autre qu'on sent bien qu'ils se mélangeraient si le nez n'y mettait bon ordre. Ce regard est tout chargé de ce qu'on appelle, chez nous, le bon sens. Il dit aussi, ce regard : « N'essayez pas de me prendre pour un ballot. »

Il dit encore : « Je suis un homme très occupé ; on se cultive comme on peut. » Il dit enfin : « Ce n'est pas gentil à vous d'avoir l'air de vous moquer de moi. »

Ce reproche muet m'accable, et je conviens secrètement qu'Houtelette a raison. La prochaine fois que le cinéma d'armée donnera *Athalie*, je ferai trois kilomètres dans la boue et j'irai voir jouer cet intéressant chef-d'œuvre. Je le verrai, cela ne fait point doute, et si je ne l'entends pas, c'est que je manque d'imagination.

On me montre l'intérieur d'un temple. Bien. J'y vois pénétrer deux hommes dont l'un donne indubitablement l'impression de parler. Je devine tout de suite que ce bavard explique :

> Oui, je viens dans son temple...

Cela se voit, cela crève les yeux. Toute parole est ici un véritable pléonasme. Quant à la fin du vers :

> adorer l'Eternel,

elle n'est pas moins redondante, car, que faire en un temple, à moins que l'on n'adore l'Eternel?

Pour le reste de cette première scène, il sera esquissé sur le même mode, et « en trois coups de cuiller à pot », comme dit volontiers Massi-

cot. On saura que « l'usage est antique... » puisque les acteurs seront revêtus de costumes antiques, et on devinera aisément « que les temps sont changés », car il est dans l'essence du cinéma de prouver que les temps sont changés.

Je verrai *Athalie*, et, après *Athalie*, je veux voir le *Cid*. C'est si beau, j'aime tant ça ! Il dit, le monsieur :

Nous partîmes cinq cents...

Mais, bouffre ! Avec une bonne figuration ! Pour la promptitude du renfort, les trois mille bonshommes et l'arrivée au port... c'est une toute petite question de mise en scène.

Et puis, je veux voir *Phèdre*. Quel parti, mon Dieu ! quel parti tirer du récit de Théramène !

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Quelle jolie combinaison avec la mer ! Question de prix, question d'adresse, et aussi, un peu, de génie !

Et puis, je veux voir *Bérénice*, ou *Polyeucte*. (J'espère bien qu'on nous montrera enfin la scène d'iconoclastie, qui peut être si impressionnante.) Et puis je veux voir tout et ne plus rien entendre. Voilà !

Si ! si, pourtant ! Entendre un peu de musique ! C'est ce qui manque, au cinéma d'armée. Fâcheux ! C'était si joli, quand, au fond de l'aquarium, l'amphioxus ouvrait la gueule, cependant que le piano bégayait langoureusement : « Pourquoi ne pas m'aimer ? »

Je songe à toutes ces choses, et Houtelette me regarde. Il n'est pas agressif, mais conciliant. Il lâche avec douceur :

— Il faut bien se distraire !

Eh oui ! Il le faut, pauvre âme. Il faut bien se distraire de ce moi sur lequel Pascal, par exemple, a dit un certain nombre de choses dont on fera prochainement un beau film.

Houtelette, qui aime les généralités philosophiques, concède tout à coup, avec un à-propos merveilleux :

— Et puis, c'est un mal nécessaire.

Ah ! non ! Ne répondons rien. Il y a des truismes par trop coriaces pour qu'on entreprenne de les mastiquer, en une pareille époque...

XI

ANATOMIE

DITES-MOI, toubib, demande Massicot, qu'est-ce donc que vous appelez le nerf radial ?

Le toubib n'a pas l'air pressé de répondre. Il allume sa pipe et expédie dans l'air d'impeccables ronds de fumée préalables à toute parole. Enfoui sous une copieuse barbe, son visage évoque un paysage boisé ; le regard en jaillit comme une double fontaine malicieuse. Puis, soudain, le paysage parle avec une voix d'ophicléide :

— Dites-moi vous-même, tout d'abord, quel usage vous entendez faire du renseignement que je dois vous fournir. Je ne me sens pas très disposé à trahir les secrets de mon art en faveur d'un profane qui ne m'éclaire pas sur ses intentions.

— Je vous assure, toubib, proteste humblement Massicot, que je n'ai aucun intérêt inavouable à savoir ce qu'est le nerf radial.

Puis, brusquement, Massicot rougit ; une bouffée de colère allume d'incarnat ses oreilles mobiles et il retrouve un rustique accent champenois pour vociférer :

— D'ailleurs, je m'en fous de votre nerf radial !

Personne n'est surpris de ce revirement d'humeur. L'âme de Massicot est un azur bénin que traversent de brusques et furtifs orages.

— J'en ai entendu parler, de ce nerf radial, poursuit-il d'un ton bourru. Faut bien que je sache un peu ce qu'il signifie.

— En ce cas, « donnant-donnant », dit la face velue, racontez-moi votre histoire et je vous l'expliquerai ; pas vrai ?

— Ce n'est pas une histoire, ce n'est pas même un mot. Ce n'est rien. Vous savez que, pendant la seconde bataille de la Marne, nous avons passé à C***, près de l'ancien camp d'artillerie que l'on venait de transformer en hôpital. J'étais allé là, avec le commandant, pour voir je ne sais plus quel ami. Comme nous traversions le fouillis des baraques, nous rencontrons un de vos confrères, un grand garçon, grêle et souple comme

un jeune pin, avec un regard bleu-beau-temps, et une figure d'enfant sympathique. Il était éclaboussé de sang depuis les yeux jusqu'aux bottes et avait l'air bien fatigué. Le commandant et lui s'embarquent dans une parlote à n'en plus finir. Là-dessus, arrive un colonel qui dit au médecin :

— Vous allez recevoir deux cents Italiens, quatre cents Anglais, et une quantité de Boches blessés. Apprêtez-vous à opérer tout ça !

— Bon ! bon ! répond l'homme plein de sang ! Des Italiens, des Anglais, des Allemands . . . Ils ont tous le nerf radial à la même place, au moins ?

Il avait l'air abattu et nerveux en disant cela. Il est rentré dans sa baraque et nous avons repris notre route, le commandant et moi. Au bout d'un moment j'ai demandé :

— Mon commandant, qu'est-ce que c'est donc que ce nerf radial ?

— Sais pas, m'a-t-il répondu. C'est sans importance.

Massicot s'arrête. Un court silence règne, comme entre deux coups de vent.

— Evidemment, grogne tout bas le toubib, évidemment, vieux Massicot, c'est sans impor-

tance. Le commandant n'a pas eu tort. Le nerf radial ? C'est une chose universelle, en ce sens que tous les hommes la possèdent, et même en double exemplaire. Quant à ce qu'a voulu dire votre grand garçon, c'est assez clair et je ne saurais y ajouter quoi que ce soit. A de bien légères différences près, voyez-vous, Massicot, un homme est toujours un homme, c'est-à-dire une curieuse bête. Malgré tout ce que cette affirmation peut comporter de désagréable pour vous, je dois vous dire que votre œil est exactement construit comme celui qui vous regarde et vous vise, là-bas, de l'autre côté des fils de fer. Ces considérations anatomiques donnent une certaine philosophie. Elles demeurent sans doute impuissantes à calmer les ressentiments, mais elles découragent la vanité. L'ancienne noblesse répugnait si bien à cette conformité absolue des organes qu'elle déclarait bleu le sang qui coulait dans ses veines. Les Allemands de naguère donnaient à leur orgueil criminel un petit prétexte anatomique : ils revendiquaient pour eux un type de crâne spécial, qui, bien évidemment, était le seul admirable, le seul intéressant. Bah ! Massicot, tous les sangs sont rouges, et vous seriez bien empêché de me dire d'où venait celui

que vous avez vu sur la blouse de ce médecin.

Pensez un peu à cet homme. Imaginez-le en face d'un corps meurtri, enfonçant ses doigts dans les plaies et recherchant, toujours à la même place, ma foi, le fameux nerf radial qui vous occupe, et admettez que cette recherche impose un point de vue tout d'indulgence et de tristesse. Une plaie n'est pas anglaise ou italienne : elle est une plaie.

Dans cette guerre, j'ai tout d'abord pensé que les paroles d'apaisement et de charité devaient venir des prêtres. Plus tard, j'ai cru qu'elles viendraient des savants, et le nerf radial n'était pas tout à fait étranger à mon espoir. J'attends toujours, et je ne désespère pas.

Un léger silence, grignoté par la crépitation des pipes, s'étend sur l'assemblée comme un brouillard fin. Puis on entend la voix de Faisne :

— Sais-tu, toubib, si les tigres aussi ont un nerf radial ?

— N'en doute pas, Faisne, ils en ont un également, les bougres ; et ce n'est pas fait pour simplifier le problème. J'entends bien ce que tu veux dire, et je conçois que l'on puisse attacher plus de prix à ses propres nerfs radiaux qu'à ceux de ce déplorable prochain qu'on

appelle l'ennemi. Mais il y a une chose que les tigres ne possèdent pas, c'est la voix humaine. Et je vais, à ce propos, raconter une histoire pas beaucoup plus grosse que celle de Massicot, afin qu'il n'y ait pas de jaloux.

L'été dernier, j'étais dans une ambulance des étapes. Le service d'exploitation y était assuré par des Allemands. Ils arrivaient le matin, vidaient les poubelles, raclaient les allées, brancardaient, cassaient du bois, et se croyaient obligés, quand on leur donnait un ordre, de heurter leurs talons l'un contre l'autre avec une promptitude servile et désespérante qui tenait plus du domestique ou de l'automate que du soldat. Ils étaient dirigés par un feldwebel à face répugnante, qui semblait avoir pour mission d'entretenir chez les prisonniers, ses compatriotes, la bonne discipline allemande. Sur simple vue et à cent mètres, tout biffin français eût dit de ce gaillard-là : « Voilà une belle vache ! » Il se promenait entre les baraques, une baguette à la main, la casquette sur les yeux, appliquant sur le sol des ribouis formidables et combinant des punitions précises et féroces qu'il priait le commandant du camp d'assener à ses Boches, afin de les maintenir dans les hautes traditions de

l'empire. Je l'avais en horreur, mais l'observais volontiers avec un intérêt tout à fait zoologique.

Un jour qu'il faisait fort chaud, j'avise le feldwebel qui venait de s'asseoir sur un tas de pierres, à l'ombre d'une baraque où étaient traités des blessés anglais égarés dans notre formation. Le silence de la campagne ressemblait à de la stupeur. A lui seul, ce silence évoquait la paix. L'Allemand avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine, comme un homme qui va s'endormir. J'étais caché derrière un camion.

Estimant que, pour ce jour-là, j'avais suffisamment contemplé le « phénomène », je me disposais à m'éloigner quand un bruit horrible, rauque et doux traversa le silence. C'était une espèce de cri, une plainte sanglotante, la voix d'un homme qui s'abandonne, qui désespère, qui n'a plus de courage. Cela sortait de la baraque des blessés.

D'un bond, l'Allemand fut sur ses pieds. Il n'y avait là personne : rien que les planches aveugles des baraques, la chaleur tremblotante, et l'ombre crue, en grands cubes d'outremer.

Alors je vis le feldwebel regarder la baraque, hocher la tête et les épaules d'un air bouleversé. Toute sa vilaine figure exprima un trouble pro-

fond, un mélange d'angoisse et de désarroi. Il fit un geste des bras, comme pour dire : « Qu'est-ce donc que cela? Peut-on supporter cela ? » et il s'éloigna rapidement, à peu près comme on prend la fuite.

Au tournant de l'allée, nous fûmes soudain face à face. Put-il soupçonner que j'avais vu ? Sans doute ; mais, en une seconde, il redevint lui-même et me fit un roide salut ; puis il passa en se donnant des coups de badine sur les bottes. C'était fini.

Depuis j'ai souvent pensé qu'il existe une véritable langue internationale, une langue universelle. Je me demande si les animaux eux-mêmes y demeurent insensibles. C'est la voix de la souffrance. Croyez-vous qu'il y ait des hommes vraiment incapables de la comprendre ?

XII

LITTÉRATURE GUERRIÈRE

La littérature — cette éloquente littérature que Verlaine étranglait avec un sourire — la littérature croît et prospère loin des faits. Dans l'atmosphère des actes et de la vérité, la littérature s'étiole et dépérit. L'éloquence agonise, mais la parole reste : elle suffit pour exprimer l'âme.

En général, nous dit le toubib, les gens qui meurent ne songent pas à travailler pour l'histoire. Ils ne s'occupent que de mourir, et c'est assez absorbant. Ils disent : « Donnez-moi seulement un peu d'eau... », et le littérateur traduit cela en français par : « Vivent la cause du droit et la liberté des peuples ! »

Je peux bien parler de ça, car j'ai vu mourir, hélas ! des centaines et des centaines de blessés. Ne croyez pas qu'ils ne parlent point, mais ils

disent, par exemple : « Oh ! la jambe me fait bien mal… », ou encore : « Faites attention, j'ai trois petits enfants… », ou parfois : « Allez-y ! Tant pis ! Faites ce qu'il faut… » Or il est évident que ces humbles propos sont impuissants à forcer les portes d'une Histoire toute faite de paroles magnifiques, aussi pompeuses que les grandes images murales de M. Detaille.

Beaucoup ne disent rien quand ils souffrent, et rien davantage quand ils meurent. Malheureusement, l'histoire est un recueil de paroles et non point de silences. Pourquoi le silence ne laisse-t-il pas de traces ? Il faut croire que de grandes choses historiques se sont décidées à la faveur du silence. Cela ne peut pas faire la joie des gens dont l'éloquence est précisément l'industrie. Aussi ont-ils accoutumé d'interpréter le silence, d'en exprimer le sens, de lui substituer quelques phrases lapidaires, propres à frapper l'imagination des peuples et à figurer glorieusement sur le socle des statues, le bronze des colonnes votives et le parchemin du Grand-Livre.

Pendant les attaques de Soissons, je soignais un petit bonhomme qui s'appelait Porte et qui avait la colonne vertébrale cassée, au niveau du cou, comme un lapin. Certain jour que je pan-

sais son voisin, j'entendis la conversation suivante :

— A boire, ma sœur ?

— Encore un petit moment, répondit la religieuse.

Alors Porte :

— Pourquoi, ma sœur ? Pourquoi un petit moment ? Quand on m'a dit d'aller à l'assaut, je suis parti tout de suite ; je n'ai pas dit : « Encore un petit moment. »

Le pauvre Porte ne savait pas qu'on l'écoutait. Il disait les choses selon son cœur. Il essayait de convaincre la bonne sœur. Il ne dictait pas une *interview* à l'envoyé spécial d'un grand quotidien ou même à un membre de l'Institut. Aussi n'a-t-il pas dit une chose sublime et historique. Il a plaidé pour sa soif, avec la logique naïve d'un homme qui donnerait tout pour une goutte d'eau.

Mais j'imagine l'enthousiasme où le petit Porte eût précipité les littérateurs illustres qui traduisent à l'heure actuelle la guerre en langue noble. Je vois assez la réplique de mon blessé dûment parée, troussée, galonnée, devenir quelque chose dans ce goût : « Je me suis levé dès qu'a retenti l'appel des ancêtres. Je meurs content. Vengez-

moi, camarades ! Mort à l'ennemi ! Pas de quartier ! » Au moins, voilà une phrase historique complète, d'une haute signification civique, agrémentée heureusement de cette pointe de haine qui en relève le goût, comme une pincée de poivre.

Au temps de Napoléon III, beaucoup d'hommes portaient l'impériale. L'éloquence ne sera pas moins contagieuse. Le règne des avocats s'étend sur la face du monde ; ce ne sera point en en vain.

J'ai rencontré, sur la Somme, un pauvre paysan qui m'a paru un des rares cobayes touchés par l'inoculation du virus littéraire. Il avait perdu une cuisse dans la mêlée et souffrait, comme tout le monde, avec ses mots à lui, son courage et sa résignation à lui. Mais quand apparaissait, sous la tente, un de ces superbes vieillards habiles à maquiller les traditions nationales, le petit bougre récitait tout de suite une demi-page de littérature académique et guerrière. Je vous le dis : c'était à pleurer. Pour moi, qui suis, avec l'âge, devenu presque insensible à la beauté dont s'adornent les couvertures de cahiers scolaires et les images-réclames pour marques de chocolat, j'avoue que j'aimais beaucoup moins

mon orateur dans ses sorties littéraires que dans la simplicité de son naturel, alors qu'il me disait, par exemple : « Je relis ma lettre de ce matin, et ce sera comme si j'en avais reçu deux. »

Et puis, on ne sait plus rien, on ne saura plus jamais rien avec ces pompeux fabricants d'Histoire. Léonidas, d'Assas, le jeune Bara, et tant d'autres, ont peut-être dit des choses toutes simples, bien plus fortes, bien plus belles encore que celles que leur imposent les scribes. Pour Cambronne, la question semble jugée, et, chose curieuse qui serait à décourager l'éloquence, la mémoire du fier bonhomme n'y a rien perdu.

XIII

IMAGINATION

Lorsque Cauchois revint de convalescence, toute l'assemblée, avec une sympathie narquoise, l'interrogea sur les privations qu'il avait dû subir dans l'intérieur.

— Eh oui ! dit-il, j'ai vu là-bas deux sortes de gens : de petites gens, des pauvres bougres, qui étaient en effet privés de tout, sauf des paroles magnifiques que les journaux délivrent à des prix défiant toute concurrence, et des gens importants qui m'ont paru privés aussi de diverses choses, mais principalement d'imagination. Il est vrai que ces gaillards-là sont stoïques ; cette cruelle privation ne les empêche pas de tenir, au contraire ; elle semble leur communiquer une mâle assurance, et des opinions.

Cette absence d'imagination m'a frappé. Que la connaissance des réalités fasse défaut un peu dans tous les milieux, voilà qui est normal, et personne ne s'avise d'en prendre ombrage. Un vieil usage militaire exige que le général en inspection goûte la soupe des hommes. L'usage entend qu'il en absorbera environ une cuillerée ; on ne saurait décemment exiger qu'il en fît sa nourriture pendant un vrai repas. On ne peut pas davantage demander à ceux qui sont chargés d'avoir des idées sur la guerre de passer, par une pluie cinglante, une nuit entre deux mottes de terre, ou de se faire tuer au champ d'honneur, pour voir l'effet que cela produit.

Un vrai système d'expérimentation personnelle et obligatoire réserverait sans doute des surprises en mettant les théoriciens au contact des réalités immédiates. Ainsi, j'ai été évacué ; j'ai donc dû connaître, par moi-même, toutes sortes de choses que je ne connaissais que par ouï-dire ou par les romans de nos académiciens. J'ai, en quelques heures, acquis des notions d'une impitoyable précision. J'ai compris, senti, éprouvé, par exemple, que le brancard était trop court pour un homme d'une bonne

taille, que la voiture était mal suspendue, qu'elle fermait mal et laissait filtrer les courants d'air, que le système de suspension du brancard ne jouait pas, faute d'un détail mécanique, et qu'il fallait le bloquer pour éviter les heurts ; tout cela et mille autres menues choses que l'on comprend beaucoup mieux avec des reins malades qu'avec un cerveau sain.

Mais passons ! Si l'éternel Monsieur Prud'homme, qui fait la guerre dans un fauteuil, allait vivre dix minutes dans certains endroits, il serait capable de monter, tout de suite après, à la tribune, pour exposer un plan de négociations, et ce serait vraiment dommage, car il jouit d'une grande influence et pourrait obtenir gain de cause.

Pour en revenir à l'imagination, j'estime, en dernière analyse, qu'il est presque heureux que la pauvre humanité en soit, le plus souvent, dépourvue.

L'être dément et disgracié qui posséderait une imagination assez puissante pour se représenter, à chaque minute, tout ce qu'il y a d'horrible et de désespéré à la surface du monde actuel, l'être à ce point misérable et sublime succomberait à sa sympathie même.

Tous les poètes l'ont dit : l'âme vit solitaire, dans un véritable exil. L'imagination est un des rares moyens qu'elle possède de participer à la souffrance et àla joie d'autrui ; elle s'en sert en général avec une sage modération, et pour partager la joie des autres, plutôt que leur douleur. Comme me l'expliquait fort sagement un dyspeptique : « Il ne faut rien lire de triste sur la guerre ; moi, ces choses me rendent malade : je suis si sensible ! »

Nous devons, en outre, reconnaître qu'on prend, contre les effets de cette démoralisante vertu imaginative, toutes sortes de précautions.

Dans un sentiment louable, les institutions et administrations de l'Etat ont adopté un système destiné à documenter les personnalités dirigeantes et à exciter leur imagination : c'est le système des inspections. Mais on s'est rendu compte, à temps, des conséquences d'un tel système et des désastreux exercices d'imagination auxquels il ne tarderait pas à conduire les inspecteurs ; aussi tout le monde s'est-il appliqué à rendre l'inspection aussi bénigne que possible, c'est-à-dire à lui soustraire le spectacle des réalités.

Je suis persuadé que, lorsque l'empereur d'Allemagne, pour ne parler que de lui, visite

les blessés de son armée, on lui prépare une salle souriante, pavoisée, remplie de blessés décoratifs ou guéris.

Ainsi la guerre, selon la formule, reste fraîche et joyeuse. Si, par inadvertance, le souverain assistait réellement à toutes les saletés et à toutes les ignominies que procurent à l'humanité la gangrène, le gâtisme précoce et les grandes infections, il serait capable de sentir travailler son imagination et de s'en trouver incommodé. Je ne pense pas que cela modifierait sérieusement ses opinions sur la souveraineté, la guerre et la souffrance, mais cela pourrait offusquer son odorat, troubler sa digestion et le faire songer à lui-même.

Donc, méfions-nous de l'imagination comme d'une forme insidieuse et sinistre de la vérité. D'ailleurs, en admettant que l'imagination travaille sérieusement un homme, les autres s'appliqueront volontiers à le soulager de ce fléau. Vous le savez : quand le général goûte la soupe et dit avec une sollicitude imprévue : « Elle n'est pas très bonne ! », tous les hommes s'écrient : « Mais si, mon général, elle est excellente, excellente ! » Et le général n'a presque plus lieu d'en douter.

XIV

UN TRIOMPHE

Mon voisin, dans ce compartiment de chemin de fer, était un vieillard charnu, sanguin et vigoureux.

Dès que le train se fut élancé en hurlant de joie à travers les paysages de la banlieue sud, mon voisin embrasa un cigare obèse, poussa quelques soupirs semblables à des hennissements et m'adressa la parole en ces termes :

— La guerre, monsieur, entre dans une phase nouvelle. Bien entendu, n'entendez point cette proposition au sens militaire, car, ainsi que nous l'expliquent fort bien les journaux, voici tantôt quatre ans que la guerre entre, presque chaque jour, dans une phase nouvelle, au point de vue militaire. Laissons donc, monsieur, ce point de vue que la valeur de nos magnifiques troupes prive de tout intérêt trop pressant; et

croyez-en un homme d'expérience lorsqu'il dit : la guerre touche à un tournant décisif. Je me hâte d'ailleurs de vous rassurer en ajoutant que ce tournant est favorable et que cette phase nouvelle, dont je vous entretiens, s'annonce comme salutaire à tous points de vue.

Qu'il me soit permis, monsieur, d'exprimer un profond soupir de soulagement, car nous avons couru un réel danger et vécu de vilaines heures. Encore une fois, je ne parle pas de ce qui se passe sur le front : cette lutte gigantesque, héroïque et non sans péril reste au second plan. Je fais allusion à la crise morale que nous avons traversée et dont nous sortons victorieux. Car nous sommes victorieux, monsieur, victorieux moralement, tout aussi bien que militairement ; la guerre peut durer dix ans encore, je sens que tout sera pour le mieux et que nous tenons le bon bout.

Monsieur, je dirige une entreprise industrielle prospère dans le centre du pays. Je n'ai pas d'enfant mâle et ne possède aucun bien mobilier ou immobilier au nord de la Seine. Je peux donc vous paraître singulièrement favorisé au milieu de la grande détresse nationale. Eh bien ! cette faveur n'est qu'apparente, et j'ai failli souf-

frir cruellement de la guerre. Je dis : j'ai failli, et j'ajoute que c'est à mon courage et à ma présence d'esprit que je dois d'avoir su triompher de cette souffrance.

Pour un cœur sensible et naturellement bon, comme est le mien, c'est une chose pénible que de vivre à proximité des grandes misères. Voilà une épreuve qui, pourtant, ne m'a pas été épargnée, monsieur. Je n'ai pas tout vu, mais j'ai tout lu; je n'ai rien voulu ignorer et, chaque jour, j'ai demandé des éclaircissements à notre magnifique presse. Ce fut pour moi une vive douleur de penser que tant de choses si barbares se passaient à moins de douze heures d'express de mon foyer. J'ai connu des heures lugubres. J'ai même songé à renoncer à tout, comme les autres victimes, à vendre mon usine en pleine prospérité et à me retirer dans ma villa des Pyrénées. J'ai heureusement compris à temps qu'il était nécessaire, pour le pays, que je demeurasse à la tête de mes affaires; et j'y suis demeuré. Mais, peu à peu, un grand changement s'est opéré en moi : je me suis refusé à la souffrance. J'ai résisté! Et, je peux le dire sans fausse modestie, j'ai vaincu. Je me sens inflexible ou, plus exactement, incorruptible.

Je suis résolu dorénavant à supporter avec sérénité, avec résignation, tout ce qui se passe dans la zone de guerre. La part du feu est faite; ce fut douloureux, mais nécessaire, et nous sommes bien décidés à compter sans cette zone sacrifiée. La France qui demeure, celle qui lutte, c'est nous, nous exclusivement, et il est temps que nous nous occupions de nous.

Un jour, monsieur, j'ai rencontré dans ce même train, en voyageant pour mes affaires, des émigrés du département de la Marne. J'avais quelques provisions de voyage; j'ai cédé à un premier mouvement : je les ai partagées, en partie, à ces malheureux. Ce petit fait a une grande valeur symbolique. Je ne ferai plus rien de tel à l'avenir. J'ai connu, ce jour-là, le mal d'estomac. Je ne veux plus le connaître, car ma santé est la santé même de notre magnifique pays; je dois à ma santé ménagement et respect.

J'ai perdu un de mes neveux, tombé sur le champ de bataille. Ce grand malheur, qui frappait mon frère, m'a trouvé plein d'une abnégation toute romaine. Je me suis raidi pour ne pas souffrir et j'ai reconnu avec étonnement, avec satisfaction, que la douleur morale est une chose supportable quand, à la façon des stoïciens,

on ne lui laisse qu'une faible prise sur l'âme.

Depuis ce dernier événement, et presque grâce à lui, monsieur, je me sens tout à fait aguerri ; veuillez remarquer combien juste est cette dernière expression. Comme je vous le disais à l'instant, j'ai la conviction que nous tenons le bon bout. La guerre peut durer encore quinze ou vingt ans ; malgré mon âge, je me sens capable de vivre ces années fortement, courageusement.

Une seule chose gâte en secret cette joie grave et consolante : c'est que tout le monde ne semble pas comprendre la portée, la grandeur même de l'attitude que nous avons adoptée. Je ne parle pas de nos magnifiques combattants : leur esprit de sacrifice est au-dessus de tout éloge. Je parle de cette chose vague et pourtant puissante que l'on appelle l'opinion publique : elle se désintéresse un peu de nous. Oui, monsieur, on ne s'occupe point assez de nous, on ne mesure pas bien encore cette évidente vérité : la France, c'est nous, puisque le reste est détruit. Il faut donc nous ménager, nous encourager et honorer en nous l'avenir du pays.

Ma foi, monsieur, malgré cette blessure cachée, nous ne manquerons pas à notre devoir.

La principale chose, dans cette malheureuse affaire, est encore de triompher des mouvements du cœur, des désastreux mouvements du cœur. C'est fait, monsieur, et le triomphe final dont on a tant parlé, ce n'est peut-être, au fond, que ce triomphe-là : celui que nous avons remporté sur nous-mêmes.

XV

DEUX HOMMES

Houtelette a le patriotisme gai et Cauchois le patriotisme grave. Toute la différence est là, dans ces deux petits mots ; or, elle est si profonde, que Cauchois et Houtelette n'ont pas l'air d'être du même pays.

Le patriotisme d'Houtelette est fait d'une confiance épanouie en certaines institutions et en certaines gens. Les institutions ne peuvent être vicieuses, puisque le triomphe final est assuré ; les hommes choisis ont sûrement du génie, puisqu'ils occupent une haute situation. Houtelette plonge donc sa cuiller dans le potage avec une souriante et jubilante sérénité : dès que les institutions sont bonnes, la victoire ne fait pas doute ; et les hommes choisis l'étant précisé-

ment pour leur génie, les résultats ne manqueront pas d'être avantageux.

Cauchois aime la terre et les hommes de son pays avec une tendresse angoissée. Il sait que le pays est harmonieux, fertile, varié, qu'il verdoie dans une douce lumière, qu'il est peuplé de souvenirs merveilleux comme des légendes ; il sait aussi que la race de laboureurs qui l'habite est saine, franche, candide, qu'elle parle une langue illustre et musicale, qu'elle rit trop vite et pleure trop tôt, qu'elle est crédule jusqu'à la mort. Le patriotisme de Cauchois est fait d'une confiance tenace en ce peuple et d'une perpétuelle inquiétude, qui est la marque même de l'amour.

Le patriotisme d'Houtelette n'est pas sans valeur pratique ; par l'effet de cette vertu, Houtelette ne manque jamais de sommeil et il s'entretient en joie. On l'a dit : le patriotisme est une forme de l'altruisme ; Houtelette aime son pays d'une façon si exempte de faiblesse qu'il ne lui ferait pas l'injure de douter de son succès. La qualité, la nature du succès ne sont pas à débattre, puisque ce succès sera final. D'autre part, les conditions, les conséquences générales et morales d'un succès ne font point question,

puisqu'il s'agit d'un succès. Houtelette a fait, une fois pour toutes, le don patriotique de son âme, en sorte qu'il n'a plus à y revenir. Le voilà tranquille.

Pour ces raisons pertinentes, Houtelette regarde Cauchois d'un œil défiant, d'un œil encore moins irrité que douloureux et parfois compatissant. Cauchois ne lui semble pas un Français irréprochable. Triste à dire : Cauchois lui semble d'un patriotisme douteux. Ce n'est pas, bien entendu, que l'inquiétude ou l'amertume de Cauchois puissent ébranler la sérénité bétonnée du vigilant Houtelette. C'est plutôt que le voisinage de ce patriotisme frémissant et sentimental lui paraît incommode, suspect, capable d'altérer la régularité des digestions et, partant, la santé nécessaire aux belles victoires.

Pour la seconde fois, voici les Allemands sur la Marne. C'est un pur incident stratégique. Houtelette, qui puise ses tuyaux à de profondes sources politiques, sait qu'il ne s'agit là que d'un piège audacieux et il attend, en souriant, la semaine suivante. Les longs convois de réfugiés, sur les routes, l'ont ému, car ils dégageaient une copieuse poussière ; mais il sait que tous ces pauvres gens seront indemnisés, au lieu que lui,

Houtelette, à qui la mobilisation fait perdre cent francs par jour, n'aura aucune compensation.

Il sait que Château-Thierry n'est, comme Paris, somme toute, qu'une ville, c'est-à-dire un coin de paysage sur l' « immense échiquier ». La rapidité de l'offensive ennemie lui est un gage de sa témérité même et il ne se laisse pas prendre à toutes ces bruyantes démonstrations militaires.

Que Cauchois songe avec tristesse aux belles campagnes de l'Aisne ou de la Vesle, voilà qui n'est pas sans énerver légèrement Houtelette, qui leur préfère de beaucoup le pays basque et la côte méditerranéenne. Les beautés de l'Ile-de-France ont, dans l'esprit de Cauchois, un caractère légèrement littéraire auquel Houtelette ne se laissera jamais prendre. Et le malheur de ces régions n'est qu'un épisode dans le grand combat.

A entendre raconter les crimes de l'envahisseur, Cauchois ressent une vive douleur et, de toute son âme, il souhaite que, l'heure venue des retours de fortune, les hommes qui parlent sa langue ne s'abaissent jamais à rien de honteux.

Pour Houtelette, il manifeste une indignation bruyante, et, lui qui est un brave père de fa-

mille et un homme dénué de férocité, il appelle à grands cris le moment où ses compatriotes pourront enfin commettre des crimes comparables à ceux de l'ennemi.

Houtelette lit les communiqués avec ardeur, car il adore être « informé » de bonne heure. La lecture finie, il est presque toujours content : il est content de savoir les nouvelles. Quant à la nature des nouvelles, c'est presque sans importance, puisque l'Amérique n'a pas encore joué ses cartes et que l'avenir est à nous.

Un jour, à la lecture du communiqué, Cauchois a blémi légèrement. Houtelette l'a regardé avec une pitié non dissimulée.

— Si vous aviez davantage confiance, lui a-t-il dit, vous ne vous feriez pas de mauvais sang. Moi, j'ai confiance.

— Sans doute, a répondu Cauchois avec effort, n'avons-nous pas confiance en les mêmes choses ? En quoi avez-vous confiance, vous, Houtelette ?

— Moi, j'ai confiance en tout, et principalement en MM. Y*** et Z***. J'ai confiance en le triomphe du droit et de la justice, parbleu ! Je ne veux pas me donner en exemple, mais je vous assure que j'ai toujours eu confiance en ces

choses-là, et que ça m'a toujours bien réussi jusqu'ici.

Cauchois s'est éloigné sans rien dire. Houtelette l'a regardé quelques instants et a haussé les épaules, car il est tolérant, malgré tout.

XVI

LE COQ ET L'ALOUETTE

Faisne reploya son journal avec un petit aboiement quinteux qui tenait du rire et de l'asthme.

— Je vois, dit Létang, que vous êtes irrité, puisque vous riez ; si vous aviez quelque contentement, il serait assez dans votre caractère de faire paraître de l'humeur.

— Pour vous montrer combien vous avez raison, répondit Faisne, je me hâte de vous dire que vous n'avez rien compris.

La guerre a fait cette chose étrange : elle a rendu le sens de la controverse à des gens que l'âge, le bonheur et les travaux pacifiques avaient calmés. Notre assemblée d'hommes discute avec l'ardeur puérile et téméraire d'un groupe d'écoliers. Les natures les moins exaltées

redécouvrent le paradoxe et lui trouvent du goût. Et l'esprit de contradiction suggère d'ingénieuses perfidies aux âmes les plus avides de concorde et d'accommodement.

— Je ne suis pas irrité, reprit Faisne, je ne suis que perplexe. Comme je prise la décision par-dessus toute chose, la perplexité me met aisément hors de moi. Je viens de lire, dans cette feuille, après l'avoir lue, hélas ! dans maintes autres, une pompeuse divagation sur le caractère français et le coq gaulois...

— Je me hâte de vous dire, interrompit Maurin, que j'ai lu naguère un fort bon article sur cet animal national. Il y était dit, en substance, que le coq est un oiseau fort bruyant, querelleur et vain, et que l'alouette, non moins gauloise, encore qu'injustement délaissée, serait un emblème plus fidèle, en même temps que plus modeste.

— Votre auteur me plaît, reprit Faisne, et je lui sais gré d'avoir tiré l'esprit français de la basse-cour pour le rendre au plein air. Je n'ai point eu l'heur de lire cet essai, que vous avez bien voulu me résumer, mais je devine assez ce qu'un homme de cœur et d'imagination peut improviser sur ce thème. Je suis fils d'un pays

vieilli dans le culte passionné des choses de l'intelligence; j'ai perdu le goût et le respect des totems et autres bêtes sacrées. Le scarabée, la salamandre, l'abeille ou l'aigle ont un intérêt décoratif indéniable et quelque signification symbolique. Voilà, sans doute, tout. Mais s'il faut, pour contenter les poètes nationaux et les orateurs de banquets, choisir entre le coq et l'humble alouette, eh bien, mon choix est fait : je vote pour le passereau, comme votre auteur.

N'en doutez pas, il n'y aura d'ailleurs, là-dessus, nulle consultation nationale. Le coq tient à ses prérogatives, et c'est un animal assez tapageur pour ahurir les concurrents. Selon toute vraisemblance, il est au pouvoir pour longtemps et il ne cédera jamais la place qu'il s'est acquise sur les pièces de monnaie, sur les clochers, sur les affiches et dans les effusions littéraires de la grande presse. Il a pour lui son plumage, son volume et son gosier. C'est un bel avocat. Il a de la façade et du bagout. Qu'il règne donc, puisque notre temps est celui des avocats. Mais quand je regarde, autour de moi, les hommes simples et courageux qui gîtent dans la tranchée comme dans un sillon, je pense plus volontiers à l'alouette qu'au coq. Eh oui ! ce sont

presque tous des gens de la terre, des paysans, des âmes confiantes et candides que l'on éblouit avec un bout de miroir. Ils ne savent pas pérorer ; ils savent seulement s'élancer et mourir. Ce ne sont ni des poseurs, ni des agités, ni des croque-mitaines, mais leur âme chante vers la nue, au lieu que celle du coq claironne avec gloire sur le fumier capiteux.

Croyez-moi, on ne changera rien à cet ordre des choses, il y aura toujours, dans la vieille Gaule, des coqs et des alouettes ; le coq restera le personnage officiel, le personnage en place. Si vous portez le débat au scrutin, vous verrez que l'alouette, bonne fille, votera, elle-même, pour le coq.

Le coq est un animal de l'arrière ; il triomphe avec les femelles. Le coq-humain sévit dans les cafés, dans les cérémonies civiques et en première page des gazettes. Il est chargé d'annoncer et de commenter les victoires ; l'alouette s'occupe modestement à les gagner. Le coq voyage à l'étranger, fait des conférences et fréquente dans les académies. C'est un commis voyageur en patriotisme. Il donne des conseils à ceux qui souffrent et des ordres à ceux qui travaillent ; il prononce l'oraison funèbre des disparus et décore

les alouettes mutilées. C'est là sa fonction ; c'est son destin ; il est fait pour les honneurs comme l'alouette pour l'espace agreste et le fusil du chasseur. Notez, en outre, que le coq est inviolable et inamovible ; c'est un vieux mâle, on ne le met pas même au pot : il serait coriace.

Au bout du compte, il est amusant. On l'a dit hardi, mais seulement en famille. Les coqs se chamaillent volontiers entre eux. Il paraît que la galerie y trouve de l'agrément.

En vérité, tout est à sa place dans ce monde très complexe, très confus et très malheureux. Et puisque nous voici lancés dans l'ornithologie mythique, donnons à la fable une morale, celle-ci, par exemple : C'est l'alouette qui tuera l'aigle, mais c'est le coq qui chantera.

XVII

VÉRITÉ

Le caractère et les opinions des hommes connaissent d'étranges servitudes et l'influence exercée sur l'esprit par les événements n'a souvent que d'incohérentes relations avec l'importance de ceux-ci.

Quand le corps d'armée fut mis au repos sur la Marne, tous nos camarades découvrirent que la pêche à la ligne était la seule occupation du sage. Or, la pratique de ce sport paisible ne tarda pas à susciter de véhémentes discussions, et l'on vit surgir dans l'assemblée toutes sortes de difficultés, de complications et des particularités morales que deux mois de fatigues surhumaines et de dangers n'avaient pu mettre nettement en relief.

Blèche partit un dimanche matin, dans le dessein de pècher de la petite friture. Maurin, qui

l'accompagnait, se munit d'un attirail formidable et annonça qu'« il pêcherait au gros ». A midi, Maurin rapportait une douzaine d'ablettes, et Blèche deux barbillons de quatre livres. Ce jour-là, Blèche, qui ne parle jamais, fut copieusement éloquent, et Maurin, qui d'ordinaire a bon caractère, montra de l'humeur et fut insupportable.

Blèche eut le bon goût de ne point parler pêche et poissons. Il évoqua des souvenirs personnels et parut, à tout instant, stupéfait de sa propre loquacité.

— Vous savez, dit-il, que j'ai été blessé l'année dernière pendant l'affaire de la Malmaison. C'est à Soissons que je fus soigné. Je me rappelle qu'au moment où j'allais être opéré, on apporta, dans la salle où j'étais, un grand et jeune Allemand, qui avait, logé dans un coin de la tête, un éclat d'obus entré par l'œil. Il était blême et serrait avec force ses lèvres qui tremblaient. Il se laissa ligoter sur la table d'opérations ; mais, comme il lui restait encore une main libre, il saisit au passage la blouse du chirurgien et dit, d'une voix pleine de sanglots et de supplications : « Endormir ! doctor ! endormir, je vous prie, n'est-ce pas ? »

Le chirurgien répondit : « Mais oui ! » et revint vers moi.

— Quoi ! lui dis-je, ce ballot-là s'imagine-t-il que vous allez lui arracher l'œil, et le bigorneau qu'il a dedans, sans l'endormir quelque peu ? Pour qui nous prend-il ?

Le chirurgien était un homme d'une quarantaine d'années, au regard froid, grave et bon. Je le vis sourire derrière son masque et il répondit :

— Il n'imagine rien. Il croit ce qu'on lui a dit. Depuis hier, il est passé sur cette table plus de trente Allemands. Tous, à l'exception de quelques moribonds ou de quelques brutes sans réaction, ont demandé, avec cette même angoisse, d'être anesthésiés. Tous ont pénétré dans cette baraque avec la certitude que nous allions les couper en petits morceaux sans leur donner la moindre goutte d'éther, de chloroforme. Alors, que conclure ? C'est simple : on leur a dit, là-bas, chez eux, que nous étions des bourreaux, des cannibales. On a menti, une fois de plus, hélas ! et ils ont cru.

Je n'eus pas le temps de réfléchir à ces paroles, ce jour-là. Mais les nuits qui suivirent me trouvèrent l'esprit libre ; je pus penser à cette courte scène et à ces misérables bougres trompés, éga-

rés par ceux-là mêmes qui doivent les instruire et les renseigner. Le fait est minime, vulgaire. Sa signification est considérable, obsédante, explosive. C'est toute la question du mensonge et de la vérité qui se pose une fois de plus ; cette question que l'on traite tellement à la légère et qui pourtant engendre et régit l'avenir du monde.

Nous autres, qui avons une petite expérience de la vie, une famille, une modeste situation avec ses droits et ses devoirs, nous savons bien que rien de ce qui est établi sur le mensonge ne peut vivre et porter des fruits, nous savons qu'un grand malheur est moins triste qu'une petite trahison, une petite tromperie. Nous connaissons, dans notre sphère d'action personnelle, la valeur suprême de la confiance et la gravité des malentendus engagés sur l'erreur volontaire, l'erreur qui finit toujours par être dévoilée. Nous qui songeons à cela, pouvons-nous penser, sans horreur et sans anxiété, à l'action et à la destinée du mensonge quand il est manié non plus par des particuliers, des acteurs de la vie ordinaire, mais par des gouvernements, par des personnes exerçant cette fonction formidable qui consiste à décider du sort des peuples, à les précipiter et à

les maintenir dans des aventures comme cette guerre, à mettre en jeu leur richesse, leur sang, leur avenir, tout leur bonheur, toute leur existence. Le plus petit mensonge apparaît, alors, comme ce grain de sable qui chemine dans les engrenages de la mécanique et qui, tout à coup, suffit à les coincer, à tout faire craquer, à tout faire sauter.

Vous allez me dire que j'exagère. Chez nous, en effet, on semble avoir rendu le mensonge bénin et risible ; on l'a surnommé « bourrage de crâne ». Eh oui ! notre peuple, qui a de la finesse et le goût des mystifications, se laisse, direz-vous, duper à condition qu'il le soupçonne. Il dévisage le mensonge et le marque au passage d'un coup de badine, simplement, pour montrer qu'il l'a reconnu.

Mais le mensonge n'est pas moins nocif parce qu'il est risible ; il trouve toujours son terrain, et il pousse, comme le chiendent. Alors il prépare, en secret, des choses extraordinaires, des choses que ne peuvent même pas imaginer les gens qui, le plus tranquillement du monde, mettent chaque jour une fausse barbe à la vérité et l'envoient sans crainte, ainsi maquillée, se promener sous le regard de millions et

de millions d'individus attentifs, malheureux ou exaspérés.

Le jour où un grand peuple s'aperçoit qu'on lui cache la vérité, ou qu'on la lui altère, il peut adopter plusieurs attitudes faciles à concevoir : il peut, d'abord, rire et se boucher les oreilles — ça s'est vu — ; il peut aussi continuer sa besogne sans confiance profonde. Et imaginez comme il est facile, avec de tels états d'âme, d'accomplir de grandes choses. Il peut enfin, il peut surtout... mais, mais...

Ici, Blèche s'arrêta brusquement et parut surpris de s'entendre prononcer tant de paroles. Maurin, qui épiait un instant de silence pour épancher son mécontentement, se détendit comme un ressort :

— Blèche, mon cher, dit-il, vous avez sur la vérité et le mensonge des idées de boutiquier idéaliste. Dans une guerre comme celle que nous subissons, la vérité, personne ne la connaît, et les gouvernements moins que personne. Ils ont assez à faire pour se maintenir au pouvoir sans perdre encore du temps à rechercher la vérité pour la faire connaître aux peuples. D'ailleurs, il n'y a pas une vérité sur un événement, il y en a mille, et qui, toutes, se contrecarrent

furieusement. On sait de grosses choses, et en gros : la bataille de la Marne, par exemple, la révolution russe, la bataille de Verdun. Mais comment voulez-vous que des gens qui ne participent pas en personne aux événements puissent les interpréter véridiquement, alors que ceux qui les font avec leur sueur et leur sang n'y comprennent en général rien du tout.

Blèche entend mal la dialectique. Il rougit et répondit avec force :

— Maurin, Maurin, entre tes mille vérités, apprends à distinguer celle qui ne sert les passions de personne ; celle-là, c'est la bonne, la vraie, la seule.

XVIII

VERTU CIVIQUE

Faisne revint enchanté de son petit voyage à T***

— Ce qui restera dans ma mémoire, dit-il, c'est moins les quarante-huit heures paisibles, dont j'ai joui dans cette aimable ville, que certaine petite scène à laquelle j'assistai, hier, dans un compartiment de chemin de fer.

J'ai fait le voyage en troisième classe ; cela m'a d'ailleurs rappelé que je ne voyagerai pas éternellement en première et qu'après la guerre, quand j'aurai cessé d'être un héros pour redevenir un père de trois enfants, nous ferons de nouveau connaissance avec les banquettes de bois. A T***, le train était fort chargé ; les autres camarades sont montés quand même dans la voiture des premières, et ils sont restés debout pendant

trois heures, pour ne pas déroger et pour user de leur droit. Quant à moi, j'étais fatigué, j'ai cherché dans les autres voitures, j'ai trouvé une place dans un humble wagon qui sentait le clapier et, ma foi, j'en ai pris possession.

Un compartiment de troisièmes, ça n'a ni prétention ni fierté ridicule ; ça ne se défend pas contre ses impressions, et ça jabote. Mettez-vous à l'affût dans un compartiment de troisièmes, si vous voulez surprendre l'âme d'un pays : vous la verrez soudain, avec la poussière et les odeurs, sourdre des vieilles boiseries crasseuses et des banquettes usées, monter des fentes du plancher et s'exalter, comme si les trépidations, la vitesse et les coups de sifflet la poussaient à surgir des profondeurs où elle gémit d'habitude.

Le compartiment était plein. Dès le premier quart d'heure, il révéla ses éléments nobles, ceux qui étaient appelés à l'exprimer, à le représenter, à écrire son histoire. C'était, d'abord, dans un angle, une femme de cette espèce dite entre deux âges, parce qu'elle refuse obstinément de dire adieu à l'un pour entrer dans l'autre. Cette femme était vêtue avec plus d'éclat que de recherche : une fourrure que la température désavouait, un demi-pied de poudre et de peinture et une

façon de porter la tête qui indiquait des opinions. Vraisemblablement, un ticket de seconde fourvoyé dans la tourbe des troisièmes ; elle fit en sorte de nous le faire comprendre.

En face de moi, un grand et fort artilleur, blond-avoine, la figure cuite et largement fleurie de sang ; musette, bidon, jovialité aiguisée de pinard.

Immédiatement à la droite de l'artilleur, une fillette toute dorée de peau et de poil ; sourire en cerise, dix-sept ans, de la gorge, et quelque vil paquet posé sur ses charmants genoux.

Enfin, à mes côtés, une très vieille dame en deuil, au visage austère, fin et exalté.

Le reste, c'était du poids mort, du ballast, une espèce de pâte humaine anonyme, tout au plus propre à se taire et à parfaire le remplissage. J'en étais.

Le train n'avait pas fait un kilomètre que l'artilleur jeta son dévolu sur sa voisine. Et ce ne fut pas long. Il lui tapota quelque peu la joue, lui glissa un bras autour de la taille et la débarrassa de son paquet en le plaçant sur les genoux d'une autre personne ; puis il fit comprendre qu'il allait très prochainement embrasser.

Le wagon connut des frémissements divers.

On regarda ostensiblement le paysage, ou la poignée du signal d'alarme, ou l'ancienne affiche en langue allemande, badigeonnée de blanc. La petite fille riait ; l'artilleur était beau.

C'est alors que la vieille dame fit son entrée en scène. Elle sourit et s'exprima en ces termes :

— C'est fort bien, mon ami, d'être jeune et gai comme vous l'êtes. Mais ne craignez-vous pas de manquer à vos devoirs envers cette jeune fille qui a peut-être un fiancé parmi vos camarades ? Avouez que si tous les jeunes gens que rencontre mademoiselle faisaient comme vous...

— Oh ! interrompit modestement l'artilleur, heureusement tous y savent pas y faire comme moi.

Il ne rougit pas, car il était déjà fort pourpre, mais il désenlaça la taille gracieuse et passa fraternellement son bras sous le coude de sa voisine.

La vieille dame allait reprendre quand, inopinément, la personne entre deux âges bondit sur les tréteaux et s'empara de la parole.

— Madame, fit avec indignation cette généreuse inconnue, je ne sais de quel droit vous empêchez un brave qui va, demain, courir à la mort, de prendre aujourd'hui un plaisir que

toutes les femmes de France voudraient lui offrir. Quoi ! c'est à l'instant où l'homme s'en va au-devant des plus grands périls, comme on nous le montre chaque jour au cinéma, que vous entreprenez de lui soustraire le baiser féminin, ce baiser qui doit lui assurer la victoire, et, s'il meurt, la suprême consolation !

Un silence bourdonnant suivit. L'artilleur avait l'air gêné, il balbutia :

— C'est pas tant qu'il est question de mourir... Et puis, je veux pas faire de mal avec c'te jeune fil'. C'est seulement pour blaguer.

— S'il en est ainsi, mon ami, reprit la vieille dame avec douceur, amusez-vous donc. Mais si vous avez des intentions plus accentuées, adressez-vous, de préférence, à cette dame qui est dans le coin : elle me semble en disposition de ne vous rien refuser.

La noble personne de l'encoignure eut un grand geste d'indignation et baissa pudiquement sa voilette. L'artilleur se pencha, la regarda quelques instants avec calme, puis regarda la vieille dame et fit « non », de la tête, en avançant les lèvres et en plissant le menton.

Un grand silence vint, que le bruit du train anima d'un nerveux rythme de tambour. L'artil-

leur se mit à rêver en caressant sa voisine dans le creux de la main.

Pour moi, je fis semblant de dormir. Je pensais à toutes sortes de choses et, surtout, à ces belles dames transportées de vertu civique et qui parlent, chantent ou écrivent pour exciter l'homme au combat, avec promesse d'amour. Il y a trois ou quatre de ces héroïnes que je ne nommerai mie, mais à qui l'on ferait bien, quelque jour, d'envoyer une division entière, au retour des lignes, avec prière de passer de la parole à l'action et de récompenser les braves.

XIX

ENDURCISSEMENT

Quand Blèche revint de l'ambulance et annonça, en cinq mots, que Marandon était mort dans la nuit, l'assemblée tout entière cessa de parler pendant quelques instants, et chacun commença de penser à soi-même en se figurant penser à Marandon.

Puis Exmelin fit quelques réflexions au sujet de l'enterrement, Gastin se mit à parler du mort avec Massicot, Houtelette évoqua des souvenirs et, se sentant écouté, céda sans trop de discrétion à des goût soratoires. Bref, le groupe, vers la fin du repas, se trouva ressembler, comme tous les jours, à un cuveau en pleine fermentation tumultueuse. Le souvenir de Marandon s'évanouissait dans l'infini, comme la fumée d'une explosion.

Cauchois partit avant le café. Létang sortit sur ses traces et le rejoignit dans une venelle qui s'échappait du cantonnement entre des haies de sureaux dont le soir exaltait le parfum noir et vert.

— Tu es triste ? demanda Létang.

— Oui, fit Cauchois.

— Tu songes à Marandon ?

— A lui et à d'autres. Je n'ai presque pas connu Marandon. Je songe à lui, à vous tous, à moi et j'ai peur, j'ai peur. Ce n'est pas la mort qui me fait dire cela : j'ai peur de quelque chose qui serait pire que la mort et qui serait l'endurcissement de notre cœur.

Beaucoup de gens disent de nous, en mangeant au lit leur chocolat du matin : « La génération qui fait la guerre est sacrifiée. » Eh bien, cette idée est quand même acceptable, d'autant mieux qu'elle ressemble assez à un fait accompli. Mais l'idée que le reste de notre génération peut arriver à s'endurcir, c'est-à-dire à se fermer l'âme, cette idée-là me semble inacceptable et odieuse.

Tu as vu quelquefois une mouche s'approcher de la carafe-traquenard, où des milliers de ses semblables gisent, agonisent ou gémissent à leur façon de mouches. Et tu as vu la mouche vaquer

placidement à ses affaires, à proximité de ce charnier, sans paraître le moins du monde comprendre la signification de ce qu'elle voit. Nous devenons semblables à cette mouche, mon ami. Notre sensibilité se ferme tout doucement à l'horreur, et à bien d'autres choses encore.

Quand un cheval rencontre une charogne, il hennit, dresse les oreilles et se cabre. Nous, nous ne réagissons même plus ; nous passons tranquillement, bien calmes dans les brancards, comme une bête qui a de grandes œillères et plus guère d'odorat. Nous passons à côté de mille choses qui révoltent l'esprit et le cœur, et nous ne sommes plus révoltés, nous n'avons plus, surtout, à dominer notre révolte, nous sommes habitués, simplement.

Note bien qu'il y a des gens pour crier « bravo » ! Il y a des gens pour applaudir à cet endurcissement de notre carcasse et de notre âme, pour confondre cela avec le courage. Ce sont, d'ailleurs, les mêmes bonshommes qui reprochent aux Allemands leur Nietzsche, leur philosophie impitoyable, leur mépris de l'individualisme, leur cri « soyons durs ! » qui a été le cri de la jeunesse, outre-Rhin, avant et pendant cette guerre. Tous nos patriotes folliculaires ne

rêvent qu'une chose : nous rendre enfin semblables à l'ennemi. Et ils y travaillent assidûment, avec adresse, ces professionnels de la haine, ces maniaques de la représaille, ces gens qui semblent n'attendre que les manifestations de la férocité adverse pour, enfin, lâcher la bride à la leur.

Ils réussissent, mon pauvre Létang : notre génération s'endurcit, ce qui signifie qu'elle se ferme peu à peu à certaines souffrances, et, en même temps, elle se ferme à la pitié, à la charité, en même temps elle perd la vertu d'indignation, elle ne distingue plus volontiers le mensonge de la vérité, enfin elle s'arrange pour souffrir le moins possible de ce qui l'entoure et l'offense. Je dis cela exprès pour prévenir ton objection : tu vas répliquer que c'est là une réaction naturelle, commune à tous les organismes, à toutes les choses vivantes. Quand on ne peut se soustraire à la douleur, on fait en sorte de se cuirasser contre elle. Les mains qui peinent n'évitent la blessure que grâce au durillon. Je sais ! Je sais aussi que le durillon protège indifféremment la main laborieuse contre certaines douleurs et contre certaines joies.

Eh bien ! il ne faut pas accepter de laisser pousser des durillons sur notre cœur, à toutes

les places où cette époque terrible le froisse et le meurtrit.

Pour que cette guerre finisse un jour et finisse le moins mal possible, il faut la souffrir jusqu'à la fin ; il faut refuser de nous laisser endurcir, de devenir indifférents, aveugles, sourds ; il faut refuser de ne plus juger, de n'être pas des témoins !

Pour que le sacrifice ait toute sa portée, toute sa signification, il faut qu'il soit, jusqu'au bout, très amer, que la coupe soit réellement vidée jusqu'à la lie, — la lie comprise. — Il faut qu'on ne s'y habitue pas.

Les philosophes ont raison : il n'est point aisé de lutter contre l'insidieuse accoutumance. Pour moi, mon ami, je suis décidé à faire, chaque jour, mon examen de conscience à ce sujet. Bien que je n'aie plus de religion, j'y ajouterai même une prière. Je dirai, par exemple : « O Destin, ne me refusez pas de sentir, aujourd'hui aussi cruellement qu'hier, mon propre malheur et celui, si profond, de mes semblables ! Faites que mon cœur ne s'endurcisse point ! Faites que, pareillement, le cœur de tous les hommes reste sensible, et, malgré l'époque, charitable, pitoyable, bon, bon envers et contre toutes les épreuves, envers et contre toutes les incitations ! »

■

XX

RÉPARATIONS

Si l'assemblée est houleuse aujourd'hui, c'est qu'elle digère mal les grandes nouvelles. Comme elle n'est pas d'accord sur les mots, elle fait souffrir les idées : elle confond la vengeance avec la justice.

— Songez, dit Exmelin, quelle grande leçon ! Ville pour ville ! Dusseldorf paiera pour Douai, Cologne pour Lille. Une ville allemande expiera, par le sac et l'incendie, le sac et l'incendie d'une ville française. Quelle grande leçon !

— Est-ce ainsi, s'écrie Cauchois avec passion, est-ce ainsi que vous entendez la justice ? Le goût vindicatif de la destruction peut-il à ce point égarer votre jugement et vous détourner de votre propre intérêt ? Vous avez la bouche pleine de formules généreuses, mais votre cœur

est souillé par toutes sortes de basses sottises. Avons-nous donc été réellement les soldats du droit pour que la victoire fasse de nous les sbires de la bestialité ? Non ! vous vous connaissez mal, Exmelin.

Avez-vous parfois songé au sort d'une famille nombreuse dont le père fut assassiné ? Vous le savez, les lois de chez nous exposent le criminel à payer de la vie son forfait. Il est d'usage de décapiter la brute en public. C'est ainsi que la veuve et les orphelins sont vengés. Mais le sang n'est pas un dédommagement. La vengeance ne répare pas le mal, elle l'aggrave. Qu'est donc un châtiment, s'il ne vise qu'à des satisfactions violentes et immédiates, s'il n'entreprend pas la restauration des ruines ?

J'ai souvent rêvé à une vraie loi de justice. Elle dirait au meurtrier : « Tu as privé cette femme et ses petits de leur soutien naturel, de leur pain, de leur toit ; tu ne peux hélas ! leur rendre l'objet de leur amour ; tu travailleras du moins pour subvenir à leurs besoins. Tu travailleras sous mon contrôle et tant qu'il sera nécessaire. Je percevrai le produit de ton travail et le verserai intégralement entre les mains de ceux que voici malheureux par ta faute. »

Allons donc, Exmelin ! Si votre vache vous donne un coup de corne, ne soyez pas si fou que de la tuer, dans votre rage ; qui vous fournira du lait alors que vous serez au lit ?

Non, ne brûlez pas Dusseldorf, mon cher ami, car Douai n'en sera que plus misérable. Le sac de Cologne ne relèvera pas les maisons de Lille, mais il se peut que le travail de Cologne rende quelque jour à Lille son ancienne prospérité, et c'est cela que nous appelons expiation vraie, juste réparation. Nous, Français, nous ne devons pas, nous ne pouvons pas interpréter autrement les déclarations d'un gouvernement qui voudrait s'assurer, dès aujourd'hui et dans la suite des siècles, l'approbation et la reconnaissance de notre race.

Vous voulez, Exmelin, que le mot de pénalité soit prononcé. Mais n'est-ce donc pas une peine pour le coupable que de travailler au bénéfice de celui même qu'il a lésé ? S'il y éprouve de la peine, voilà donc satisfait votre sens de la justice. Je n'envisage pas le cas où il s'y emploierait avec joie ! C'est un peu trop beau pour des hommes, et pourtant !

Vous me dites : il y a des crimes si grands que le travail, même forcené, ne peut en assurer la

rédemption. Au moins qu'il y contribue dans une faible part, ce que ne sauraient faire ni le feu ni l'effusion de sang.

Exmelin, vous me faites songer au commandant Martine. C'était un brave homme, un peu fanfaron, un peu cocardier, mais bon et vraiment de chez nous. Il avait coutume de dire, au plus fort de nos communes épreuves : « Quand nous serons en Allemagne, je mettrai moi-même le feu à quelques bicoques. » Et lui, père tendre et époux scrupuleux, accompagnait cette promesse de diverses menaces touchant la vertu des femmes en pays ennemi et le cas qu'il entendait en faire.

Je lui répondais toujours en souriant : « Mon commandant, je vous attends à l'action. Je suis curieux de voir comment vous vous y prendrez pour verser le pétrole dans les draps et glisser le bougeoir dans la paillasse. »

Le bonhomme ne pouvait s'empêcher de rire à cette idée précise et saugrenue, car c'était un vrai Français, simple et loyal. Il assouvissait en paroles le grand ressentiment qui lui déchirait le cœur. Chaque fois qu'il s'est trouvé aux prises avec l'acte, il s'est montré juste, il n'a pas fait de bêtises, il s'est comporté comme un fils d'hon-

nêtes paysans, comme un homme qui sait que l'intérêt bien compris est ennemi des saletés, de l'ignominie.

Hier j'écoutais cinq ou six de nos blessés bavarder avec un prisonnier allemand. Il y avait là, parmi les nôtres, un jeune faraud qui s'est mis tout à coup à dire en rigolant : « Tu sais, Américains faire tous les Boches capout ! » Eh bien, mon cher, il n'y a eu qu'un cri ! Nos hommes ont protesté d'une seule voix : « Eh ! ballot ! dis donc pas des bobards comme ça ! » Et ils ne savaient pas que je pouvais les entendre.

Je suis tranquille, Exmelin : la masse des braves gens qui forment la vraie France ne souillera ni son histoire ni son avenir. Elle demandera des réparations, non des spectacles, non des crimes. Elle saura vaincre l'instinct, et c'est encore comme ça qu'elle fera le mieux ses affaires.

XXI

PROJETS

Sur sa paillasse, Faisne étale le journal chargé de bonnes nouvelles, et, avec une minutie jubilante, il en enveloppe son bel uniforme neuf.

— La vareuse est presque intacte, remarque Létang. Elle vous servira pour vos périodes.

— Des périodes ! — et Faisne bredouille un peu, car le beau mot de paix vient de lui faire venir l'eau à la bouche, — des périodes ! Vous voulez rire, mon petit poulet ! Cet habit-là me servira pour aller à la chasse. Avec une solide teinture, on ne verra plus ni la place des galons, ni celle des brisques, ni celle de la croix. Ce sera une bonne pelure pour la campagne, l'autre campagne, la délicieuse, la bien méritée. Sincèrement, Létang, j'ai, dans l'avenir, une confiance si hardie et si exigeante que je compte bien ne

jamais remettre les frusques que voici pour faire ce que vous appelez une période, ce qu'on appelait, dans l'ancien temps, une période. Je vous dirai mieux. Je vous dévoilerai tout mon espoir : j'ai deux fils, deux garçons qui ne sont pas encore des adolescents. Eh bien! je pense qu'ils endosseront, peut-être, plus tard, et pour quelques semaines, un habit de milicien; et encore! Mais un uniforme, un vrai, un de ceux que l'on porte pendant des années! Ah! non! Ça ne vaudrait pas la peine, mon vieux petit père!

C'est qu'il faudrait s'entendre sur les mots. Jamais le rameau d'olivier n'a signifié ce qu'il doit signifier, ce qu'il signifie dès aujourd'hui. On nous dit que nous travaillons pour la paix : ajoutons la paix du monde, rien de moins. Il s'agit de la paix, et non pas d'une paix quelconque, d'une trêve. Je pense bien que les gens qui ont engagé ce mot solennel savent ce qu'il signifie et l'immense promesse qu'il représente.

Ce n'est pas la paix armée que le monde a méritée, a rêvée, chèrement payée; c'est la paix, la paix tout court, ou, si vous voulez un adjectif, c'est la paix désarmée. Parfaitement!

Depuis quatre ans, on a mis en circulation des mots magnifiques. Il faut que ces mots

cessent d'être du bruit. Il faut qu'ils aient un sens, leur sens profond, éternel; il faut qu'ils deviennent des réalités. Sinon, c'est en vain que Doucet, Adain, Drouard, Mercier et tous nos chers compagnons sont morts, c'est en vain que Léglise a perdu ses deux jambes, c'est en vain que Saint-Lanne a mené une vie de forçat pendant quatre années, c'est en vain que tous nous avons souffert et prié.

Mon cher ami, nous sommes, à la popote, quinze types bien gentils, bons camarades, et, malgré de petites blagues, nous nous aimons tous bien. Toutefois, si nous laissons, sur la table, au milieu de nous, un revolver chargé, je ne donne pas huit jours pour qu'il parte, sans qu'on sache comment, ni pourquoi.

Une armée, c'est un immense revolver chargé, c'est une énorme menace, c'est une certitude de guerre. Tous ceux qui ont voyagé en Allemagne avant 1914 ne pouvaient plus se faire d'illusion : ils savaient que, par la fatalité des choses, cette armée formidable devait, un jour ou l'autre, faire explosion. Elle a fait explosion. Nous savons comment.

Si les peuples continuent à entretenir, après la guerre, de grandes armées permanentes, la paix

à venir ne sera pas la paix du monde; ce sera un sale compromis; tout ce que nous avons fait sera couronné par un échec.

Eh bien, je ne crois pas à cet échec, mon vieux lapin. Au risque de passer à vos yeux pour un niais, pour une « bellure », pour une tendre betterave, je vous avoue que je crois à la paix authentique, et c'est pourquoi je ne garderai pas ma vareuse en vue des périodes futures.

Nous savons — on ne nous l'a pas dissimulé — qu'il nous faudra travailler d'arrache-pied pour relever toutes les ruines. Entendu! on travaillera! Mais s'il nous faut encore travailler pour équiper et solder une armée comme celle de jadis, s'il nous faut encore envoyer nos fils à l'ost pendant leurs plus belles années, alors, quoi ? Rien n'est gagné! Tout est perdu ! La victoire n'est qu'une duperie, une illusion.

Songez-y, Létang : des centaines de milliers d'hommes, forts, intelligents, audacieux, seront ainsi rendus aux besognes pacifiques. Voilà une des grandes œuvres de la vraie paix, voilà notre grande conquête. L'énergie des nations, comme leur argent, va cesser d'être accaparée par le monstre. Avouez-le, c'est ça, la victoire, c'est ça, l'avenir.

Pour moi, j'y songe sans cesse, avec une confiance obstinée qui ressemble à la passion et à l'ivresse. Depuis que j'ai fait cette découverte, depuis que j'ai conçu cet espoir, une clarté a pénétré mon cœur, elle a illuminé ce cœur déchiré où il ne semblait plus y avoir place que pour l'angoisse et la détresse.

Ne soyez pas jaloux, Létang ! Partagez ma foi ! Attendons ensemble ! Parlons ensemble de ce lumineux avenir; et, pour commencer, aidez-moi à plier ma vareuse et ouvrez ma cantine, s'il vous plaît, vieux bougre !

XXII

LES MOUCHES

Je me demande, s'exclame Blèche, ce que nous attendons pour envoyer à M. Bibolet, le critique militaire du *Mouvement parisien*, une adresse de félicitations et de remerciements. Si nous tardons un peu plus, nous serons les derniers à lui exprimer notre gratitude.

— C'est vrai, dit Guillaumin, mais il n'est pas le seul vers qui doit aller notre reconnaissance. Il faut que le bataillon fasse une collecte pour offrir un souvenir artistique à M. Toutpoil, le grand critique militaire de l'*Aube*.

— Fi ! les vilains! proteste Létang. C'est qu'ils ont l'air de se moquer! Hâtez-vous donc de rédiger votre adresse et d'acheter votre cadeau. Songez en outre qu'il ne s'agit pour vous

que d'accomplir un devoir, un devoir sacré. Déjà, la chambre syndicale de Capdenac ou de Pézenas, je ne sais plus, a remercié chaleureusement, à l'occasion de la victoire, l'éminent Falampoche, critique militaire de la *Voix de Panam;* le Nicaragua vient de câbler un télégramme de félicitations à l'admirable Onésime Ventre, le grand critique militaire des *Feuillets quotidiens*; on m'affirme que toutes les sociétés de gymnastique du Calvados ont adressé, avec une lettre enthousiaste, leurs diplômes d'honneur à l'héroïque Barnabé qui, toutes les hostilités durant, a commenté, dans l'*Obstiné*, la marche et les opérations des armées. Ces manifestations, loin d'être superflues, devraient se généraliser. Sûrement, plusieurs de nos grands critiques n'ont pas encore été félicités comme il convient, à l'occasion d'une victoire dont ils sont, dans une large mesure, les artisans. Nous savons déjà, par les articles mêmes de ces messieurs, l'immense mouvement de sympathie dont ils se trouvent l'objet. Cela ne suffit pas : il faut que, du sein de l'armée, s'élève enfin vers eux un cri de gratitude et d'admiration.

— Certes, dit Maigrier, nous ne saurons jamais assez gré à M. Hyacinthe Còtelette d'a-

voir quitté son commerce de parapluies pour rédiger, avec une énergie devenue proverbiale, les bulletins qu'il n'hésitait point à signer Colonel Y***.

— Plaisantez aussi longtemps que vous voudrez, interrompt Bardet, vous ne réduirez pas l'importance des services que m'a rendus Onésime Ventre. Je suis resté, pendant quatre ou cinq mois, dans un trou, face à la cote 108. Mais je n'ai clairement compris ce que je faisais là qu'à partir du moment où le distingué critique des *Feuillets quotidiens* a bien voulu s'intéresser à notre secteur.

— C'est pourtant vrai, approuve Guillaumin, sans ces gens-là, les combattants n'auraient jamais su ce qu'ils faisaient, et les chefs d'armées n'auraient jamais rien pu imaginer de bien audacieux. La proximité de la besogne diminue l'ampleur du champ visuel. L'écrivain documenté, hardi et dépourvu de parti pris qui jugeait les choses de loin, pouvait seul éventer un péril, déjouer une manœuvre ou apprécier une position. Notez en outre que nous, les privilégiés, nous avons eu des périodes de repos, et qu'à ce compte il est facile de s'entretenir en courage, tandis que des gens comme Barnabé,

dont vous parliez tout à l'heure, n'ont pas quitté la plume une heure pendant ces quatre années et qu'ils ont dû connaître d'affreux moments de dépression. On n'ose pas songer à ce qui aurait pu arriver si, tout à coup, ils nous avaient abandonnés, lâchés, s'ils n'avaient pas tenu.

— Pour moi, dit Faisne, j'ai souvent, pendant mes permissions, essayé d'expliquer à mon oncle de la rue Quincampoix les opérations auxquelles ma division a pris part. Mon oncle est un homme de sens, il ne veut croire ce que je lui raconte que lorsqu'il trouve une confirmation dans les articles de Bibolet. Somme toute, il a raison : moi, j'ai vu les choses de mon petit coin, et je peux me tromper, tandis que Bibolet voit l'ensemble.

— Je dois à ces écrivains, dit Maurin, d'inespérés renseignements sur l'ennemi. Je savais que l'Allemand était un adversaire extrêmement redoutable et sans scrupule; en suivant attentivement les chroniques de M. Toutpoil, j'ai su que les Boches étaient tantôt des hyènes, tantôt des tigres, parfois des apaches, souvent des requins, et toujours des vautours.

★

— Oui, ajoute le toubib, oui ! La France doit beaucoup à ces énergiques folliculaires. Par malheur, on a été, on est encore injuste envers eux. Tenez, je me rappelle un mot, un simple mot du général P***; ce mot est à décourager la critique militaire. L'hiver dernier, j'étais allé, pour le service, à l'hôpital de Soissons. Ce jour-là, le général P***, car il était encore général, alors, était venu rendre visite aux blessés. Je l'aperçus par hasard, comme il suivait un couloir, accompagné de ses officiers d'ordonnance. Il y avait là, près d'une fenêtre, une religieuse qui lisait un journal.

Le général P*** s'arrête brusquement derrière la religieuse et dit :

— Que lisez-vous là, ma sœur ? Méfiez vous du mensonge, ma sœur !

La religieuse, stupéfaite, se retourne et balbutie :

— Mon général, je ne lis pas de mensonges : je lis l'article de M. H***

— Vous avez tort, ma sœur, répond le général. M. H*** ne dit pas toujours la vérité, et une religieuse ne doit lire que la vérité.

Voilà ce qu'a dit, en passant, le général P*** Le mot a fait le tour de l'hôpital, puis du secteur.

— Vous avez raison, toubib, s'écrie Cauchois, on est injuste envers ces modestes héros! C'est à nous de le dire! Prenons l'initiative de faire quelque chose pour eux. Voici le moment où leur sacrifice s'achève. Cherchons un moyen de les payer de leur peine. Allons! obéissons au texte illustre : « Çà, messieurs les chevaux... » Nous sommes à la cime de la côte, ne soyons pas ingrats. Payons!

XXIII

CONGRATULATIONS

Houtelette avait une mine ravie.

— Je vous assure, dit-il, que ce sont des types épatants. Je vais vous montrer copie d'une lettre d'Onésime Ventre. Je suis fier et heureux de mettre un tel document sous vos yeux.

— Vous connaissez donc Onésime Ventre, demanda Cauchois ?

— Nous sommes un peu petits cousins, dit Houtelette avec une modestie charmante.

Ce dont personne ne fut ému, car on sait qu'Houtelette est non seulement fort répandu, mais qu il est, en outre, un peu parent de tout le genre humain (la bonne société, s'entend). Faisne en a même conclu naguère : « Quand on

voyage, il suffit d'emmener Houtelette pour être partout en pays de connaissance. »

Mais déjà Houtelette donnait lecture :

« Mon cher Bibolet,

« C'est avec une bien grande satisfaction que j'ai connu l'hommage éclatant et tardif que M. Raymond P*** s'est décidé à nous rendre. Avoue qu'il était temps, et que, malgré ma décoration, la tienne et celle de Barnabé, nous pouvions douter de la gratitude des pouvoirs. Enfin, voilà qui est fait! L'éminent fonctionnaire a compris qu'il pouvait renoncer à cette délicate ironie, qui n'est pas un de ses moindres mérites, et que l'heure était venue de parler sérieusement. Quel triomphe pour nous, après tant d'autres triomphes !

« Nous pouvons bien le dire sans orgueil, mon cher Bibolet, ce que nous avons réalisé dans ce pays est énorme. La formule est trouvée : notre corporation est réellement l' « impératrice » de cette république. On commence à s'en apercevoir, on s'en apercevra de plus en plus. Tous les gens de bon sens l'ont pu remarquer ; la plus grande victoire n'est rien, tant que nous ne nous en mêlons pas ; et ce n'est pas

nouveau, notre distingué prédécesseur, le coureur de Marathon, est, à l'heure actuelle, plus célèbre que la bataille même qu'il annonça, et j'ajoute que s'il avait pu bénéficier du téléphone, cet admirable informateur eût évité une mort prématurée.

« Vois-tu, Bibolet, nous avons été les maîtres de l'heure. Nous pourrons y songer, avec orgueil plus tard, en plantant des navets. Ce qui prouve l'infériorité de nos confrères allemands, c'est qu'ils ne sont pas encore parvenus à faire avaler à leur public ce qu'on peut quand même appeler la pilule. J'avoue qu'elle doit être amère, mais il n'y a pas cinquante-six façons d'avoir du talent et d'entendre le devoir.

« Une chose qui fut et demeure pour nous considérable, c'est l'assentiment global, c'est la collaboration, efficace entre toutes, des vaudevillistes. Si nous n'avions eu, avec nous, que les académiciens et les militaires retraités, notre immense besogne fût peut-être demeurée stérile; elle eût, à coup sûr, manqué de gravité. Mais cette conversion admirable et si édifiante des écrivains badins a donné tout à coup à notre mission un caractère presque sacré. Il y a là tout le rare, tout l'inattendu de la logique pure. Le

R. P. Tourtepatte, à qui j'en parlais tantôt encore, ne balance pas à démêler dans ce phénomène l'intervention de sainte Geneviève.

« Vraiment, nous sortons de l'épreuve, je ne dirai pas purifiés, car nous n'en avions nul besoin, mais grandis et bien plutôt sanctifiés, c'est le mot.

« Evidemment, il y a parmi nous quelques brebis galeuses, mais c'est inévitable. Un La Fouchardière, par exemple, est la honte de la profession. Que veux-tu ? Il y aura toujours des âmes criminelles pour s'obstiner à prendre gaiement les grandes choses tragiques. Mieux vaut n'en pas parler, le rouge monte au visage.

« Que fais-tu ? Que deviens-tu ? J'ai su qu'il était question pour toi de faire, en grand, les « cours étrangères ». J'en suis heureux, car, entre nous, il n'y a encore que ce monde-là de vrai. Le malheur est qu'on ne puisse pas dire franchement son avis là-dessus dans les *Feuillets quotidiens*. J'ai appris que Hyacinthe Côtelette se refuse à reprendre son commerce de parapluies et à rendre ses galons de colonel *in partibus*. Il a fait très justement observer qu'après avoir, pendant quatre ans, décidé du sort des peuples et des batailles, il ne pouvait décemment re-

commencer à vendre des cannes, même à bec de canard. Il est content de son ruban de chevalier; mais, au fond, il attendait mieux que ça et j'avoue qu'il a un peu raison quand je songe que c'est lui qui, le premier, a eu l'idée d'indiquer les effectifs en caractères gras dans le texte. C'est quand même grâce à ce stratagème qu'on a pu comprendre, en France, l'importance de l'intervention américaine.

« As-tu su que Barnabé a dû être interné dans le courant de janvier ? Il paraît que son état est grave ; il s'obstine à porter une vareuse de lieutenant-colonel et il crie toute la journée : « C'est une fausse manœuvre ! Jetez deux divisions à l'aile gauche et enfoncez le centre ! » Triste, triste, pour un homme qui a joué un certain rôle dans la bataille de la Marne !

« Pour moi, ça va. J'ai quelque ennui à cause de ma propriété du Périgord que j'aurais pu définitivement acquérir si l'armistice avait été signé deux mois plus tard. Je me suis quelque peu chamaillé avec Troubal, qui voulait me donner « les expositions canines ». Je lui ai fait remarquer qu'il pouvait mieux, en considération de ce que j'avais fait pendant la dernière offensive. En fin de compte, j'ai les « questions hippiques »,

mais c'est du provisoire. Si l'affaire marche en Russie, c'est moi qui dois m'en occuper; et j'ai bon espoir que ça marchera.

« Allons, vieux frère, l'avenir est à nous. Fraternelle accolade.

« Onésime Ventre. »

XXIV

LA LÉGENDE

Le 11 novembre 1918, après midi, je me promenais, avec un ami, le long d'une route champenoise bordée de petits pins couleur d'encre. Nous étions ivres d'une joie qui ressemblait à de l'angoisse ; ivres et las, comme des voyageurs accablés de fardeaux et qui parviennent au sommet d'une côte interminable. Nous étions transportés d'une allégresse excessive, titubante, presque douloureuse, et qui ressemblait curieusement à la peur. Nous savions !

Tout à coup, à travers le ciel saturé de brume et de clarté, le son des cloches accourut. Cela venait, à la fois, de deux ou trois villages qu'on apercevait au loin, dans la plaine rase, comme de rustiques ornements sur cette terre misérable et meurtrie. Les cloches étaient plus sages que

nous. Elles semblaient sortir d'un immense engourdissement. Elles ne se hâtaient pas ; leur chant balancé clopinait dans les venelles comme un laboureur boiteux qui souffre et sourit, comme un homme pauvre et radieux.

Nous nous étions arrêtés et nous retenions notre souffle pour mieux entendre. Puis il y eut un frais coup de vent qui brouilla tout, et l'un de nous deux, je ne sais plus lequel, murmura :

— La légende commence !

C'est vrai, le 11 novembre 1918, à la fin de la matinée, une légende a commencé, dont nous ne pouvons rien soupçonner encore, nous qui n'avons connu que l'affreuse réalité.

La légende a commencé sans retard. L'oiseau a déployé ses grandes ailes et, tout de suite, il a quitté le sol. Le soir de cette journée, j'ai entendu des hommes parler de la relève et de l'assaut « à l'imparfait », comme de choses d'un autre monde et d'un autre temps. Le soir même, la mort a pris un autre visage. Elle était encore parmi nous, mais comme un souverain presque déchu dont on ne craint plus les caprices. Le soir même, j'ai senti que l'humanité tout entière contemplait le passé monstrueux et s'apprêtait à en faire des souvenirs.

Les hommes qui ont vraiment vécu ce passé, qui l'ont pétri eux-mêmes, ne seront pas seuls à le transformer en souvenirs. Il y aura plus de gens pour travailler à la légende qu'il n'y en eut pour subir la réalité. Mais tous, acteurs et spectateurs, tous, victimes et curieux, amateurs et martyrs, ont commencé, dans la journée du 11 novembre, à pavoiser l'effarante vérité; et, déjà, nous ne distinguons presque plus, sous les banderoles et les guirlandes, la chair frissonnante et blessée de l'incroyable vérité.



Pendant les mornes soirées de cette guerre, j'ai lu, comme tout le monde, l'histoire des vieilles guerres d'autrefois. Il me semblait profitable et passionnant de confronter l'événement qui saignait sous nos yeux avec les fantômes des grands événements qui ont déjà ravagé la terre. Oh ! vaine confrontation ! La légende a passé sur vous, misères, massacres et désespoirs de jadis. Elle vous a drapés de ses solennels oripeaux. Vous souriez dans le fond des livres. Les larmes ont séché. Le sang s'est refroidi. Seul dure, pour l'éternité, ce sourire artificiel et figé que la gloire a mis sur les lèvres.

Nous ne savons presque plus rien de vos détresses, ô pères ! Et nous pensons tout à coup avec stupeur que demain nous ne saurons peut-être plus rien des nôtres. Déjà l'image se transforme ; déjà la légende opère, en nous et autour de nous, son mystérieux travail.

Il y aura d'abord l'action impudente, obstinée de ceux dont le métier même est d'édifier la légende. Ceux-là n'ont pas attendu la journée du 11 novembre pour se mettre à l'ouvrage. Ceux-là, nous les connaissons ; nous savons ce que valent leur plume et leur pinceau. C'est sous nos yeux qu'ils se sont livrés à leur laborieuse alchimie.

A vrai dire, nous ne pouvons pas leur reprocher d'avoir altéré la vérité ; ils demeuraient loin d'elle et ne la connaissaient pas. Ils ont simplement continué d'exploiter leur imagination ; ils ont traité le présent comme ils traitaient le passé. Le génie de l'événement ne les a pas visités. Ils ont persévéré dans de vieilles pratiques. Beaucoup d'entre eux avaient, dès avant cette guerre, écrit sur d'autres guerres qu'ils n'avaient pas vues davantage ; ils savaient accommoder les documents. Oui ! ils ont continué... et, chose invraisemblable, ce qu'ils ont écrit « pendant » et

« après » ressemble tout à fait à ce qu'ils écrivaient « avant ».

Ce sont, parfois, d'incorrigibles poètes, plus souvent des écrivains bien payés.

Au sein même de la guerre, ils ont défiguré la guerre, et avec quel succès ! La renommée serait donc une si grande chose !

Que ne feront-ils pas, maintenant ? Ils ne craignent plus d'être récusés : l'homme est faible, hésitant, et protester est une chose pénible.

Que ne vont-ils pas faire, alors que les voici lâchés sur cette proie magnifique ! Années sanglantes, qu'allez-vous devenir aux mains des artisans de la légende ?



Eh bien ! ceux-là sont moins à craindre que nous-mêmes. Oui, c'est de nous, d'abord, que nous devons nous défier.

En vérité, les commerçants officiels de la gloire travaillent dans l'artificiel pur. Ce qu'ils fardent audacieusement, ce n'est pas le vrai visage désolé et méconnu de l'histoire, ce visage qu'ils n'ont jamais pu contempler face à face.

Mais tous ceux qui ont ramé sur l'un des bancs de la galère, tous ceux qui ont crispé

leurs mains sur l'aviron pesant, tous ceux qui, chaque jour, pendant des années, ont frémi de tristesse devant l'accablante tâche, tous ceux-là, je les vois déjà confier une oreille attentive aux séductions de la légende.

En fait, pouvons-nous regarder, avec les mêmes yeux, la réalité vivante et redoutable qui nous attend à l'aurore prochaine, et celle dont nous savons qu'elle est achevée, finie, révolue ? Non, certes! Et alors, comment se refuser à la légende ?

Elle nous pénètre avec une délicate prudence. Elle profite de toutes les défaillances de notre mémoire. Où l'oubli crée un vide, elle fait tomber un rayon. Elle descend sur les ruines comme une poussière d'or, et nous ne murmurons pas, car la vue de ruines désolait justement notre cœur.

Elle nous apprend à mentir. Elle a des ruses de courtisane; elle est plus belle que la réalité, elle le sait, elle en profite.

Elle nous attaque tous en même temps et progresse, de-ci, de-là, par bonds minuscules. On ment devant nous, et nous laissons mentir, car pourquoi rouvrir une plaie sensible, pourquoi saigner une fois de plus ?

Puis nous mentons à notre tour, avec ingénuité. D'abord pour ne pas irriter ou décevoir ceux qui nous pressent de questions, ensuite pour ne pas nous irriter nous-mêmes.

L'araignée patiente travaille. Elle gagne du terrain, et nous reculons avec docilité pour ne pas déchirer le fin réseau envahisseur.

Nous nous sommes, au début, soulevés contre certaines erreurs. Est-ce par lassitude que. plus tard, nous les laissons prospérer? Sait-on? Mais un jour vient où nous souscrivons à l'erreur, un jour vient où nous acceptons — comment cela s'est-il fait? — de la propager nous mêmes.



Ainsi donc il arrivera un temps ou nous ne saurons plus ce que nous savons. Il arrivera un temps où la légende aura vaincu. Nos enfants auront, sur la guerre, la souffrance, l'autorité, le sang, la gloire, toutes sortes d'idées fausses et séduisantes analogues à celles que nous avions avant 1914.

Si, du plus profond de nous-mêmes, la vérité s'avise de remonter parfois, nous la ravalerons amèrement, nous la refoulerons dans l'abîme,

comme une chose qui n'a plus droit de cité à la surface du monde.

Mais avant que la magicienne ait multiplié ses intrigues autour de nos âmes, une fois encore regardons le grand événement au visage, une fois encore répétons ce que, mille fois, nous avons pensé pendant les heures de désolation : « La guerre a engagé l'humanité dans une aventure monstrueuse et absurde qui ne peut pas, qui ne doit pas recommencer. »

Déposons ce testament en lieu sûr. Et puis, que la légende commence !

XXV

LES ANIMAUX MALADES DE LA GUERRE

Des coupables ! Oh ! oui, il y en a ! et pas seulement là où l'on pense. Mais, pour ne parler que de l'Allemagne, c'est quand même une absurdité trop choquante de laisser dire et répéter que les coupables y sont au nombre de soixante millions pour le moins. Des coupables, dans ce pays-là, il y en a sûrement mille, ou deux mille, ou trois mille peut-être ; ce sont les vrais, les authentiques coupables ; il faut les rechercher et les atteindre, si l'on ne veut pas laisser l'inévitable besoin de vengeance se satisfaire à tâtons, si l'on ne veut pas qu'une fois de plus la responsabilité des crimes retombe sur la tourbe ahurie, misérable et inconsciente, si l'on ne veut pas que l'avenir soit compromis et souillé.

★

Comme Faisne et Létang parlaient ainsi en traversant le village, ils aperçurent une femme qui sortait de la mairie. Elle étreignait toutes sortes de paperasses dans ses mains. Ses yeux étaient cuits de larmes et ses traits bouleversés.

— Regarde cette femme, murmura Létang, et je te dirai son histoire. Cette histoire eût été invraisemblable il y a cinq ans ; elle est maintenant toute simple, parce que le drame est devenu notre réalité quotidienne, parce que la vérité tragique de l'époque est à déconcerter toute imagination.

Cette bonne femme a perdu son mari en 1914, dès le début de la guerre : il a été porté disparu vers le mois de septembre et, depuis, un silence complet a confirmé la trop juste hypothèse de sa mort. Après avoir attendu près de quatre ans, la femme s'est remariée. Il paraît que c'est légal. Elle avait deux enfants ; elle est, en ce moment, grosse des œuvres de son second mari. Celui-ci est mobilisé et sera prochainement renvoyé chez lui. Bien !

Or, ce matin, cette femme a été informée que son premier mari venait d'arriver à Londres

dans un groupe hétérogène de prisonniers rapatriés. Elle a, du même coup, appris que ce malheureux était amputé des deux bras et que, depuis quatre ans, il n'avait pu donner de ses nouvelles, car il était détenu dans un camp spécial pour insubordination... Oui, il y a ça sur la lettre... Insubordination...

Inutile de t'en dire davantage sur cette femme ; elle a pleuré, elle pleure, elle ne comprend pas, elle réalise mal cette vérité étrange : la voici à la tête de deux maris dont l'un est privé de ses bras.



Or, cette chose énorme n'est qu'une petite chose : la détresse du monde demeure si grande, si profonde, si touffue que la misère individuelle est comme submergée ; elle n'arrête plus, elle ne retient plus nos cœurs fatigués, débordés d'horreur, blasés, semble-t-il, à tout jamais, sur les extravagances, les laideurs et les méchancetés humaines.

La faculté d'indignation persiste, mais comme une douleur exaspérée qui n'a plus de siège précis. Elle se disperse et elle est diffuse, confuse,

elle menace d'être incohérente dans ses réactions et sans doute criminelle à son tour.

Oh ! comme on peut être inquiet, troublé, angoissé ! Comme rien n'est simple et facile, ni la bonté, ni la férocité. Je cherche, je cherche et je crois qu'entre l'impossible amnistie totale et l'assouvissement massif, aveugle et ignoble, il y a, il doit y avoir place pour la justice, s'il est encore permis aux hommes de prononcer ce mot.

Plus modestement, disons, non justice, mais justesse ; voilà un mot qu'aucune magistrature n'a pu rendre odieux. Disons donc justesse, c'est-à-dire précision.

Sûrement, il y a, en Allemagne, *un homme* qui a organisé certains systèmes de représailles. Il y a *un homme* qui a établi et signé le règlement appliqué dans certains camps de prisonniers. C'est cet homme-là qu'il faut chercher, découvrir et confondre. C'est lui qu'il faut convaincre de son crime et punir. Quant aux vingt mille misérables qui lui obéissent parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement, pardonnez-leur, Seigneur, ils ne savent pas ce qu'ils font...

*

Ainsi, pour toutes choses, c'est à la tête qu'il faut frapper. Les mains malheureuses et serviles qui ont « exécuté », elles nous font horreur, mais aussi pitié. Ces mains irresponsables qui payeront toujours assez cher leur méprise, leur stupidité, rendons-les aux travaux de réparation, de relèvement et de restitution. Mais la tête ! Ah ! la tête ! pourrons-nous la refuser à cette grande soif de justice dont voici l'humanité toute brûlante ?

Pour anéantir la haine, il faut d'abord l'endiguer, la canaliser. Les appels à la haine sont innombrables et puissants. Un simple cri de clémence ne prévaudra pas contre eux. Mais, au moins, cette solution raisonnable, logique, satisfaisante, au moins cette équitable mesure : pitié pour les petits, pitié pour les humbles, et rigueur inflexible pour les grands, pour ceux qui se sont crus à l'abri de toute enquête, de tout jugement. Ceux-là, je te le répète, ils sont quelques milliers, tout au plus. Leur extirpation soulagera le peuple allemand sans l'anéantir, sans le rendre incapable de réparer ses fautes ; et, pour les trouver, ces vrais coupables, c'est

encore le gouvernement allemand qui nous pourra le mieux guider; c'est lui qui devra nous seconder dans cette triste besogne, car elle l'intéresse autant que nous, plus que nous s'il tient à l'honneur.

Ne dis pas qu'il s'agit de choisir des boucs émissaires. En fait de « bouc », le baudet de la fable fut inculpé par le lion, l'ours et le renard : les forts et les habiles. Mais à l'heure où tous les baudets du monde sont comme enragés de douleur et de désespoir, c'est « haro sur les lions ! » qu'on va sans doute entendre crier. Et, vraiment, il n'y a rien à dire : les lions ne l'auront pas volé !

XXVI

CONFIANCE

Si je ne savais pas que M. Wilson est une expression morale considérable, je le devinerais à la grimace même de ceux qui le discutent.

Si je me réveillais d'un sommeil de cinq ans pour contempler le monde actuel avec stupeur, rien qu'à la couleur de certains sourires, rien qu'au ton de certains propos, rien qu'à l'acrimonie de certains jappements, je pourrais deviner qu'une grande et belle figure se dresse sur notre horizon.

Ainsi parle Létang en se précipitant, au bras de Faisne, hors de la baraque enfumée où la discussion tourne à l'aigre.

— Que veux-tu ? dit Faisne avec un sourire

de guingois, je suis persuadé que les gens qui ont remporté cette victoire, et j'entends ceux qui l'ont remportée avec leur douleur et leur sang, sauront en demeurer dignes. Mais il n'est pas toujours facile de rester à la hauteur d'une victoire qu'on n'a pas remportée soi-même : c'est ce que nous démontrent, en ce moment, une foule de bavards.

— Oui, dit Létang, tout soulevé d'ardeur, et, ceux-là, Wilson les gêne, parce qu'il est, à la fois, un créancier, un juge et un témoin, c'est-à-dire une personne triplement encombrante. Tu sais que je ne suis plus guère capable de coups de cœur, ce qu'au fond je déplore un peu ; je n'oublierai pourtant jamais l'impression profonde que j'ai ressentie, vers la fin de 1916, quand la voix de Wilson a commencé de retentir clairement dans l'univers. Rappelle-toi, c'était une triste époque ; la grandeur, l'excellence de notre cause s'enfonçaient dans un abîme de tristesse, de déceptions, de querelles, d'anxiété. Les hautes idées qui nous avaient soutenus et guidés, à force d'être manipulées par des professionnels de l'éloquence, étaient en train de devenir de grands mots. Jamais notre tâche ne nous avait paru plus pesante, plus

désespérante. Alors, tout à coup, venue de par delà les mers, une parole large et sereine a passé, et nous avons compris que quelque chose allait changer dans le monde. Cet homme a dit simplement : « Ceci est le droit ; cela est la justice ; là est l'humanité » ; et nous nous sommes sentis réconfortés. Notre triste vie est redevenue lumineuse, la confiance a cessé d'être un mot d'ordre, pour devenir une réalité intime.



Depuis ce temps-là, l'esprit de ce cher homme est sur nous ; je dois ajouter, pour mon propre compte, qu'il ne m'a jamais abandonné, ni surpris, ni déçu jusqu'ici.

Il a dit, au fur et à mesure des jours, toutes les choses qu'il fallait dire, toutes les choses que nous attendions. Il n'a pas cessé d'être à la hauteur des événements, et ceux-ci n'ont point altéré son caractère. La victoire ne l'a ni affolé ni corrompu ; elle lui laisse sa clairvoyance et sa bonté. Je ne sais si tu as remarqué que l'un de ses messages n'a été reproduit par la majorité des journaux qu'après d'innocentes amputations. Tout est dans l'ordre : la vertu est une encombrante personne, et M. Wilson est trop

hautement et trop constamment vertueux. Il fut un artisan du triomphe, soit ! Que ne déserte-t-il la scène du monde après cette suffisante gloire! Ainsi murmurent ceux qui estiment que les grandes idées sont lourdes à porter, et qu'on pourrait les jeter bas, alors qu'elles cessent d'être un bouclier pour demeurer un fardeau.

Vois-tu, Faisne, je crois profondément que nous avons combattu pour la cause de la liberté, du droit, de la justice. Mais, maintenant que ces grandes idées sont sauvées, c'est maintenant qu'il faut les dresser, rayonnantes, sur le pavois.

Wilson sera bientôt parmi nous. Cette idée me cause une joie véritable qui ressemble à de l'affection heureuse et à de la sécurité. On dit, on écrit, ici et là, que cet homme trouve, dans son propre pays, des contradicteurs. Il lui en faut, là-bas comme ici. Il en faut pour sa gloire et sa victoire. Il faut des hérétiques, c'est saint Paul qui l'a dit. Et on ne peut imaginer qu'il ne se suscitera point d'ennemis, celui qui porta le coup suprême à l'idole militariste, celui qui a voulu renverser la statue de la force pour élever celle de l'amour.

★

En France, on aime Wilson. J'entends que le peuple français a pour lui beaucoup de gratitude, de respect et d'amitié. Le peuple français ! te dis-je ! Les braves gens de chez nous sauront recevoir Wilson. Il n'est pas un symbole, une étiquette, un mannequin ; il est un homme, un homme qui vaut par lui-même, par sa pensée, par ses œuvres. En sa personne, nous honorons plus que l'Amérique, nous fêtons l'humanité. Et cela m'empêche de regretter une chose : qu'il ne soit pas français.

— Oui, oui ! répond Faisne avec un pli malicieux du nez, et, si tu veux, j'ajouterai autre chose, moi qui suis normand, c'est-à-dire du pays de toutes les finesses. J'ai toujours pensé qu'au fond des choses la probité et la justice sont bien le dernier mot de l'adresse. Voici que l'Histoire nous offre, de cette vérité, une démonstration formidable : l'Allemagne était devenue la terre d'élection de l'astuce et de l'arrogante brutalité, son ancien gouvernement avait pour devise : ruse et force. Or, l'Allemagne est battue et son ancien gouvernement dispersé comme une poussière. Toute cette politique de

gendarmes et de tortionnaires s'écroule ; c'est donc qu'elle est non seulement exécrable, mais inefficace, mais sans issue, mais sans avenir. Est-il une personne raisonnable pour la vouloir reprendre à son compte ? On ne sait pas : les hommes sont, comme les oiseaux du soir, facilement aveuglés par la grande lumière, par l'évidence flamboyante. Mais il y a Wilson, et beaucoup d'Américains, et beaucoup de Français, d'Anglais, d'Italiens qui pensent, avec lui, que la société doit se reconstruire sur de nouvelles bases.

Tous ces gens-là savent que c'est l'honnêteté seule qui sert bien et durablement l'intérêt des peuples, comme celui des individus. Tous ces gens-là ont horreur de l'ancienne Allemagne, et ils ne veulent pas la continuer dans ses erreurs et dans ses crimes. Ce ne sont ni de doux rêveurs, ni de mauvais bergers. Ils pensent que la justice et l'humanité sont mieux que des mots sonores et doivent former la réalité magnifique de l'avenir. Qu'ils sachent donc que nous mettons en eux toute notre confiance, tout notre espoir.

XXVII

UNE VIE NOUVELLE

Je suis triste, aujourd'hui, m'avoua tout à coup Cauchois. Oui, je suis triste, et pourtant ne m'étais-je pas promis qu'à compter du jour sacré de l'armistice, je n'aurais pas trop du reste de ma vie pour chanter l'hymne de la joie ? Hélas ! cela prouve bien que la joie se soucie peu de nos projets et qu'elle se dérobe aux plus légitimes sollicitations. Quelques semaines ont passé depuis que les douces cloches de la paix ont fait pleurer, rire et rêver tous les villages de France, et déjà la tristesse revient, et déjà l'amertume triomphe de l'allégresse. Oh ! rien qui me soit personnel, je t'assure ! Mais j'écoute et regarde les hommes qui sont nos compagnons de chaque jour, et je ne suis pas content, je ne suis plus joyeux.

Si je parle de tristesse, crois-le bien, ce n'est point parce que la sottise, l'égoïsme ou la méchanceté continuent d'exulter jusque dans la victoire. Non ! Je pense aux bons, à ceux que nous aimons et qui le méritent. Je pense aux innombrables types épatants que nous avons appris à connaître pendant la grande tempête.

Regarde-les, maintenant ! Certes, il n'y a rien à leur reprocher. Pourquoi donc y a-t-il lieu pour nous d'être mélancoliques ?

Ils viennent de subir le plus monstrueux assaut que la puissance des ténèbres ait donné aux âmes humaines. Pendant des années interminables, ils ont partagé leurs heures entre le péril, la besogne désespérante et l'oisiveté pire que la mort, l'oisiveté légendaire des armées. Ils ont tous appris à réfléchir, dans cette solitude solennelle dont l'approche de la mort environne les hommes. Ils savent, sur la vie et la destruction, des choses que les plus grands poètes n'ont jamais entrevues. Dans la pleine force de l'âge, ils ont fait comme l'expérience majestueuse du néant.

Et maintenant, c'est fini ! Les voici sortis des entrailles de l'enfer. Les voici, brusquement — ah ! combien brusquement ! — rendus au monde,

à l'amour, au travail sacré, à toutes les passions de la vie.

Ils le savent, car toutes les vieilles rides ont recommencé de plisser et de tourmenter leur front. En peut-il être autrement ? Contemple-les ! On dirait qu'ils veulent tirer sur les lambeaux de l'ancienne vie pour, tant bien que mal, les recoudre à la vie qui vient, pour combler la solution de continuité. Tous s'occupent fébrilement à rassembler les données de leurs petits problèmes habituels. Ils reprennent la partie d'échecs interrompue, les relations brisées, les vieux soucis, les vieilles institutions, les mêmes querelles d'argent, les mêmes polémiques, les mêmes routines, les mêmes savates éculées, les mêmes tracas domestiques, les mêmes consommations à la terrasse des bistros, les mêmes partis politiques, les mêmes ennemis, les mêmes amis !

Et cependant...

Eh oui ! tous s'occupent avec inquiétude de retrouver ce qu'ils appellent leur situation. Nous avions pu croire qu'ils renaîtraient ; ils se contenteront de continuer. Et on ne peut pas le leur reprocher, et on les aime quand même ; mais on a l'impression que ce n'était pas cela qu'ils espéraient, quand ils murmuraient, au plus fort

de la misère : « Si je sors de là, je ne recommencerai pas à vivre comme autrefois... »

Non ! nous, leurs compagnons, les vivants, nous n'avons rien à leur dire ; ils nous donneraient de trop bonnes et trop bêtes raisons. Mais il me semble que si les morts pouvaient parler, eux qui l'ont définitivement abandonnée, la vieille vie, la douce, l'amère, la stupide vieille vie, ils diraient : « O frères, est-ce donc pour cela que vous revenez du fond de l'abîme où vous nous avez laissés ? Quoi ! de retour à la surface de l'univers, nul de vous n'y va donc rapporter l'esprit des profondeurs ? Quoi ! ces promesses que nous avons faites ensemble, ne les tiendrez-vous pas, vous que voilà seuls à même de les réaliser maintenant ? Vous allez reprendre cette pauvre tâche sans idéal qui nous semblait si misérable, alors que nous marchions ensemble sur le seuil du pays des Ombres. Vous allez reprendre votre morale usée, vos vieilles religions compromises, vos institutions sociales et politiques condamnées, votre verre d'absinthe, votre esprit de clocher, votre naufrage quotidien !

« Tout ce sang, toute cette douleur, cela n'aura servi qu'à sauver l'ancien état des choses ? Vous allez seulement renflouer l'épave, l'antique

navire aux avaries centenaires. Ah ! pourquoi nous avoir laissé croire que ce serait une belle caravelle toute neuve que vous lanceriez sur cette mer de pourpre ? Pourquoi nous avoir dit que vous feriez table rase ? Ce n'est pas avec les vieilles pierres que vous reconstruirez une maison solide ; ce n'est pas avec ces pauvres pierres toutes fendues par l'incendie. Qu'un seul de vous, au seuil de la paix, parle d'une vie nouvelle, qu'un seul de vous parle de résurrection et non pas de recommencement, et l'éternité sera douce à nos âmes anéanties ! »

XXVIII

UNE RELIGION

Cauchois ! Cauchois ! Tu parles d'une vie nouvelle pour notre vieux peuple, d'une vie nouvelle pour la misérable société humaine, et je te sens plein d'inquiétude, presque déçu, presque découragé.

Comme c'est étrange ! La guerre, qui nous a meurtris de toutes les façons, nous a moins déconcertés que cette aurore brutale, à l'horizon, du visage effarant de la paix.

Il n'y a pas encore, crois-moi, lieu de perdre courage ; mais je reconnais bien volontiers qu'il y a de quoi être anxieux.

Les gens qui jugent que la victoire suffit pour tout arranger ne sont pas inquiets, en ce moment. Ils délirent de joie dans la grande presse, ils vont faire du tourisme en pays conquis, ils combinent

des puzzles avec la carte d'Europe, ils établissent des programmes de représailles. Derrière le succès, ils ne cherchent pas l'avenir. Ils discourent sur l'utilisation de la victoire comme s'il était possible d'utiliser quoi que ce soit au sein du désordre.

Je reviens d'une permission, la dernière sans doute. J'ai traversé la France, des Pyrénées jusqu'aux armées. J'ai vu Paris, notre Paris, et je pense qu'il faudrait être ivre ou aveugle pour ne pas sentir que Paris est malade, comme tout le reste de la France.

Il y a plusieurs façons d'aimer son pays. Je n'ai pas choisi la mienne, et elle ne me procure pas que de la joie. Nous qui, depuis plus de quatre ans, ne vivions plus exactement en France, mais sur cette extrême bord de la France qui était la zone des combats, nous ne pouvons pas retourner dans l'intérieur sans éprouver, avec une acuité insolite, la qualité des troubles survenus dans le fonctionnement de la grande machine humaine.

Eh bien ! Paris m'a donné l'impression d'une ville détraquée, énervée, rongée par une maladie interne.

Les hommes qui renseignent ou dirigent la

foule ont pris l'habitude de flatter Paris. Ils font comme le belluaire qui caresse le lion et cherche à lui placer de petites claques affectueuses sur la croupe. Ils disent : « Paris a une attitude admirable ! » ou encore : « La grande ville s'est montrée digne de ses magnifiques traditions. »

Oui ! Pour moi, Paris m'a fait songer au mouton qui a un ver dans la cervelle et qui tourne convulsivement, comme une toupie enragée. Ce n'est pas en lui caressant les reins, ni même en lui offrant un morceau de sucre qu'on va guérir la bête.

La victoire est une grande chose, mais la victoire ne suffit pas à tout. On peut mourir d'une victoire. C'est ce qui arrive parfois aux pauvres bougres épuisés par une vie de privations et qui ne survivent pas à la réalisation de leurs espérances.

Les gens qui ont la pratique des sports disent que c'est après l'effort que l'on « réalise » sa fatigue. En effet, c'est maintenant que nous mesurons l'étendue de nos sacrifices et de nos pertes. C'est aussi maintenant que nous pouvons apprécier l'insuffisance des moyens mis en œuvre pour réparer nos malheurs.

Ce qui m'a le plus frappé, à Paris comme

ailleurs, c'est l'espèce d'instabilité, de déséquilibre dont sont atteintes toutes les valeurs, matérielles et morales. Rien n'est plus à sa place, ni les choses, ni les gens, ni les idées. On a dû faire sortir tous les êtres de l'orbite où ils gravitaient pendant la paix. Voici qu'on ne sait plus comment soumettre à nouveau les forces dévoyées.

Oui ! Comment les tempêtes pourront-elles réintégrer l'outre du dieu des vents ?

J'ai vu grouiller des foules dans des rues ; j'ai vu vivre des familles ; j'ai vu passer des couples. J'ai contemplé des visages amis et des visages inconnus. J'ai écouté ou soutenu des conversations. Mon impression est profonde : la moitié de nos contemporains est comme emportée, déracinée par la bourrasque.

Ils ont, plus ou moins, perdu la notion du bien et du mal, du beau et du laid, de l'intérêt personnel véritable. On dirait que le sens de la vie leur échappe. Tous les instincts gémissent et s'agitent. Le goût du plaisir ne connaît plus ni mesure ni direction. Une chose trahit, exprime et résume tous ces désordres, c'est l'espèce d'affolement de l'argent. Voilà un phénomène remarquable chez un peuple économe et prudent comme est le nôtre.

Nous ne sommes pas les seuls à concevoir quelque inquiétude, à nous demander comment la France va surmonter son succès, cicatriser ses blessures, digérer finalement les mille influences puissantes et contradictoires apportées sur son sol par ses alliés ou même ses ennemis.

Une chose semble sûre : c'est que toutes les mesures d'ordre purement politique ne doivent pas aboutir à grand'chose. Les Français, gens candides, opiniâtres et passionnés, se sont toujours imaginé que la politique pouvait assurer le bonheur. Nous n'avons pas fini de mesurer douloureusement l'étendue de cette erreur. Toutes les solutions qui nous viendront de là seront précaires, provisoires et limitées, oh! bien limitées.

Reste l'influence des vieilles religions. Mais celles-ci sont à ce point imprégnées de politique que leur action s'identifie avec celle des partis et ne la dépasse jamais. Elles ont donné leurs mesures, les vieilles religions ; on ne peut plus raisonnablement compter sur elles.

Et pourtant, je te l'affirme, c'est une religion, une religion seule qui peut rétablir la paix dans les cœurs, dans la France et dans le monde. Mais quelle religion ? quelle religion ?

XXIX

LE LANGAGE DES TEMPS NOUVEAUX

> Tous les peuples d'Europe se sentent légers et se fient à un esprit d'espérance, car ils croient que nous sommes à la veille d'un nouvel âge du monde, âge où les nations se comprendront entre elles, où elles se soutiendront mutuellement dans toute cause juste, où elles associeront toutes les forces morales et matérielles pour obtenir que le droit l'emporte.
>
> W. WILSON.

Tu n'aurais pourtant pas tort de dire qu'il y a quelque chose de nouveau dans le monde : le langage au moyen duquel les peuples conversent par-dessus les mers et les continents est en train de changer de forme, de changer d'âme. Nous l'avons connu jusqu'ici solennel, roide,

menaçant; il était presque inhumain, ce suprême langage des hommes. Voici qu'il semble vouloir devenir souple, simple, cordial, affectueux. Un homme en est la cause, un seul homme : Wilson.

Oui, il apparaît que M. Wilson est un génie courageux, car il s'est attaqué à une de nos plus vieilles coutumes; il a tranquillement rompu avec l'ancien langage diplomatique. Il a montré le plus calme mépris pour ces monuments de rhétorique froide et gourmée au moyen desquels les peuples avaient accoutumé de se faire connaître leurs désirs ou leurs ordres. Parlant au nom des nations, il juge inopportun de s'exprimer dans l'inintelligible et hostile dialecte des avoués, des procureurs, des hommes d'affaires. Les paroles qu'il confie à la télégraphie sans fil sont celles directes, raisonnables, substantielles, qu'emploieraient une personne de cœur pour reprocher ses égarements à une autre personne ou pour l'avertir d'un péril. Il écrit, par exemple : « Le seul objet que les représentants des puissances associées ont présent à l'esprit dans la discussion de l'action qu'elles pourraient poursuivre relativement à la Russie a été d'aider le peuple russe, non de lui susciter des obstacles ou de s'immiscer aucunement dans

son droit de régler ses propres affaires à sa manière. » Comme c'est net, comme c'est franc! Comme nous voici loin de la formule tortueuse, de l'ultimatum féroce et pompeux, de l'insidieuse procédure des chancelleries d'autrefois. Et comme c'est peu anonyme! Tout ce qui sort de la plume de M. Wilson est marqué par une personnalité ferme et responsable. Il a longuement réfléchi à ce qu'il faut dire, et il l'exprime avec une sorte d'amicale gravité.

M. Wilson suit son destin et obéit à de réelles inspirations Peut-être ne sait-il pas quelle impression de soulagement chacun de ses messages procure à des milliers et des milliers d'hommes. Sa façon de parler est toute naturelle, mais, soucieux uniquement de bonté, de clarté, il obtient, sans le chercher spécialement, un effet d'originalité profonde. Et c'est là-dessus qu'il faut insister, surtout : la politique de M. Wilson est originale, comme sa langue. Elle est inattendue, inespérée, elle est pénétrée des clartés de l'aurore, elle annonce, elle révèle le monde futur. Dans l'époque actuelle, M. Wilson est l'homme nouveau, l'homme de l'avenir.

En pleine tempête, alors que tous les vieux conflits des vieilles sociétés se résumaient en un

immense et hideux conflit qui semblait insoluble, alors que toutes les anciennes politiques de force et de contrainte s'affrontaient sur le champ de bataille européen, il a audacieusement dit quelques mots qui marquent et marqueront une grande date révolutionnaire dans l'histoire morale des peuples. L'humanité en demeure stupide, éblouie, car il y a près de deux mille ans qu'elle n'avait entendu pareil langage.

En vérité, et parce qu'il est le verbe même de la sagesse, ce langage est de ceux qui « n'apportent pas la paix, mais le glaive ». A l'entendre, tout le monde de l'ancienne politique a tressailli, et, dans ce tressaillement, il y a moins encore de scepticisme que d'inquiétude, et même d'aversion.

C'est qu'il peut arriver que M. Wilson, qui a eu raison jusqu'ici, ait raison jusqu'au bout. Et dès lors, ce sera l'écroulement de toute diplomatie basée uniquement sur l'adresse et la brutalité.

Bismarck disait : « Les grands empires s'élèvent non avec des discours, mais par le fer et le feu. » C'est aussi ce que pensait Louvois. Mais qu'a fait Louvois de la France? Et de l'Allemagne qu'ont fait maintenant les successeurs

de Bismarck ? Le fer et le feu qui élèvent les grands empires les anéantissent aussi.

Qu'à cela ne tienne ! L'enseignement de l'histoire est lettre morte pour la plupart des hommes. S'il en était autrement, l'humanité serait depuis longtemps parvenue à la perfection. L'âme de Louvois revivait en Bismarck ; elle revit et revivra en d'autres hommes. Et c'est elle qui tremble d'une ironique fureur quand le nouveau génie de l'humanité prononce, par exemple, ces simples mots : « Les représentants des puissances associées ne veulent pas exploiter la Russie ou se servir d'elle en aucune manière. Leur seul et sincère but est de faire ce qu'ils peuvent pour apporter à la Russie la paix et la possibilité de se libérer de ses présentes difficultés. »

C'est peut-être en songeant à ces lumineux messages qu'un ami m'écrivait récemment : « Patience ! le règne du cœur est proche ! » Je le souhaite de toutes mes forces. Seule, l'éternelle jeunesse du cœur nous pourra dédommager de la redoutable et stérile expérience de l'esprit. M. Anatole France, dans son plus récent ouvrage, demeure partagé à ce sujet, comme il convient à un maître vénérable de qui l'esprit pénétré

d'élégance sut toujours demeurer à distance convenable de toute conviction. « Le cœur, écrit-il, se trompe comme l'esprit ; ses erreurs ne sont pas moins funestes et l'on a plus de mal à s'en défaire à cause de la douceur qui s'y mêle. » Vraiment, jamais bévue du cœur fit-elle à l'humanité autant de mal qu'en vient de lui faire l'esprit tyrannique, l'esprit tout puissant ?

Je ne crois pas, et quand la voix de M. Wilson nous fait rêver du monde futur, c'est avec passion que je m'abandonne à ce rêve.

XXX

VIVE LA GUERRE !

Comme Blèche était du « quatrième échelon », il serra la main à tout le monde et dit simplement :

— On se reverra, mais autre part !

Il ajouta la phrase candide que nous avons si souvent entendu prononcer par ceux qui nous quittaient avec une jambe en marmelade :

— La guerre est finie pour moi !

Et Blèche regardait avec émerveillement ses quatre membres presque intacts.

— Vraiment, reprit Cauchois, vraiment, tu veux croire que la guerre est finie ? Mais, mon pauvre Blèche, c'est maintenant que la guerre commence, ou plutôt recommence ; l'autre guerre, la vraie, la guerre de toujours, celle de toute la vie. Ceux qui la mènent ont, tant bien que mal,

signé un armistice vers le mois d'août 1914. Depuis cette date mémorable, nous avons vécu à peu près en paix. Mais il paraît que l'armistice a été dénoncé en novembre dernier, et, aussitôt, la guerre a repris : dans six mois tout le monde sera sur ses positions.

Evidemment, cette guerre-là, comme les autres, a ses exemptés, ses embusqués, ses partisans convaincus, ses victimes, ses profiteurs et ses dupes. Tous les hommes n'en ressentent pas également les effets, mais tous y participent plus ou moins directement. Pour moi, par exemple, de qui le métier est d'écrire des livres, je dois t'avouer que les cinq ans que je viens de vivre — si j'ose m'exprimer ainsi — resteront dans mon souvenir comme une trêve miraculeuse, comme une sorte d'âge d'or dont j'entretiendrai avec ferveur mes arrière-neveux plus tard. Car, Blèche, je peux presque le dire, pendant ce lustre extraordinaire, on m'a foutu la paix. J'ai connu, sur le front, une félicité dont je sais maintenant qu'elle était trompeuse, mais dont je tiens quand même à garder l'ineffable souvenir.

Maintenant, c'est fini : dès la seconde quinzaine de novembre, j'ai vu, tout à coup, sortir de

par-dessous les pavés des gens dont je n'avais pas entendu parler pendant cinquante mois. Ils ont, incontinent, recommencé à me mordre les mollets avec appétit, et leur sourire verdâtre disait : « Eh là ! vous n'avez pas l'air de vous douter que c'est la guerre, à présent que c'est la paix ! Allons ! Allons ! en garde ! »

C'est vrai, il va falloir commencer à se battre. Maintenant qu'il paraît que nous avons sauvé le monde, il va falloir songer à sauver notre propre individu, et ça, c'est une affaire de longue haleine. Il y en a pour la vie ! Mon cas n'est pas isolé, car je ne pense pas que, dans notre malheureux pays, il y ait un seul métier où l'on puisse travailler autrement que dans une attitude de combat.

J'ai rencontré, pendant la guerre, un illustre chirurgien de Paris. Il était tout imprégné d'américanisme et disait volontiers. « En France, c'est idiot, on songe toujours moins à faire sa propre besogne qu'à empêcher le voisin de faire correctement la sienne. En Amérique, au contraire... » Bah ! cet excellent homme était Français, et bien Français ; aussi, dans la minute même où il avait énoncé cette regrettable vérité, qui comporte tout un programme, il manquait

rarement d'ajouter : « Ecoutez, mon cher, j'ai en vue une certaine petite combinaison qui va cruellement *les* embêter... Je prépare une certaine petite affaire dont *ils* se mordront le bout des doigts...Cette fois, ils comprendront que c'est à *eux* que j'en ai, etc.., etc... » *Eux*, c'était l'ennemi, le groupe immense et confus des autres, la tourbe des Français qui ne pensaient pas comme ce Français-là. Et le cher homme attendait en trépignant la fin de la guerre européenne pour enfin déclarer sa guerre à lui, la seule juste, la seule intéressante.

Les politiciens n'ont pas eu cette patience, il faut le reconnaître en toute justice. Ils ont brisé le calumet dès que la chose a été possible. Et pourquoi ne l'eussent-ils pas fait, eux qui, pour la plupart, échappaient à ce qu'on appelle élégamment les obligations militaires, eux qui n'étaient pas astreints à la paix de la guerre ? Ces gens-là sont francs ; ils n'ont jamais cessé de se chamailler, et cette lutte portera dans l'histoire le nom fameux d'union sacrée. Quant aux autres, il leur a bien fallu cesser de se battre : puisqu'ils devaient combattre. Mais, heureusement, c'est fini, te dis-je. La guerre, la petite guerre, en somme, s'achève et la grande guerre

va reprendre. Elle va reprendre sur les places publiques, dans les bureaux, dans les usines, dans les coulisses des théâtres, dans les journaux, chez les concierges, chez les mastroquets, dans les sacristies, dans les familles, au fond des alcôves. La passion profonde de la lutte, un moment tenue en échec par les nécessités du simple massacre, va s'emparer à nouveau de la foule qui frémit d'impatience et bave d'ardeur. Une « machie » électorale s'annonce qui sera sans exemple dans les fastes guerriers de notre beau pays. Et que dire de la lutte industrielle, de l'assassinat du consommateur par le marchand, du pugilat littéraire et artistique, des échauffourées de clochers, des rivalités de villages, de tous ces aspects de la sainte guerre éternelle que nous allons enfin revivre ?

Non ! cinq ans ! cette interminable suspension d'armes était intolérable, à la fin ! Le moment est revenu de se déchirer pour de bon. La guerre est morte, vive la guerre !

XXXI

LE GUICHET

Pour se faire démobiliser, Cauchois et Létang défilèrent devant un certain nombre de guichets. Une foule patiente attendait là, comme d'autres patientes foules attendent à la porte des boulangeries, des boucheries, des bureaux de tabac, des marchands de chocolat, des percepteurs.

On leur remit un papier de dimensions médiocres et Létang dit, avec une nuance de mépris :

— Ça se termine par un bien petit papier !

— C'est vrai, reprit Cauchois, cette montagne de paperasses accouche d'une souris et la fin de l'histoire est un peu sommaire. Chétive et pâle, cette dernière feuille dégénère de toutes celles, innombrables et luxuriantes, qui l'ont précédée. Mais, sans doute, n'est-ce point tout...

En effet, il leur fallut encore « faire queue » à d'autres guichets ; ils reçurent quelque argent et l'assurance qu'on leur en donnerait davantage, mais plus tard, à doses fragmentées.

— Une sage prudence, estima Cauchois, inspire ces manœuvres. Ainsi, nous sommes sûrs de n'être point quittes du guichet. Il nous attend, comme une trappe, comme un piège. Il nous aura, comme il nous a si copieusement eus déjà. Nous lui sommes promis, nous lui sommes voués, nous lui sommes dûs. Il est le maître de ce pays, le symbole du régime ; il est l'isthme par où doivent finalement passer et s'étirer tous nos projets, tous nos actes, toutes nos destinées. Cette lucarne n'a pas que les allures de la guillotine : elle en a usurpé la puissance. Depuis que la grande guillotine de 93 a été remisée au magasin des accessoires, c'est le guichet, qui joue son rôle et fait, tant bien que mal, la besogne.

Le guichet a droit à notre considération respectueuse, à notre admiration : il a dompté, il a maté le peuple de France, ce peuple dont on aime à dire qu'il est indomptable. Le guichet est une forme de la discipline à laquelle, vraiment, aucun peuple ne saurait résister.

C'est que le guichet a eu toutes les habiletés, toutes les audaces. Autrefois, il se dressait surtout entre nous et nos plaisirs. Nous lui en gardions rancune. Il nous empêchait de toucher facilement notre argent, d'entrer sans encombre au théâtre, d'accéder dans les lieux où nous espérions trouver quelque distraction.

Mais la guerre est venue et le guichet est peut-être la seule chose — veux-tu me laisser dire la seule personne ? — qui se soit trouvée, en France, à la hauteur des événements. Il n'a pas crû, car sa force est dans sa petitesse, mais il s'est multiplié, il s'est installé partout, il a réalisé des miracles, il a eu des inspirations, il a eu du génie. Il s'est dressé entre les hommes et leur tâche ; il a opposé toutes sortes d'obstacles à l'esprit de dévouement et de sacrifice : il a régenté le droit à mourir, le droit à être soigné, le droit à être malheureux. Mais comme cela se passait en France, le guichet a eu un succès immense, c'est-à-dire qu'il a triomphé ; il continue et nous pouvons entrevoir le temps où il triomphera de la victoire elle-même.

Rappelle-toi les premières heures de la guerre ! Moi, je n'étais pas mobilisable. J'ai voulu m'engager. Que de guichets ! Que de guichets ! Que

de « queues » interminables devant les cloisons perforées ! Que d'attentes dans descouloirs gluants, ou sur des bancs encroûtés de crasse ! Vois-tu, Létang, si j'avais trouvé, devant moi, une porte grande ouverte, j'aurais peut-être hésité ; assuré d'un large accueil, j'aurais peut-être remis la chose au lendemain. Mais j'ai trouvé une porte au compte-gouttes, et, comme je suis Français, je n'ai plus songé qu'à une chose : violenter ce détroit. Il faut bien avouer que le guichet a du génie.

Ce n'était là qu'un début. J'ai passé, nous avons passé, pendant cinq ans, devant d'innombrables guichets. Voilà qui forme une race ! Guichet pour toucher des vivres, guichet pour toucher des armes, guichet pour aller embrasser sa femme,guichet pour vivre,guichet pour mourir. Tu as été blessé : quel beau guichet ! Nous avons défilé, avec notre bras en écharpe et notre tête bandée,devant de rogues et rébarbatifs guichets et, comme au confessionnal, nous avons dû raconter nos petites affaires ; nous avons même dû avouer notre âge et notre bureau de recrutement pour être admis à souffrir entre les mains du chirurgien.

Mais la guerre s'achève et voici qu'avant

d'être rendus à tous les guichets de la vie civile — je les devine, je les pressens, ils nous attendent en riant comme de laides bouches édentées — voici, dis-je, qu'il nous faut venir respirer la tiède haleine fétide des derniers guichets militaires. Bah ! ils ne sont plus trop méchants ; ils demeurent un peu tracassiers, pour le principe. Ils demandent seulement que nous nous baissions, que nous nous tordions le cou et que nous parlions avec respect, comme à l'autel des dieux. Baissons-nous, Létang, humilions-nous et adorons ce dieu, puisque c'est le dieu de chez nous. Adorons-le, puisqu'il a eu raison de toutes nos fiertés, de toutes nos impatiences, puisqu'il est plus fort que nous autres, les « vainqueurs du monde », comme dit l'autre chien...

Ce soir, tu prendras ton petit dictionnaire et tu chercheras le mot « guichet ». Il faut faire ça de temps en temps ; ça rend service de revoir la définition naïve des mots dont on se sert chaque jour. Tu chercheras donc le mot « guichet » et tu ne liras pas, à ton grand étonnement : « Antique divinité des Gaulois, redoutable par sa froide cruauté et ses artifices. » Tu liras tout bonnement : « Petite porte percée dans une grande. » Voilà qui est juste et plaisant. C'est vrai, il y

avait une grande porte ; il y a toujours une grande porte. Mais il y a toujours des gens pour la fermer avec soin et pour percer un petit trou dans le battant. C'est par le petit trou qu'il faut passer, même quand on revient du pays de la mort, même quand les académiciens vous assurent que cette porte-là, c'est celle de la gloire.

XXXII

DANS UN COULOIR DE MAIRIE

C'est dans un couloir de mairie, dans un couloir attristé par une froide odeur d'urine et de charbon mouillé, que je retrouve Blèche. Cette rencontre me comble d'aise. Depuis notre libération, je redécouvre mes camarades au hasard de la vie civile. Chacun d'eux, saisi à part, m'apparaît comme un homme nouveau Ils étaient une petite foule forcenée; les voici redevenus des individus raisonnables. Leur passion demeure, mais transformée, maîtrisée. Ils semblent délivrés d'un démon.

Et Blèche, le silencieux, Blèche parle posément avec une gaieté féroce. Il a l'air d'un convalescent narquois, enragé.

— Je viens, dit-il, pour l'indemnité de démo-

bilisation. Tu le sais, j'ai une femme et deux enfants; par conséquent, il faut que je vienne. Ça aussi, c'est un devoir. Tu l'as remarqué, ce qui caractérise notre gracieuse époque, c'est que tous nos droits prennent, tour à tour, l'impérieux visage du devoir. Bref, on a eu les Allemands; eh bien, on aura aussi l'indemnité de démobilisation, puisque c'est nécessaire. Le monde pourra dire que nous n'avons pas à nous plaindre. Nous aurons touché notre part de butin; il ne nous manquera plus qu'un banquet dans les jardins d'Hamilcar, comme celui des mercenaires.

Cela dit, je peux t'avouer qu'elle me fait rire, la glorieuse indemnité. Je voudrais pouvoir la toucher en une seule fois et signer, sur l'heure, un reçu où je n'écrirais qu'un mot : quitte! Cela éviterait toutes sortes de discussions et de marchandages. Malheureusement, voilà encore une satisfaction qui me sera refusée. L'honorable billet de mille fera l'objet de beaucoup de petits versements. Et c'est pure sagesse, car, sans cela, je serais capable d'aller, en sortant d'ici, boire pour mille francs de bocks, comme nous faisons toujours, *nous autres*, dès que nous avons un peu d'argent.

Bah ! ne parlons plus de cela, ou plutôt, parlons-en, en improvisant quelques variations sur le thème. On a écrit des tas de choses sur la « part du combattant », comme s'il était décent d'imaginer qu'on puisse, de nos jours, avoir part à quelque chose, sinon à la détresse générale. Enfin, soit! Adoptons le terme. Il faut donc que le combattant reçoive sa part.

Il est bien entendu que ce ne saurait être une part dans la curée : non que la proie soit trop maigre, mais parce que ceux qui doivent assurer le dépècement s'arrangeront pour être moins de trois millions et qu'en outre ils ne furent pas des combattants. Puisqu'il faut, dis-je, que les soldats de cette guerre aient leur part, pourquoi ne serait-ce pas, par exemple, une part réelle, authentique, dans la direction des affaires de notre pays?

Exception faite d'une poignée d'énergumènes, que demande, qu'a toujours demandé, que demandera toujours le combattant? De ne pas combattre, de n'être plus le héros qu'on veut absolument qu'il soit. Ce qui caractérise le combattant, c'est un amour immodéré de la paix. Or les choses vont ainsi, dans notre vieille France éternellement féodale : les combattants ont part

à diverses affaires, et jamais à la discussion où l'on décide du combat.

Si, à l'avenir, nos parlements, nos ministères, ne comportent pas une très forte proportion de combattants — non seulement d'anciens combattants, mais de combattants éventuels, de combattants actuels et futurs — cela prouvera une fois de plus que, dans notre cher pays, il y a deux catégories d'hommes : ceux qui, toujours, doivent sauver la situation, et ceux qui, systématiquement, l'exploitent. Tu me diras que ce régime correspond à une harmonieuse division du travail. Sans doute, mais, pour une fois, j'aimerais mieux autre chose.

Je suis allé rendre visite à M. Philippeau. C'est un monsieur que je connais, un industriel distingué et un brave homme. Il m' a dit : « Blèche, que pensez-vous de la Russie? Blèche, c'est abominable! Il faut que nous allions là-bas... » — « Monsieur, lui ai-je répondu, je suis très ému par vos paroles, mais je pense qu'à votre âge il est imprudent de se lancer dans une si dangereuse entreprise. » — « Mais, Blèche, s'est-il exclamé, bien évidemment, il ne s'agit pas d'y aller moi-même! »

J'ai regardé M. Philippeau avec calme et j'ai

dit : « Alors, monsieur, vous avez beaucoup de mérite à vous priver de vos deux fils et à les offrir en sacrifice pour cette grande cause. »

M. Philippeau, je te le répète, est un brave homme; il m'a considéré avec surprise : « Blèche, mon ami, a-t-il répliqué, je ne songe pas à expédier mes fils en Russie. Leur devoir est ailleurs. Vous jugez pourtant bien que dix ou douze divisions... »

Eh! oui! dix ou douze divisions! Mais ni moi ni mes fils!

Et c'est toujours comme ça, et ce sera comme ça jusqu'à l'heure où les combattants, eux-mêmes, pourront dire s'ils veulent, oui ou non, combattre. Ce jour-là, nous verrons les chances de conflits internationaux diminuer dans des proportions impressionnantes.

Rappelle-toi ce que criait un type du Nord, un paysan qui était assis dans le fossé de la route d'Albert, une nuit que nous y cheminions tous deux, en 1916 : « Après la guerre, ceux-là qui voudront se mêler des affaires publiques, faudra qu'ils pourront dire qu'ils l'auront faite, c'te guerre! »

Il avait raison, ce pauvre bougre, mais il y a mieux à réclamer. Ce ne sont pas les combat-

tants de 1918 seulement qui, en 1935, devront trancher des choses de la guerre ; il faudra que ce soient surtout les combattants de 1935.

La part du combattant, la voilà ! Et ce n'est pas ce malheureux billet de banque, qui a les allures d'un salaire et d'une aumône.

XXXIII

SÉRÉNITÉ

Je suis allé, hier soir, dans une charmante maison où, devant cent personnes recueillies, un poète lisait de ses vers.

Je portais des vêtements civils exhumés de l'armoire après cinq années de poivre et de camphre. J'étais étonné de tout, heureux comme un convalescent, étourdi comme un prisonnier qu'on vient de jeter hors des grilles ; et je serrais contre mon cœur chaque minute du gracieux présent, avant de la laisser choir dans l'abîme où gémissent tant d'heures de détresse. Le plus clair de mon allégresse tenait peut-être dans cette confrontation inconsciente et incessante de l'actuel apaisement et des angoisses de la guerre. Oh ! comme l'humanité a besoin de paix et de joie ! Comme il serait bien

de lui donner maintenant un peu de paix, un peu de joie !

Barbe blanche, sourire candide, regard puéril et fin encadré d'immenses bésicles, un poète lisait de ses vers.

C'est un grand poète. Il s'est acquis d'ardentes amitiés ; il jouit même de quelques ennemis, afin, dirait-on, que sa gloire, un peu intime, soit parfaite. Il vit dans une lointaine solitude montagnarde. Avec l'honneur d'être un poète, il a le bonheur d'être un sage. Il n'est point indifférent à sa renommée, ce qui est surcroît de plaisir. Il croit en Dieu et en tire quelque orgueil.

Je regardais avec contentement son visage souriant, qui sait être à la fois spirituel et naïf, et j'écoutais sa voix, claire et d'accent bizarre ; elle prononçait de beaux vers avec des inflexions qu'on eût dit d'un prélat tout pénétré de la dignité cathédrale. Elle parlait, cette voix, de l'homme, des saisons, des travaux de la terre, des vergers embaumés, de mystérieuses jeunes filles, du torrent qui tombe des Pyrénées, de la mélancolie du chasseur, de la vie future, de Dieu.

J'écoutais, attentif, presque anxieux. La voix

mélodieuse ne parla point de la guerre. Cette voix qui parlait de Dieu ne parla pas de la guerre pour, sans doute, ne pas faire honte à l'idée de Dieu. Une lyre animée par le souffle des choses vivantes, par le souvenir de toutes les belles et gracieuses choses de la vie, parla dans l'éternité comme si la prodigieuse détonation de la guerre ne venait pas d'ébranler jusqu'à l'éternel silence.

Une seconde, une seule seconde, un mot, un mot unique fut comme une allusion presque purement intellectuelle aux choses de ce temps; mais le flot reprit son cours plein de sérénité, ce flot qui semblait ignorer la grande pitié de notre siècle.



A la réflexion, j'entrevois qu'on ne peut faire semblant d'ignorer l'aventure douloureuse où l'humanité se débat encore. Ce poète, ce sage poète n'a pu prendre une telle attitude. Il n'affecte pas d'ignorer l'événement, il ne le connaît pas, c'est sûr, c'est évident. Cela semble invraisemblable et pourtant ce doit être vrai. Cette sérénité surnaturelle est possible parce que tout est possible dans l'extraordinaire monde des

hommes. Au surplus, si la chose étonne chez un poète, elle est moins rare, moins surprenante chez un individu quelconque et, telle, nous l'avons rencontrée : nous avons connu des gens dont la guerre n'avait à peu près en rien modifié les pensées, les projets et la conduite. Nous avons, au sujet de ces gens, prononcé durement le mot d'égoïsme. Mais, pour un poète, nous dirons, nous devons dire : sérénité.

Une telle sérénité semble le fruit de circonstances bien précisément concertées. Au fond de quel fjord a dû se réfugier la barque pour ne ressentir aucun des remous de la monstrueuse tempête ! J'ai été passer une permission sur la côte basque. Je me croyais au bout du monde ; mais, comme j'allumais une lampe, on m'a dit simplement : « N'allumez pas de feu du côté de la mer. » J'ai passé une autre permission dans les montagnes du Centre. J'ai vécu des heures merveilleuses à trois mille pieds au-dessus des vallées. Mais les paysans chez qui j'allais manger de la fourme avaient tous perdu la moitié de leurs enfants mâles. Outre ce que j'emportais en moi de la guerre, outre la perpétuelle présence intérieure de la guerre, je la retrouvais, hallucinante et obstinée, au cœur même des

solitudes dans le travail des bûcherons déboisant nos belles collines, dans l'orage lointain des écoles d'artillerie, sur le visage tourmenté des vieillards qui bêchaient la terre et jusque dans l'abandon des villages.

Les plus humbles aliments avaient comme le goût de la guerre, l'air semblait encore saturé de son bruit au bord des retraites marines ; tout n'était qu'inquiétude, attente et communion dans la tristesse.

Des hommes ont pu cependant échapper à l'étreinte impérieuse. Ils ont pu vivre et penser comme si rien d'anormal ne se produisait à la surface du monde. Leur sérénité déconcerte tout d'abord, puis elle instruit et incline à maintes réflexions. Tel, leur exemple n'est pas dépourvu de grandeur, encore que, par bien des côtés, il paraisse irritant ou dérisoire.



Archimède est trop enfoncé dans sa méditation pour prendre garde au soldat qui lui porte le coup mortel. Mais à quoi songe Archimède, sinon aux malheurs de Syracuse et au moyen d'y remédier ?

De tous les philosophes, le plus détaché des choses du monde, Epictète, vit toutefois assez ardemment dans son temps pour connaître l'exil sous Domitien. Ce stoïque juge l'époque et les hommes de l'époque. Et si les amis d'Adrien viennent lui demander des conseils, il ne croit pas, en les leur donnant, déchoir de sa sérénité. Il résiste au siècle, il ne l'ignore point.

L'événement ne rebute pas Eschyle, mais l'inspire. Ardemment mêlé à la vie, Sophocle, pur poète, exerce à deux reprises les fonctions de stratège. L'attitude de Socrate arrache à ses contemporains une sentence de mort. L'œuvre de Dante est toute pétrie des tristesses et des combats de son âge. Shakespeare vit de son temps, c'est dans l'actualité même qu'il découvre l'éternelle vérité. Et il faut en dire autant de Racine, de Corneille, de Hugo, de tous peut-être. Gœthe, le plus impassible des héros, annonçait, le soir de Valmy, la naissance d'un monde nouveau et ne cessait de nourrir sa pensée de la plus vivifiante manne historique.

La vraie sérénité n'est point dans l'indifférence aux grands phénomènes contemporains, mais dans une façon élevée de juger les hommes et les faits. La vraie sérénité ne règne pas à

l'écart de la vie. C'est au pays des orages qu'il est grand de savoir demeurer calme. Est-ce bien éviter l'événement que le sage s'applique? N'est-ce pas plutôt à le surmonter ?

Peut-être vaut-il mieux encore perdre pied dans la bourrasque que prospérer dans une solitude sans écho. Seule est précieuse la solitude qui est une conquête sur le tumulte.

Tous ces gens qui ne veulent pas voir l'agonie de notre vieux monde ne sont pas des sages. Leur placide candeur s'évertue dans une irréalité qui ressemble au néant.

Et cependant. . .



Et cependant, quand nous demandons à Ronsard une heure d'aimable et mélancolique entretien, quand nous cherchons, dans la société de Baudelaire, le chemin de notre propre conscience, nous murmurons leurs poèmes sans prendre garde à la date épinglée au bas des pages.

Un ami cher me disait, pendant les derniers jours de la guerre : « Ce grand événement n'est rien au prix de la nuit de Pascal. »

C'est peut-être avec une suprême raison que,

parfois, la voix des poètes semble s'élever au-dessus des misères de l'heure, même quand ces misères frappent cent peuples, même quand l'heure dure affreusement des années.

Ces beaux vers qu'hier soir, au lendemain même de la guerre, ces beaux vers que j'entendis, leur tiendrai-je encore rigueur, quand je les relirai dans vingt ans, leur tiendrai-je encore rigueur d'avoir méconnu le temps même qui les vit naître ? Je ne puis dire.

Mais à ceux qui gémissent : « Assez de cette triste histoire, je vous prie, parlons d'autre chose » ; à ceux dont l'admirable sérénité ressemble à de l'insolence, je suis bien obligé d'avouer que j'éprouve autrement qu'eux mes obligations profondes. Il me sera pour longtemps impossible de faire un pas, de dire un mot ou d'écrire une ligne sans prendre secrètement à témoin le malheureux peuple des hommes. Je l'ai trop vu souffrir pour ne pas le trouver mêlé désormais à toutes mes pensées et à toutes mes résolutions.

XXXIV

LIBERTÉ

Chaque fois que j'entends parler de « la journée de huit heures », ce cher vieux rêve qui, dans un avenir prochain, sera tout d'un coup une troublante réalité, je revois la grande ville où, depuis l'armistice, j'ai vécu mes dernières semaines de vie militaire. Je la revois, comblant de ses fumées le couloir montagneux et inhospitalier où campent deux cent mille âmes ; et je me sens plein d'inquiétude.

Je revois aussi une des maisons de cette ville. C'était dans une petite rue charbonneuse, où toutes choses offraient un aspect à la fois calciné et vermoulu. J'avais accompagné un ami au chevet d'un ancien soldat. Nous trouvâmes ce bonhomme gémissant dans un coin de l'unique chambre silencieuse et sordide; la famille

se tassait à l'entour du poêle ; la table était chargée d'un haut fromage cylindrique et d'un litre de vin couleur de cambouis.

Saint-Etienne est accroupie sur ses richesses. C'est une ville improvisée. Les vieillards qui habitent le centre de la cité disent qu'au temps de leur jeunesse, quand ils quittaient leur demeure pour aller à la chasse, ils n'avaient pas beaucoup plus de cent pas à faire avant de tirer le premier coup de fusil. Aujourd'hui, il leur faut franchir plusieurs kilomètres. La ville a prospéré, comme l'indiquent les guides et les manuels de géographie. Mais le voyageur cherche avec étonnement quelle relation il y a entre cet heureux mot de « prospérité » et la morne, la monstrueuse agglomération de bâtisses où deux choses demeurent seules possibles : le travail et le sommeil.

Pourtant, c'est aussi dans ce lieu que devra bientôt éclater la réforme si juste, la réforme souhaitée depuis si longtemps, cette réforme à laquelle rien n'a préparé jusqu'ici le monde laborieux.



Il y a des villes françaises qui semblent privi-

légiées. Un grand fleuve les traverse, dont les rives sont propices aux rêveries du pêcheur à la ligne. Ces villes ont de vieux boulevards plantés d'arbres, des jardins modestes où l'homme de l'usine renoue connaissance avec les herbes potagères et les fleurs. Ces belles cités sont environnées de campagnes accueillantes et favorisées d'un climat sans rigueur.

Saint-Etienne ne possède aucune de ces riantes richesses. Tout son noir trésor gît dans le tréfonds. Il faut, pour l'en extraire, un effort long et sans grâces, un effort qui nourrit l'homme, mais ne l'exalte point.

L'accord du monde entier va limiter à huit heures le temps de cette besogne. La joie que l'on éprouve à considérer cet avenir est troublée dès le principe. Il est humain, il est naturel de partager entre le travail et d'aimables distractions ce temps que nous ne dormons pas. Mais qu'en ferons-nous, dans notre triste ville, où tout est prévu, sauf le bonheur? Que ferons-nous, si notre maison est vraiment trop dépourvue d'agréments ? Comment userons-nous ces belles heures de loisir dans une cité où le débit, « le verse-pot », demeure notre seul asile ? Nous avons lutté pendant des siècles pour obtenir ce

grand morceau de liberté; déjà il apparaît entre nos mains comme un sac vide, comme un sac impossible à remplir.

Saint-Etienne n'est pas une exception. Nombreuses sont les villes industrielles qui lui ressemblent. Nombreuses sont les villes où il n'y a ni grandes promenades publiques, ni parcs, ni jardins spacieux, ni larges théâtres populaires, ni cirques, ni bibliothèques de quartier, ni refuges d'aucune sorte pour un peuple nombreux, qui, dans sa grande majorité, n'a plus qu'une faible foi religieuse et ne donne plus ses loisirs à l'église, pour un peuple qui, bientôt, demain peut-être, disposera, au cœur de l'été, de quatre longues heures lumineuses après l'achèvement de sa tâche.

Car la réforme approche. Elle fut toujours nécessaire, voici qu'elle semble fatale. L'antique coalition des vieux pouvoirs l'a vue surgir à l'horizon de la paix, sans oser élever contre elle une seule voix résolue. Sous la pression irrésistible, obstinée des peuples malheureux, les grandes lois du travail vont être bouleversées. Tout le monde le sait maintenant et l'admet. Que les besoins économiques s'en accommodent peu ou prou, cela apparaît presque comme une

question subsidiaire, résolue de gré ou de force, par avance, tant l'univers ébranlé redoute la soif des dieux.

D'ores et déjà, la réforme semble imminente ; mais presque personne ne songe à ce qu'exige une âme oisive. Seul, le débitant de boissons retrousse ses manches, rince des verres et promène une loque poisseuse sur le comptoir étamé.



Je vais chercher ce que je fais de mes loisirs quand j'ai fini mon travail d'écrivain, quand je je suis libre de disposer de moi-même et du temps.

Tout d'abord, je m'amuse avec mon fils, je cause avec ma femme, en un mot je jouis de la vie de famille. C'est une satisfaction humble et élémentaire, elle est offerte à tout homme qui possède un foyer.

Ma seconde distraction est de me promener. Je peux me promener dans la rue, mais je préfère les arbres et les verdures d'un parc public. Je suis libre et discipliné ; je respecte ce qui est à tous ; je longe les allées, leur dessin suffit à mon rêve intérieur. Quand je dispose de plu-

sieurs heures, je quitte parfois la ville et m'en vais dans les champs.

Je pratique, avec modération, quelques exercices physiques, car j'honore et respecte mon corps.

Un autre divertissement favori est, pour moi, la compagnie et la conversation des hommes. J'aime réunir des camarades, et deviser. Le plus souvent, nous parlons de notre métier; les hommes, en effet, s'intéressent avant tout à leur métier, et ce qui les pousse à s'assembler, à s'associer, c'est rarement autre chose que la communauté des goûts et des soucis professionnels.

Ma principale joie est la lecture. J'aime trouver à portée de ma main des livres variés, car, selon les jours, je suis tenté par telle lecture et découragé par telle autre. Si l'on veut secourir une âme abandonnée, il faut lui prodiguer la nourriture exacte que réclame sa mélancolie ou son allégresse.

Enfin, quand je ne trouve pas en moi-même assez de ressources jaillissantes pour me contenter des distractions les plus simples, je vais au spectacle, je vais — c'est une joie très précieuse — entendre de la musique; je participe aux

divertissements intimes ou solennels que l'art permet d'offrir aux hommes.

Voilà quels sont pour moi les différents visages du loisir.



Puisque ces divertissements me sont indispensables, puis-je admettre sans honte qu'ils vont manquer à un immense peuple enfantin, puis-je penser que ce peuple sera livré, purement et simplement, au démon de l'oisiveté ?

Pendant la guerre, alors qu'on avait des hommes un besoin impérieux et tragique, quelques cœurs généreux ont compris, malgré l'imbécillité d'innombrables tourmenteurs, qu'il fallait d'abord sauver l'âme de l'ennui. Aujourd'hui, les hommes, enfin échappés à la géhenne, reprennent contact avec leur besogne. Dès demain, ils se trouveront plus riches de temps qu'ils ne le furent jamais. Ne fera-t-on rien, dans les grandes villes, pour leur permettre de transformer toute cette liberté en joie paisible et profitable ?

Vraiment, j'ai besoin de toutes ces distractions, moi qui n'ai pas souvent autant de loisirs qu'en auront régulièrement, dans quelques mois, tous

les gens qui travaillent de leurs mains, et qui sont en général moins habitués que je ne le suis à tirer parti de la vie intérieure !

Il faudrait être aveuglé par l'égoïsme ou les basses passions politiques pour ne pas pressentir l'échec réservé peut-être à la plus généreuse, à la plus juste des réformes rêvées par notre société vétuste.

Je le sais, ces divertissements si simples, qui sont parfois réellement gratuits, ou le plus souvent peu coûteux, ne sauraient s'accommoder de l'ordre absurde établi dans nos vieilles cités. On improvise des usines, on improvise des casernes, on n'improvise guère un grand parc. Il est difficile de transformer des rues misérables en avenues fleuries. Il est difficile de créer des jardins et des terrains de jeux dans un quartier populeux où toutes les laides masures se montent les unes sur les autres. Mais on doit pouvoir construire une bibliothèque, une maison de réunions, un théâtre populaire, aussi aisément, aussi rapidement que l'on installe un estaminet ou une fabrique de munitions.

Il y a des choses qui paraissent impossibles jusqu'au jour où elles deviennent brusquement nécessaires. Après quelques années de massa-

cres stériles, on a compris qu'il fallait, selon la formule admise, « utiliser toutes les compétences » pour la guerre. Quels déboires, quelles tristesses nous amèneront à utiliser toutes les compétences pour la paix et pour le bonheur?

Il se peut que les générations futures sachent que l'homme porte en lui-même presque toutes les raisons de sa joie. Les événements devancent parfois la prévoyante sagesse et, sans doute, les hommes auront bientôt conquis un grand lambeau de liberté sans être assurés d'en savoir faire bon usage.

Les conteurs de tous les pays nous ont montré la maladresse et le désarroi du pauvre en présence d'une richesse soudaine et considérable. Le peuple laborieux va connaître semblable école. Il va se trouver brutalement mis en possession d'une liberté qui est pour lui la plus souhaitable et la plus méritée des fortunes. S'il ne sait à quoi l'employer, avouons que la faute n'en sera pas à lui tout seul.

XXXV

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Je ne sais ce qu'est devenu le cimetière de Bouleuse. En avril 1918, avant la seconde poussée vers la Marne, c'était un cimetière tout à fait pareil à ceux que l'on voit dans l'ancienne zone des armées. Le site était agréable et, malgré la guerre, pénétré d'une reposante sérénité. Fermant l'horizon vers Reims, on apercevait une jolie colline pointue, d'un dessin japonais. Au nord, de belles pentes boisées que la saison ornait de teintes délicates. Vers l'ouest, les toits bitumés de cet immense lazaret qui n'attendit pas l'arrivée des Allemands pour flamber comme une ville de papier.

Le paysage semblait recueilli. Peu de camions, peu de travaux militaires. Un ruisseau nonchalant cherchait à s'orienter au creux de la vallée;

un vieux moulin à eau rappelait les rustiques décors de la paix. En vérité, bel endroit pour un cimetière militaire ! Bel et calme endroit pour que s'installe et subsiste un tel témoignage de l'absurdité des hommes.

C'est donc au mois d'avril que nous traversâmes cette vallée. De loin, le commandant aperçut des croix, des cocardes ; il dit simplement :

— Encore un cimetière ! Allons voir ça.

Chose étrange, les soldats m'ont toujours paru porter aux cimetières un intérêt obstiné, inquiétant. Bien moins variés, bien moins ornés et fleuris que les cimetières allemands, nos cimetières militaires sont d'une uniformité désespérante, ce qui pourrait surprendre chez un peuple que l'on dit individualiste. Ils semblent faits pour éloigner le promeneur. Ils offraient pourtant, aux troupes cantonnées à l'arrière, un véritable but de pèlerinage, pèlerinage tragique si l'on tient compte de l'attention avec laquelle les hommes déchiffraient les inscriptions et comptaient les croix.

Le commandant dit donc : « Allons voir ça. » Et nous montâmes sur le talus pour regarder le cimetière.

C'était un champ humide, à la terre grasse,

une terre faite pour le soc et pour le pas des bœufs laboureurs. Des croix décemment peintes marquaient l'emplacement des tombes. Il y avait là des Français, des Allemands, des Russes, des Africains, des Asiatiques. Presque toutes les races humaines avaient député des représentants à ce funèbre et silencieux concile.

Nous allions d'une tombe à l'autre. Il régnait là une harmonie paisible et comme délivrée de tout. Elle faisait oublier les rumeurs de la guerre et l'éternelle canonnade bosselant l'horizon sonore.

Le commandant, qui ne parle guère, dit soudain :

— La Société des nations ! La voilà !



C'est vrai. A vous voir, cimetières des champs de bataille, on peut croire que vous représentez la seule fraternité permise aux hommes. Même quand une administration ingénue a séparé par des allées ceux qui combattirent et moururent sous des emblèmes ennemis, vous avez, humbles cimetières, la vertu de les réconcilier tous dans la sérénité sublime de la mort.

Est-il vrai qu'en vous seulement se réalise — ô ironie ! — le vœu d'entente universelle et de paix ? Est-il vrai que la Société des nations commence au delà de la vie ?

Je ne peux pas, je ne veux pas le croire. Notre espèce aime le jeu, aime l'obstacle. C'est la difficulté qui l'intéresse. Ce sont les limites du possible qu'elle s'applique à reculer sans cesse. Et, puisqu'une entente intelligente entre toutes les races humaines apparaît comme le plus ardu, le plus hasardeux des problèmes, n'y a-t-il point là un motif suprême pour essayer, pour lutter, pour réussir ?

Converser à travers l'espace hostile, cela n'est rien. Naviguer dans la profondeur des eaux, s'élever vers le soleil sur quatre bouts de bois et six aunes de toile, conjurer les épidémies, contrarier les fleuves, ce sont là jeux d'enfants. Mais vivre en paix avec son voisin, ne pas convoiter le bien d'autrui, respecter les convictions de chacun, voilà qui est vraiment difficile, captivant, voilà qui mérite l'attention des hommes habiles, voilà qui exige un effort intéressant, de longs calculs, du génie.

Peut-être les peuples songeront-ils à cela quand, cherchant quelle puissance il leur reste

à soumettre, ils ne trouveront plus que la « puissance des ténèbres ».

Ce temps arrivera, il ne faut pas en douter. Rêves généreux, rêves téméraires, vous serez réalisés !

Pour aujourd'hui, laissons les vieillards échafauder leurs laborieuses combinaisons. Qu'importe ! Ne voit-on pas que ce pauvre travail est condamné dès la conception ? Ne sent-on pas qu'avant quatre ou cinq ans, il ne restera rien des monuments diplomatiques élevés sur nos ruines par des cœurs sans amour, sans confiance et sans candeur ?

XXXVI

DE LA JUSTICE

Il est trop tard pour vous présenter Maigrier en militaire. C'est dommage, car l'habit bleu lui donnait beaucoup de chien. Tel qu'il m'apparaît aujourd'hui, dans ses nippes civiles, il a encore de la distinction, mais il n'a plus de majesté. C'est maintenant que nous allons savoir ce que l'autorité doit à la passementerie.

Maigrier a des yeux brillants que de puissants verres biconcaves font paraître microscopiques. Maigrier ne sait presque pas rire et il exprime avec une gravité inquiétante des idées qui ne sont jamais des convictions.

Il me regarde bien en face et dit :

— Je commence à croire à la victoire ! Oui ! Je commence même à penser qu'elle ne fut pas le fruit du basard, mais de conceptions géniales.

Je ne parle pas de ce qu'ont fait les hommes ou les petits officiers comme nous, c'est magnifique et sans intérêt. Je parle seulement des hautes conceptions qui nous ont dirigés, et je sens qu'elles seront bientôt géniales.

C'est *a posteriori* qu'il faut évaluer les hommes et les faits. La preuve, mon ami, la preuve que nos généraux et nos hommes politiques ont été tous admirables, et admirables en toutes circonstances, c'est qu'on n'en a pas fusillé un seul. J'ai fait cette découverte il y a peu. J'en veux être plus fier que ne le fut Galilée de ses vagues imaginations. Remarque comme ce raisonnement est habile et comme il donne de l'élévation à nos points de vue. Nous ne pouvons à peu près rien comprendre aux événements contemporains: tout le monde s'accorde à le reconnaître ; et, quand nous avons été mêlés à ces événements, nous n'y comprenons plus rien du tout : c'est une proposition surabondamment démontrée. D'autre part, il nous est impossible de subsister sans posséder, sur les êtres et les phénomènes, de ces lumières définitives que nous sommes incapables de nous procurer par nous-mêmes.



Cette impuissance de notre jugement m'a toujours incliné et m'incline chaque jour davantage à me reposer, — le mot est exact et délicieux — à me reposer, te dis-je, sur le jugement des personnes déléguées au soin de rendre, en toutes circonstances, un verdict définitif. En France, il y a une justice ! J'ai résolu de faire miennes, désormais, toutes les décisions de cette justice qui est juste, cela va sans dire, puisque, si elle ne l'était point, il y aurait de quoi se jeter la tête contre les murs.

Cette résolution, toute récente, m'a procuré beaucoup de calme. Elle me permet d'entrevoir un avenir aimable et sans heurts.

Que de fois — et c'était grande présomption — n'avons-nous pas douté de l'intelligence, des capacités ou de la bonté de nos chefs ! Que de fois n'avons-nous pas dit, d'un militaire illustre ou d'un civil considérable : « En voilà un qui a mérité dix fois le poteau d'exécution. » Mon ami, nous cédions, ce disant, au fameux esprit critique des Français qui, comme tu le sais, ne respectent rien. J'en ai assez d'être Français de cette façon-là. Aujourd'hui, je raisonne autre-

ment et je dis : « En France, on punit les coupables. J'ai vu maintes fois fusiller un bonhomme qui avait compromis la victoire en posant son fusil pour aller pisser au village voisin ou pour aller boire un coup de pinard dans le gourbi des poteaux. Donc, puisque nul chef civil ou militaire n'a jusqu'à ce jour été fusillé, c'est que tous ont été sublimes et qu'il n'y eut jamais la moindre faute de leur part; car, dans un pays comme le nôtre, on sait proportionner le châtiment à l'importance du coupable. » Voilà! et tu ne peux imaginer combien cette méthode critique, strictement rationnelle, et que l'on pourrait appeler méthode *a posteriori*, simplifie notre conception du monde moderne.



A la vérité un point encore me semble trouble. Tu sais qu'on est en train de juger un de nos anciens « grands patriotes ». Son cas m'a rendu très malheureux, parce que je suis une âme simple. Je me suis dit, depuis la mise en accusation de cet homme : « C'est donc là l'envers d'un grand patriote! Mais alors, grand Dieu! qui nous prouve qu'ils ne sont pas tous comme

cela? » Cette supposition m'a rendu presque malade. Je ne suis pas encore tranquille ; je le serai sans doute dans un mois. Tout ça, c'est du mensonge, du triste mensonge. On va nous l'acquitter, notre grand patriote. Et je serai rudement soulagé, car l'idée que de tels hommes auraient pu, pendant la guerre, entretenir commerce avec l'ennemi, cette idée-là m'est personnellement intolérable.

Et Maigrier, avec un sérieux magnifique, posa sur mon regard un regard corrosif comme une goutte de vitriol.

XXXVII

LES PHARISIENS

C'EST un petit livre à tranches rouges, à couverture de cuir crasseux. Maigrier le tourne et retourne entre ses mains, l'ouvre et le ferme et donne tous les signes d'une préoccupation profonde.

Je lui demande :

— Que lis-tu donc là ?

Il me répond gravement :

— L'histoire contemporaine.

J'avance la lèvre inférieure pour traduire mon incrédulité. Alors Maigrier hausse les épaules et commence à lire d'une voix sèche :

« Sur la chaire de Moïse sont assis les scribes et les pharisiens. Faites ce qu'ils vous disent ; mais ne faites pas comme ils font ; car ils disent et ne font pas. Ils composent des charges pesan-

tes, impossibles à porter et ils les mettent sur les épaules des autres; quant à eux, ils ne voudraient pas les remuer du bout du doigt.

« Ils font toutes leurs actions pour être vus des hommes. Ils aiment à avoir les premières places dans les festins, à être salués dans les rues et appelés « maîtres ». Malheur à eux!

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! Car vous ressemblez à des sépulcres blanchis, qui du dehors semblent beaux, mais qui, au dedans, sont pleins d'os de morts et de toute sorte de pourriture. »

— Il ne faut pas, dit Maigrier en agitant le livre, il ne faut pas être exégète bien subtil pour voir que ce texte vénérable est, mot pour mot, de l'histoire contemporaine. Oui, les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, et on ne sait pas encore quel vent furieux les en pourra chasser. Ils se sont si bien agités depuis qu'a commencé la grande passion de notre monde! Tous ont donné de si grands témoignages de leur piété!

Ils sont riches, instruits, honorés, ils forment ce que l'on appelle l'élite de la nation. Les uns s'assemblent dans les Instituts, ou noircissent les feuilles publiques. Ce sont bien des scribes.

Les autres n'écrivent pas, mais parlent ou agissent. Ils n'ont plus « de grandes bordures à leurs habits »; ils ont seulement de petites broderies. Ils aiment toujours à occuper les premières places dans les festins, et, d'une façon plus générale, à ce qu'un poète appela le « banquet de la vie ». S'ils ont dérobé la clef de la science, comme ceux de jadis, ce n'est pas pour fermer aux hommes le royaume des cieux, c'est pour leur fermer plus simplement le royaume de ce monde.

En vérité, ils ont composé des charges pesantes, et ils les ont placées sur les épaules de tous les pauvres hommes. Ils ont appelé « misérables », « renégats », ceux qui ne portaient pas ces charges avec une allégresse suffisante. Ils ont appelé les autres « braves bougres », « braves cœurs », « bons garçons » ; ils leur ont donné de petits morceaux de papier et de petits bouts de ruban. Mais Dieu sait que pour rien au monde ils n'auraient accepté de toucher du bout de l'index ces fardeaux surhumains.

C'est vrai, ils font toutes leurs actions pour être vus des hommes. S'il leur arrive de se piquer avec le bec de leur plume et de perdre une goutte de sang, ils entendent que l'univers entier n'en ignore. Mais ils ont fait couler plus de sang

et de larmes qu'un fleuve n'en pourrait rouler dans ses bords.

Ils disent : « Nous aimons notre patrie! Nous sommes les seuls à aimer notre patrie! Hors de nous, point de salut ! » Mais ils aiment encore bien davantage l'argent et le pouvoir. Ils vendraient leur patrie pour un petit sac de deniers, à condition que la chose se fasse honnêtement et avec discrétion.

Ils ne parlent que du devoir; ils font toutefois en sorte de choisir pour eux des devoirs bien agréables, des devoirs que l'on pourrait prendre pour des privilèges. Néanmoins, ils ne cessent de gémir sur leurs fatigues et de faire état des macérations qu'ils prétendent s'imposer.

Ils ne sont pas fort troublés parce que le sang du juste a été versé. Ils ne croient pas que ce soit « à la génération présente que tout ce sang sera redemandé ».

Ils jouent si bien la comédie de la sincérité qu'ils se donnent le change à eux-mêmes. C'est en toute conscience qu'ils disent parfois : « Je te remercie, Seigneur, de m'avoir fait si vertueux, de m'avoir fait si bon chef, si grand patriote, si loyal magistrat, prêtre si pieux, ministre si sage, financier si scrupuleux! » Et ils se frap-

pent la poitrine dans les réunions publiques en rappelant toute leur vie dont on ne connaît trop rien, car, comme ceux de jadis, « ils nettoient le dehors de la coupe et du plat ; mais le dedans est plein de rapine et de cupidité ».

Eh bien, oui, malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! Comme les sépulcres passés à la chaux, vous êtes, extérieurement, candeur et bonne foi ; mais votre pourriture intérieure exhale une odeur si pénétrante que le monde entier, l'humble monde des hommes malheureux en est saisi de honte et de dégoût.

Vous n'avez renoncé à rien, vous qui, toujours, prêchiez le renoncement. Il vous faudra bien, quelque jour, renoncer à tout, de gré ou de force. Votre temple sera détruit. Il ne sera pas rebâti en trois jours, parce qu'il n'y a plus, parmi nous, d'homme divin ; mais trois siècles ne seraient pas de trop pour en reconstruire un d'où vous seriez à tout jamais bannis.

XXXVIII

LES BÉATITUDES

Maigrier, qui, décidément, a toutes les allures d'un clergyman, referme le petit livre à tranches rouges et rit avec un bruit de gond rouillé.

— J'ai eu, dit-il, la tentation téméraire d'ajouter un petit chapitre à cet ouvrage admirable. Et, sache-le bien, j'ai cédé à cette tentation pour ne pas désobliger le Seigneur qui avait eu la bonne pensée de me l'envoyer. Voici dans quels termes j'ai traduit, à l'usage de nos contemporains, les versets des *Béatitudes* :

Heureux les hommes qui arrivent au pouvoir quand les événements tournent bien, car ces hommes seront glorifiés.

Heureux les chefs qui ne sont pas au lit ou en

congé pendant que leurs soldats remportent des victoires, car ces chefs recevront de hautes distinctions honorifiques.

Heureux ceux qui, sur la fin de leur existence, organisent le monde futur, car ils n'auront point à souffrir personnellement de leurs erreurs.

Heureux ceux qui acceptent de lourdes responsabilités, car ils sauront toujours s'en débarrasser à point nommé.

Heureux ceux qui déclarent les guerres, car ils n'en pâtissent jamais eux-mêmes.

Heureux les ministres concussionnaires, car ils seront traités avec mansuétude.

Heureux les magistrats coupables, car ils connaîtront les effets de la solidarité professionnelle.

Heureux ceux qui s'entendent à ruiner la nation en « favorisant l'industrie nationale », car ils ne seront pas oubliés dans le partage des bénéfices.

Heureux ceux qui font les lois, car ils sont bien placés pour se soustraire aux effets de la loi.

Heureux ceux qui poussent les autres à s'entre-tuer, car ils échapperont au massacre.

Heureux les hommes dont le patriotisme est

tout entier encre et salive, car ceux-là ne saigneront pas.

Heureux les hauts fonctionnaires compromis dans des affaires louches, car ils sauront innocenter leurs complices et ils se prépareront ainsi de touchantes amitiés.

Heureux les jurés appelés à se prononcer dans les grands procès politiques, car ils n'auront pas lieu de se faire une opinion personnelle.

Heureux ceux qui attentent à la vie des justes, car il leur sera beaucoup pardonné.

Heureux ceux qui n'ont rien fait par eux-mêmes, car ils auront néanmoins le droit de dire : « Nous sommes victorieux ! », car ils auront néanmoins repris l'Alsace et la Lorraine.

Heureux ceux qui ont passé l'âge de porter les armes, car ils auront soudain tous les courages.

Heureux ceux qui ont de petites infirmités, car ils pourront sans inconvénient estimer nécessaires les interventions en Russie et ailleurs.

Heureux les financiers traîtres à leur chère patrie, car ils réaliseront de grandes fortunes et recueilleront la considération des hommes.

Heureux les commerçants qui vivent de la

détresse publique, car aucun compte ne leur sera demandé.

Heureux les prêtres belliqueux, car ils recevront l'approbation de l'Eglise.

Heureux les insulteurs qui s'assouvissent dans les gazettes, car ils auront beaucoup de lecteurs et connaîtront la gloire.

Heureux ceux qui font partie de la police, car il leur sera donné de frapper le prochain sans crainte de représailles.

Heureux ceux qui sont les derniers par la bonté, la générosité, la candeur et le vrai courage, car, je vous le dis, en vérité, ceux-là seront les premiers dans la République.

Bienheureux tous ces hommes qui ont renoncé à la pureté du cœur et des mœurs, car le royaume de la terre leur appartient, et, il faut bien l'avouer, c'est déjà quelque chose, en attendant mieux.

XXXIX

LES REITRES

Ce traité de paix, dit Faisne, me délivre d'une sorte d'inquiétude : les reîtres ne chômeront pas. .

Un instant, un seul instant, et parce que je suis un homme naïf, j'ai eu l'impression que l'Europe future devait laisser les reîtres sans emploi. Je vois maintenant qu'il ne se passera rien de tel : les reîtres trouveront encore du travail sur notre vieux continent.

Nous qui, pendant près de cinq ans, avons vécu en soldats, parmi les soldats, nous devons reconnaître que nous n'avons pas vu énormément de reîtres. Mais il y en a, il y en a encore. C'est une variété humaine à part, bien caractérisée.

Le reître, ce n'est pas Hugues de Courtepointe, tu sais, ce lieutenant de cavalerie qui est venu

dîner avec nous, en 1916, et qui « cravachait les bégonias » en criant : « Il faut bien que je reste dans la cavalerie, pour aller de l'avant quand les fantassins se seront décidés à faire la percée. » Non ! le reître, c'est beaucoup mieux que ça, avec moins de paroles et plus de vrais gestes.

Le reître, ce n'est pas non plus Bidebour. Rappelle-toi : Bidebour, le représentant en appareils d'éclairage ! Celui-là était devenu, grâce à je ne sais quelle combinaison, sous-lieutenant dans les C. V. A. D. Il affectait des allures de soudard, portait force baudriers, pratiquait une éloquence martiale empruntée au lieutenant-colonel Rousset, affectait avec ses subordonnés une cordialité insolente et, avec ses supérieurs, une servilité joviale.

Non ! mais tu as connu Roque et Fontaine ; ceux-là étaient des reîtres, de vrais reîtres. Ce n'étaient ni de mauvais hommes, ni des bouffons, ni des bravaches. C'étaient des hommes bien portants, à petit cerveau, à gros muscles, des hommes incapables de devenir autre chose que des soldats. Pas méchants, mais batailleurs. Courageux, mais paresseux. Braves comme on est blond, patients comme on est obèse, simplement.

Tous deux, pour ne parler que de ceux-là, s'étaient engagés afin de fuir l'un le petit commerce, l'autre une étude d'avoué. Si la guerre n'avait pas eu lieu, tous deux seraient allés aux colonies, parce qu'ils éprouvaient un véhément besoin de rouler leur bosse, de distribuer des coups de poing et de dormir l'après-midi. Or la guerre est venue, et ils ont été heureux, car, malgré tout, la guerre était leur métier, leur seul métier. Ils ontété de bons soldats et, souvent, de bons camarades. Ils se plaignaient, ilsronchonnaient comme les autres, mais on les sentait chez eux, dans leur cadre et dans leur atmosphère.

Le sergent Roque a été tué l'année dernière, et nous l'avons tous regretté. Quant à Fontaine, il est devenu sous-lieutenant. Tu sais qu'il a été blessé pendant les batailles d'octobre. J'ai été le voir à l'hôpital, après l'armistice. C'était le moment où l'on nourrissait toutes sortes de rêves admirables et puérils, le moment où je parlais de faire teindre ma vareuse pour la transformer en vareuse de chasse ! J'ai vu Fontaine dans son lit, il était presque guéri. Je lui ai dit : « Que vas-tu faire, si l'on vient à licencier presque toute l'armée ? Il y aura beaucoup de situations dans l'industrie. » Il m'a

répondu avec un bon sourire rêveur : « Oui, évidemment, pour ceux qui veulent travailler. . . » Voilà. Et, tu le sais comme moi, Fontaine a, pendant ces rudes années, sué et saigné sur de sales besognes, mais c'est un reître ! Il ne sera jamais qu'un reître.

Hommes singuliers en vérité ! La race est en décroissance : chez nous, il y a peu de reîtres. L'immense majorité des Français qui ont fait cette campagne étaient des guerriers d'occasion, des guerriers de nécessité. Ça ne les a pas empêchés de savoir souffrir et mourir. Ça ne les a même pas empêchés d'être victorieux, c'est-à-dire bien patients.

En Allemagne, il y avait beaucoup de reîtres (le mot d'ailleurs est allemand). Cela fit qu'il y eut une grande et encombrante armée allemande. Et, un jour, elle nous est tombée sur le dos ; car, avec des reîtres, on ne peut faire qu'une armée, et, avec une armée, on finit toujours par faire la guerre, fatalement.

Cette race est en décroissance, je te le répète. Toutefois je ne pense pas qu'elle puisse disparaître. Si nous avions eu la paix, une vraie paix — j'y ai rêvé, mon Dieu ! pendant au moins quinze jours — si nous avions réellement

établi la paix européenne, qu'aurait-on fait des reîtres?

C'est qu'on ne peut pas tous les engager dans la police ou les expédier aux colonies. Ils vivent et ils demandent à remplir leur destinée, comme le violoniste demande à jouer du violon, comme le pommier s'obstine à faire des pommes. On ne peut pas leur donner, à tous, beaucoup de galons et des sinécures : les véritables reîtres ne parviennent jamais à des grades élevés; ils demeurent, par nature, des acteurs, des hommes d'armes, des valets de bataille.

La question était presque angoissante. Elle ne l'est plus. L'équilibre européen est affreusement illusoire, et les reîtres vont rester à leur poste. Ils vont piétiner un peu, bâiller et faire des poids en attendant que leur jour revienne. On les utilisera aussitôt que possible, n'en doute pas. Si l'on tarde trop, ils commenceront à regarder au delà des mers et auront des rêves africains ; alors on les embarquera.

Etrange! Etrange! La race des gladiateurs et des reîtres n'est pas éteinte, et, point davantage, hélas! la race de ceux qui savent les utiliser.

XL

C'EST COMME ÇA

Dans une pièce qui pue la colle, le papier poudreux et le pied mal tenu, il y a deux hauts cartonniers, en équilibre à droite et à gauche de la fenêtre, de cette fenêtre qui donne sur une petite cour percée au vilebrequin dans l'épaisseur du bâtiment.

Ecoute-moi bien : Prendre un dossier dans les cartonniers du haut et le glisser dans un des cartonniers du bas, oui ! c'est tout simple et c'est sans importance. Nous sommes bien du même avis.

Dans une autre pièce, il y a un monsieur qui écrit, penché sur une grande table. Le monsieur tire un peu la langue, parce qu'il écrit bien. A sa droite, il y a une montagne de chemises en papier bleu et, dans les chemises, des papiers

blancs. A sa gauche, il y a exactement la même chose. Bon! Prendre un papier qui est à gauche et le faire passer à droite, c'est une opération tout à fait dépourvue d'intérêt, n'est-ce pas? Nous sommes d'accord.

Ce n'est pas tout. Je vois encore un couloir légèrement poisseux, un couloir éclairé par une espèce de jour de souffrance, comme disent si bien les architectes. Dans le couloir, chemine un garçon peu pressé qui porte une liste : des noms tapés à la machine à écrire sur une feuille blême comme un clerc d'huissier. Bien! Prendre un crayon rouge et mettre une petite croix en face d'un des noms, sur la liste, ce n'est pas une affaire et c'est à la portée de tout le monde, tu peux bien l'avouer.

Je vais, maintenant, t'expliquer où je veux en venir. Tous ces actes sans importance, dont nous venons de parler, ce sont, mon petit père, des actes considérables quand ils se passent entre les murs de certains établissements, entre les murs d'un ministère, par exemple, ou d'un secrétariat d'état-major. C'est avec de petits actes comme ça qu'on gagne les batailles. Parfaitement! Bien entendu, je n'irai pas jusqu'à dire que la bataille de la Marne ait été gagnée par

un caporal distrait qui s'est trompé d'enveloppe, ou par un sergent ambitieux qui a pris l'initiative de recopier un ordre à l'encre verte. Non! je n'irai pas jusque-là. Mais je peux t'assurer que j'ai, pour mon propre compte, remporté une victoire avec des trucs comme ça.

Oh! c'est une victoire tout à fait personnelle, et c'est une victoire essentiellement bureaucratique. N'oublie pourtant pas qu'à l'origine toute victoire est bureaucratique, comme bureaucratique elle redevient, en fin de compte, après l'effusion de sang.

Mouche et moi, nous avons fait ensemble notre demande pour passer dans l'aviation, au printemps de 1917.

Notre décision prise, et prise de concert, Mouche m'a regardé d'un air condescendant et m'a dit : « As-tu du piston? »

J'ai répondu : « Non! pas de piston! »

Mouche, qui n'est pas partageux, a simplement ajouté : « Moi, j'en ai. »

Et nos demandes sont parties en suivant cette voie glorieuse qu'on appelle hiérarchique. Mouche a commencé de se remuer. Tu sais que son oncle est un peu parent du plus haut fonctionnaire de la République. Mouche s'est donc démené

comme un fox terrier devant un trou de rat. En moins de deux semaines, il a mis en branle plusieurs sénateurs, un quarteron de députés, un président à la cour d'appel, quelques directeurs de journaux quotidiens, un sous-secrétaire d'Etat et même, paraît-il, Monsieur le... mais ça, ce sont des noms qu'il ne faut pas prononcer tout haut.

Au bout de trois semaines, nos deux demandes nous ont été retournées. Elles sont revenues, fraternellement, dans le même courrier, renvoyées pour vices de forme. Il y manquait je ne sais plus quoi : un tampon ou peut-être bien un encadrement à la règle et au tire-ligne.

Mouche écumait. Moi, je rigolais, parce que je prévois toujours des histoires comme ça : en 1917, à la veille d'une attaque, le ravitaillement d'une armée en matériaux de pansements a failli manquer, car les demandes n'étaient point pourvues du double encadrement à la règle qui, paraît-il, est une formalité capitale. Il ne faut pas plaisanter avec ça, bougre de bougre!

Nous avons rectifié nos demandes et elles sont reparties, côte à côte, bien sagement. Mouche a obtenu une permission exceptionnelle et il est allé visiter tout son monde. Il a même vu, par

surcroît, un gros industriel munitionnaire, une courtisane célèbre, un évêque et le médecin particulier de Monsieur le... Mais chut ! encore une fois.

Tous ces gens ont commencé à s'agiter en faveur de Mouche, parce qu'ils avaient tous des petites affaires en train avec son oncle.

Moi, j'ai bien réfléchi et j'ai écrit à Métadier.

Métadier ? Tu te demandes ce que c'est. Eh bien, c'est un sergent de l'active que j'ai connu pendant mon service. Nous avions loué une chambre en ville, à frais communs. Métadier, c'est un sergent rempilé qui est revenu de l'Indo-Chine avec une rate pourrie et un foie gros comme un édredon. A part ça, il se porte comme le pont Alexandre III. Ah ! pardon ! faut pas parler des Russes...

J'ai donc écrit à Métadier qui est sergent dans un ministère, à Paris. Puis je suis parti en permission de détente.

Au retour, j'ai trouvé ma mutation. J'étais nommé dans l'aviation. Voilà ! Quant à Mouche, il est encore biffin et, comme il est de la classe neuf, il n'est pas près d'être démobilisé.

Et c'est comme ça !

XLI

BASSE-COUR

Vieille république ? Oh que non ! Vieux royaume, travesti tant bien que mal en démocratie, et qui ne parvient pas à prendre au sérieux son déguisement.



Ils disent volontiers : « Entre toutes les basses-cours du monde contemporain, notre basse-cour fut la première à bannir le coq, le roi. Nous sommes la plus ancienne basse-cour authentiquement républicaine. »

En effet, on a chassé le coq il y a plus d'un siècle. A trois ou quatre reprises, il est revenu, mais sans recouvrer son ancien prestige. Il a dû,

chaque fois, s'enfuir honteusement, après de brefs règnes ridicules.

Depuis près de cinquante ans, la basse-cour est donc effectivement délivrée du tyran. Dans toutes les grandes occasions, elle célèbre cet événement considérable : les voix unies des canards et des poulets entonnent des hymnes magnifiques qui convient toute la volaille à jouir de la liberté dans l'enceinte du poulailler, de l'égalité devant les distributions de mil, et de la fraternité si naturellement chère au cœur des gallinacés et des palmipèdes.

La république a maintenu toutefois les nobles traditions de l'ancien régime : elle a équipé d'innombrables bataillons de jeunes poulets; les canards ont couvert la mare d'escadres belliqueuses et les plus audacieux d'entre eux ont appris à combattre dans la profondeur des ondes. Certaines poules, paraît-il, se sont élevées dans l'air comme de vrais oiseaux, et elles font l'admiration de leur époque.

La basse-cour républicaine a soutenu de sanglantes guerres contre les poulaillers voisins. Elle a conservé et agrandi le territoire de ses pères. De vieux chapons, gloire incontestée de la civilisation ovipare, ont, pour l'édification des

poussins futurs, consigné ces hauts faits dans des chants immortels sur les rythmes *cuic*, *cot* et *cot codète*. Voilà qui va bien ! Voilà qui est admirable !

Et cependant, malgré l'assemblée des mandataires réunis auprès de la fosse à purin pour élaborer les lois immortelles de la démocratie empennée, malgré les relations enflammées et éphémères que les poulets, chaque jour, écrivent avec leurs pattes, dans l'admirable langue poule, sur la boue qui borde la mare, malgré les processions triomphales que la ligue nationale des canards canardisants organise pour commémorer ses victoires, la république n'est pas heureuse. La république souffre d'un mal secret qu'elle ose à peine avouer. La basse-cour regrette son coq. La vieille république regrette son maître.

Dans la bourgeoisie porte-bec, parmi les volailles pansues qui occupent en permanence le sommet du fumier, le regret se dissimule à peine. Les oiseaux gonflent leur duvet, cueillent d'un air important un pou opiniâtre et disent : « Caraca-raca-racoèt. » Ce qui signifie : « Nous ne serons tranquilles que si nous avons un homme à poigne pour nous diriger. Qu'on nous donne

un homme à poigne, ou nous ne serons même plus les maîtres sur ce fumier! »

Les oies se meuvent en bandes et gémissent : « Rouâ... rouon... rouon... » ce qui se traduit en français par : « Qui va protéger cette merveilleuse fortune de graisse qui ballotte entre nos pattes? En vérité notre foie gras, ce trésor national, est en péril si la démocratie empennée s'abandonne aux conseils des trouble-fête. Ah! qui nous rendra le rouâ ?... »

Les pintades s'invitent à prendre un grain d'orge, derrière le clapier, vers cinq heures après midi et elles s'apostrophent en ces termes : « Ma chère, mon mari a reçu une lettre charmante de son Altesse le Paon. » — « Et moi, ma chère, je dîne demain avec Monseigneur le Dindon. » — « Vous savez que l'on parle beaucoup de mon aventure avec Sa Grandeur le Cygne. »

La vieille démocratie est en proie au regret des pompes « coquières » et des magnificences monarchiques. Quand le coq d'un poulailler voisin vient à la basse-cour faire une visite diplomatique, toute la volaille organise des réceptions enthousiastes, et les vieilles poules se gargarisent le jabot en poussant le cri séditieux de « Vive le coq ! », cri beaucoup plus

facile et beaucoup plus agréable à prononcer que « Vive le président de la ligue nationale des canards canardisants ! »

Non, certes, la basse-cour n'est pas très heureuse. Elle tient à ses prérogatives de vieille démocratie. Elle tient à ses hymnes, à ses écussons, à ses fonctionnaires, à ses formules ; mais elle a peur de l'avenir et, chaque fois qu'elle pond un œuf, elle se demande avec angoisse si cet œuf républicain ne contient pas un germe révolutionnaire.

De nombreuses basses-cours voisines ont proclamé la république. La plus ancienne démocratie bipède leur a fait grise mine. Elle parle avec ironie, avec mépris, de ces sentines d'anarchie, de ces foyers de perturbation. Elle apprend à ses poussins à se méfier, en bons républicains, de tout système où la moindre chose serait réellement publique. Elle a composé un chant de haine où reviennent curieusement ces syllabes abhorrées : « Bo-bo-bo-bo-bo-ché-vik ».

Heureusement, la plus ancienne démocratie du monde moderne pense avoir trouvé solution à ses inquiétudes. Elle espère concilier ses goûts les plus contradictoires. Voici qu'elle comble de faveurs un oiseau âgé qui a bien des points de

commun avec le coq. Et cela remplit d'aise tous ces républicains désireux d'un maître. Ce qu'ils souhaitent, c'est un roi qui ne dure pas trop longtemps, un roi hors d'état d'engendrer une dynastie, un vieux roi sans postérité possible.

La basse-cour a trouvé. Elle ne cesse plus de glousser de joie.

XLII

ILLUSIONS

Non ! Sûrement, ça ne se passera pas comme ça ! S'il y a de grandes, de graves perturbations, la cause profonde en sera que l'on n'aura pas su procurer aux hommes la plus légère illusion.

Que les peuples — vainqueurs et vaincus — n'aient retiré de cette misérable aventure aucune fructueuse certitude, qu'ils n'aient, comme loyer de leurs souffrances, rien obtenu de ce qu'ils pouvaient espérer, c'est triste évidence et petite surprise. Ce coup final, le monde va l' « encaisser », notre monde, boxeur exténué que la fatalité presse et harcèle sans répit.

Mais, que les maîtres de l'époque n'aient pas eu la rouerie prudente d'inventer des « illusions de la paix », eux qui surent si bien organiser

les « illusions de la guerre », voilà une sottise qu'on ne leur pardonnera pas.

La démobilisation fut vraiment trop hâtive, de ceux que les soldats nommaient « bourreurs de crânes ». Parmi ces distingués spécialistes, il en était beaucoup qu'il eût fallu retenir comme indispensables, et, tout particulièrement, ceux qui pratiquaient « le bourrage à l'idéal ».

On n'a gardé dans les bureaux de cette administration occulte que quelques manipulateurs professionnels du mensonge diplomatique et politique. Equipe insuffisante à conjurer le péril.

C'est entendu, les hommes travailleront toute leur vie pour payer le désastre général ! C'est entendu, aucune juste transformation sociale ou morale ne surgira de cette sanglante pourriture. Nous n'aurons aucune confiance dans l'avenir. Entendu ! Aucune sécurité dans le présent. Entendu ! Nos fils feront la guerre, que nous voulions tant leur éviter. Entendu ! Entendu ! Mais quoi ? Face à toutes ces réalités sinistres, aucune illusion ? Plus la moindre fable fleurie ? Plus de sonores boniments ? Ah ! Messieurs, quelle maladresse ! Comme vous avez tôt posé le masque ! Comme vous avez vite fermé votre fumerie d'opium !

C'est un grand malheur pour les maîtres du monde moderne que de manquer à ce point d'imagination, de ruse inventive, de génie comique, de flair et d'expérience de la vie.

J'ai scrupule de vous conseiller, et pourtant ! Il est peut-être temps encore. Cherchez, cherchez ! Vous n'êtes point si las qu'il vous soit impossible d'improviser une belle mystification. Les grands collèges intellectuels qui vous ont, pendant cinq années, fourni des rhéteurs, des commis voyageurs et des scribes, ne sont pas si pressés de revenir à leurs affaires. Et le peuple français n'est point si difficile à contenter. Il ne demande qu'à broder lui-même sur vos textes ; il ne demande qu'à entretenir — si vous consentez à l'allumer — la belle flamme froide de l'illusion.

Pendant la grande révolution, il y a eu des illusions magnifiques, mais, au demeurant, d'un réel bon marché : on se tutoyait dans la rue et on s'appelait citoyen. C'est une petite chose, au fond. Fallait-il encore la trouver. Elle a donné à des millions d'hommes l'impression que la face du monde était changée et que des temps nouveaux commençaient.

Allons, messieurs, au travail ! Inventez quel-

que chose, quelque chose de stupide et d'admirable, et vous sauverez peut-être la situation, votre situation. Ah ! ne m'en demandez pas davantage, je ne suis pas spécialiste en ce genre de découvertes. C'est affaire d'illumination. Je ne sais trop : changez le costume des gardes municipaux, déplacez la tour Eiffel, donnez accès libre aux catacombes en semaine, supprimez la police des mœurs, organisez des distributions gratuites de pâte à rasoir, faites en sorte d'avoir du génie, c'est si bête !

La forme que revêt l'illusion importe peu. Mais il faut l'illusion, il faut cette ivresse légère et permanente qui rend possible une vie même empoisonnée par tous les périls et toutes les erreurs.

Surtout, messieurs, faites en sorte que le peuple l'ait, cette fameuse impression qu'il y a quelque chose de changé. Si vous tenez à vos fauteuils, à vos appointements, à vos dividendes, à vos portefeuilles, à vos couronnes, à vos parchemins, aux rubans de vos boutonnières, aux vins de vos caves, à vos mandats, à votre existence, faites que les peuples malheureux ne jugent pas le monde — misère et détresse, et deuils et douleurs en sus — exactement semblable à ce qu'il était avant la guerre.

Que l'homme vieilli, blessé, accablé de soucis et de souvenirs puisse, en sortant de chez lui, le matin, respirer une odeur inaccoutumée. Une odeur, il n'en faut pas davantage ! Et peut-être ne songera-t-il plus à vous reprocher vos faiblesses, vos trahisons, vos férocités, votre éloquence impavide, vos gains scandaleux, vos décisions meurtrières, votre prospérité insolente, votre imprévoyance, vos satisfactions égoïstes, vos lois oppressives, votre crime quotidien.

Nul ne vous demande, ô maîtres du monde, d'être de grands cœurs et d'honnêtes gens. Ayez seulement le courage et la pudeur de rester, jusqu'au bout, de spirituels comédiens.

XLIII

GRANDEUR HUMAINE

Chaque fois qu'il nous arrivait de traverser ensemble le plateau, Exmelin ne manquait point de montrer une paire de pommiers pelotonnés dans un pli de terrain, et d'émettre des réflexions sentencieuses. Il disait :

— Voyez : ces deux pommiers sont exposés de même façon. Il y en a un qui a des pommes et l'autre qui n'en a pas. Allez donc nier que l'injustice ne soit chose naturelle.

Exmelin était l'homme des politiques réalistes, l'homme des phrases congrues et décisives. Il répétait volontiers : « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs », ou bien : « Ces gaillards-là, c'est avec la mitrailleuse qu'il faut les convaincre », ou encore : « Moi, je suis pour l'or-

dre », ou parfois : « L'idéalisme est le chancre de cette époque. »

Exmelin, quand il m'avait fait « le coup des pommiers », ajoutait avec une truculente conviction :

— Je suis plus gros que vous, et, pourtant, nous mangeons le même rata. C'est injuste, mais c'est comme ça. Vous n'irez pas contre la force des choses.

Eh bien, si, Exmelin, nous irons contre la force des choses. Plus je pense à vous et à ceux, innombrables, qui vous ressemblent, plus j'estime que le temps est venu d'aller contre ce que vous appelez la force des choses. Le temps est venu de retirer notre adhésion à l'injustice immanente de la nature. Il y va de la dignité humaine.

Oui, pesez ceci : notre dignité est en jeu. J'entends qu'à souscrire plus longtemps aux erreurs qu'il nous est possible de discerner et qu'il nous appartient de détruire, nous désavouons le meilleur de notre génie, nous abdiquons le titre d'homme. Malgré bien des crimes et bien des infamies, ce titre représente encore une haute noblesse et beaucoup de beauté.

Toute la grandeur de l'homme a consisté et

consiste à faire des choses qui n'étaient point dans l'ordre de la nature.

Il n'est point dans l'ordre naturel de pardonner. L'homme a cependant imaginé la clémence et ceux, si rares, qui l'ont pratiquée dans de grandes occasions y ont gagné une gloire pure et l'immortelle reconnaissance du monde.

Il n'est pas dans la commune nature des êtres vivants de se sacrifier. Pourtant, des hommes ont pu se sacrifier à des idées, à de nobles causes, au salut de ceux qu'ils aimaient ; ils ont su préférer à la vie le respect d'un concept abstrait, comme celui de la foi ou de l'honneur. Et, remarquez-le, l'histoire de telles actions forme le plus précieux de notre patrimoine.

Il n'est pas dans l'ordre vulgaire de la vie de consacrer un long effort à des ouvrages sans nécessité immédiate, à des ouvrages qui n'ont de sens ou d'existence qu'en dehors du monde pratique. C'est néanmoins ce que savent faire les hommes, puisque, de tout temps, ils ont composé des chants et des poèmes, pétri des statues, dessiné et peint des images.

Vous le voyez, on n'est un homme qu'à la condition d'avoir, au moins une fois dans sa vie,

entrepris une de ces actions qui vont « contre la force des choses ».

Si la force des choses est tout entière injustice et inégalité, les hommes doivent à leur caractère même d'entreprendre cette lutte suprême.

Plus ils y trouveront de difficultés, plus ils seront des hommes. Après l'enseignement terrible de ce siècle, sauraient-ils, sans honte, tolérer tout d'abord cette inégalité artificielle, arbitraire, monstrueuse que la puissance de l'argent entretient entre les individus d'une même espèce ? N'est-ce pas un beau devoir que de s'attaquer d'abord à ce mal, de le réduire, de le maîtriser, de l'abattre ? Cette injustice mère, n'allez point lui chercher d'excuse naturelle : elle est, tout entière, haïssable et génératrice de haine. Rien ne la légitime au regard de l'esprit. La force seule peut la perpétuer. Mais il n'est pas de force qui ne rencontre enfin force plus grande.

Le monde entier est actuellement secoué par une passion profonde, tumultueuse. On la verra se résoudre en violence si quelques hommes puissants par l'esprit n'ouvrent pas la voie à cette force presque déchaînée.

Travailler à détruire l'antique injustice qui

divise les corps, qui ulcère les âmes, la gloire des hommes est maintenant à ce prix. Et cette gloire sera plus durable, plus majestueuse que celle du sabre, maîtresse jusqu'ici de l'histoire.

Il ne demeurera, dans l'ordre des choses, que trop d'injustices ineffaçables. L'injure aveugle du sort ne restera que trop intimement mêlée à la substance de la vie. Comment ne point songer à l'amertume des âmes ingrates, des corps infirmes, des caractères nativement dénués de courage, ou de générosité, ou de patience ! Il y aura toujours assez d'odieuse inégalité gravée de façon indélébile dans la chair même de l'humanité malheureuse pour donner à triompher aux esprits sceptiques qui trouvent leur joie à constater la luxuriance du mal.

Mais reconnaître, au nom de l'ordre naturel, une injustice que toute raison désavoue, c'est provoquer gravement l'avenir, et c'est démériter de notre vraie grandeur humaine.

XLIV

UN ADIEU

Vous êtes parti vite, bien vite, comme l'invité mécontent qui se lève dès qu'il a bu la dernière gorgée de thé.

Que notre thé européen vous ait semblé plein d'amertume, nous comprenons cela, ô Wilson! nous qui n'avons pas fini de vider la coupe.

L'Amérique vous réclame, sans doute. Avouez aussi que l'Europe ne vous retient guère, l'Europe où vous avez mené de durs combats inefficaces, l'Europe où vous laissez tant de haines et si peu d'amitiés.

Car vos ennemis de l'an passé sont toujours vos ennemis, et vos amis d'hier vous regardent avec défiance.

La meute, qui, dès votre arrivée, se suspendit aux basques de votre redingote, elle n'est lasse ni de japper ni de mordre. Pour ces gens-là,

vous n'avez fait que trop de mal. Et pour les autres, pour ceux qui naguère vous attendaient comme un messie, vous n'avez point assez fait de bien. Ceux-là osent parler d'abus de pouvoir; ceux-ci murmurent : trahison, désillusion. Hélas! ô Wilson! vous avez fait ce que vous avez pu pour être juste ; faites maintenant en sorte d'être un sage, car vous en aurez grand besoin.

Désillusion ! Ah ! sûrement oui, nous voici pleins d'angoisse et de désillusion. Mais saurait-on raisonnablement vous en rendre responsable? Pour moi, je vous remercie de tout mon cœur, je vous remercie, vous, le seul qui, dans cet âge féroce, avez pu nous donner une heure d'illusion. Pour la beauté, pour la grandeur de cette heure-là, je vous garderai une longue amitié, je vous honorerai dans mon souvenir.

Vous avez été le seul, dans une époque de fureur et de haine, à prononcer des paroles d'affection et d'apaisement.

Vous avez été le seul, dans une époque d'injustice et de violence, à élever la voix pour que justice soit rendue.

Dans la démence générale, vous avez été le seul à demeurer homme de sens, à dire des mots riches de sens.

Des mots! Des mots! Mais les mots sont déjà quelque chose. Je vous remercie pour ces mots, et je ne vous demande pas de mourir sur la croix.

Par votre seule présence, vous avez rendu respirable l'atmosphère empestée de notre Europe. On peut vous en avoir de la gratitude. Vous avez fait un geste dans l'absolu. C'est déjà très bien, c'est déjà considérable, et cela me console un peu de votre échec.

Qui donc suit l'enseignement du Christ? Personne, absolument personne. Mais il est quand même merveilleux que le Christ ait parlé. Il a changé le parfum du monde, et c'est avec des mots qu'il a fait cela. Nous n'en sommes meilleurs ni les uns ni les autres; nous savons toutefois ce qu'il faudrait faire pour être meilleurs.

Pareillement, ô Wilson! vos paroles sont restées sans effet. Je suis, néanmoins, très heureux de les avoir entendues. Il y a des moments où une simple parole fait beaucoup de bien.

Et puis je songe aux heures que vous avez dû consumer dans notre enfer diplomatique, et je ressens pour vous une commisération réelle et de la sympathie.

Un ami m'a rapporté de vous ce propos à la

fois soucieux et souriant : « Les Polonais m'ont envoyé la carte de la future Pologne, et je vous assure qu'elle n'était pas petite... » Eh oui ! Comme cela vous peint à mes yeux !

Toutes les lamentations, toutes les justes revendications, toutes les plaintes et tous les gémissements, vous avez dû les entendre, comme aussi toutes les expressions de colère, de fureur et de cupidité. Vous avez dû faire face à la dialectique retorse des hommes d'affaires, à la subtilité diffuse des avocats, à l'éloquence cauteleuse des uns, à la brutalité tranchante des autres. Je vous vois, je vous ai vu, dans ces discussions vertigineuses et falotes. Je vous ai plaint de toute mon âme, et je vous plains encore, car vous n'êtes pas un dieu. Et puis, on ne chasse pas deux fois les marchands du temple.

Adieu donc, vous dont la bonne volonté fut débordée, mais qui, toutefois, aviez de la bonne volonté !

Adieu donc, vous qui n'avez pas donné le bonheur au monde malade, mais qui, cependant, avez eu le courage de parler du bonheur des peuples à la table des maîtres !

Adieu, ai-je dit ? Non, sans doute, au revoir ! Rien n'est terminé entre nous, n'est-ce pas ?

Votre voix restera pour nous celle d'un ami !

Vous allez rentrer dans une Amérique troublée ; là-bas aussi, vous aurez à vous défendre, car ce n'est pas impunément qu'au vingtième siècle un chef d'Etat peut tenter d'être droit et bon, même sans succès.

Vous allez regagner l'Amérique, mais laissez-nous croire que, parfois, vous penserez sans trop d'amertume à nous tous qui vous avons aimé, qui vous aimons encore, malgré tout, et qui avons encore de rudes heures à vivre sur notre vieille galère européenne, sur la vieille galère vermoulue.

XLV

COMPENSATIONS

Des hommes, dit le toubib, des hommes apparemment raisonnables, puisqu'on leur a donné des charges, des dignités, des mandats, de hautes fontions dans la république, des hommes osent parler de compensations économiques ou financières aux pertes en vies humaines subies par les peuples.

Moi qui « travaille dans la vie humaine », comme le maçon « travaille dans le plâtre et le moellon », moi,dont la vie humaine est l'affaire, le souci constant, la préoccupation unique, je dis qu'il n'y a pas de compensations humaines à la perte d'une vie humaine.

Sans nul doute, les gens qu'une telle affirmation peut gêner dans leurs entreprises ou dans leurs crimes ne seront point en peine de phra-

séologie pompeuse pour flétrir « la basse sentimentalité » d'un tel propos. Mais, je le sais bien, au fond de leur cœur ils estiment qu'en vérité il n'y aurait aucune compensation possible à la perte de leur précieuse existence.

Il paraît qu'une pesante automobile américaine ayant écrasé un piéton, en plein Paris, le propriétaire descendit et murmura avec une gravité soucieuse : « Il faudra savoir combien vaut cet homme. »

Hélas ! que cette phrase juge un siècle ! Comme elle exprime bien la barbarie nouvelle qui envahit le monde et qui, peut-être, nous fera regretter toutes les barbaries de jadis !

Si je refuse d'établir une équivalence entre l'argent et la vie, ce n'est point parce que toute la richesse monnayée de l'univers eût été insuffisante à compenser la perte d'un Pasteur, ou d'un Pascal, ou d'un Dostoïewsky ; ce n'est pas parce que d'éclatants génies ont montré la supériorité de leur âme sur tous les biens matériels ; c'est parce qu'en fait l'existence la plus modeste, la plus effacée, la plus humble est irréductible à l'argent ; elle fait partie d'un système de valeurs qui, par essence, demeure étranger au système des valeurs commerciales. Il y a là

deux mondes, séparés par un abîme métaphysique, deux mondes qui ne communiquent pas entre eux. Entreprendre de lancer un pont entre ces deux mondes, c'est sottise basse, et c'est dérision !

Un savant célèbre disait naguère, en pénétrant dans une salle d'hôpital peuplée de soldats aveugles : « A m'écouter, le gouvernement eût réalisé d'importantes économies : un œil ne vaut pas six cents francs ! » — Vraiment, vous avez raison, monsieur, vous qui, pour plusieurs billets de mille francs, n'accepteriez pas de garder une heure un petit gravier sous votre paupière. Vraiment, monsieur, vous avez raison : un œil, cela ne vaut pas six cents francs de pension, et cela ne vaut pas davantage un million.

Il ne vaut pas un million l'œil qui, pour la première fois, regarde s'avancer sur la route la jeune femme qui est l'amour. Il ne vaut pas un million, l'œil du père qui contemple son enfant souriant à la mamelle. Il ne vaut ni un franc, ni six cents francs, l'œil qui attend le lever du jour sur la forêt.

Elle ne vaut pas douze cent cinquante-trois francs vingt-cinq centimes, la vie de l'homme qui vous prend contre son épaule et vous assure

que vous n'êtes pas seule au monde, ô ma sœur !

Et combien vaudrait ce sourire qui nous arrache au désespoir, cette parole dite à mi-voix et qui nous gonfle le cœur de gratitude, cette poignée de main qui nous remplit d'enthousiasme, ce baiser qui nous sauve du crime, ce regard qui nous rend notre confiance en nous-même ?

Elles ne valent rien, ces merveilles de la vie humaine ; elles ne valent rien qui s'expriment en argent. Leur valeur est infinie; comment pourrait-elle se mesurer avec des chiffres et avec ces billets que rend poisseux l'ignoble crasse des affaires?

Et toutes ces belles, toutes ces jeunes existences dissipées dans le hasard honteux d'une bataille, cela peut-il se solder par la cession d'une mine, d'une province, d'une flotte ou d'un port ?

Moi qui ai vu souffrir tant de malheureux, moi qui ai vu tant de soldats lutter désespérément pour conserver à ceux qu'ils aimaient une vie qui ne leur était qu'angoisse et torture, je vous l'affirme : il faut cesser de ranger des chiffres en face de ces phénomènes mystérieux et sublimes qui remplissent le cœur des hommes.

La société qui s'obstine à spéculer sur la vie humaine comme on spécule sur le coton ou sur

les pétroles, cette société est jugée. Les puissances qui s'emploient à entretenir de telles confusions dans l'esprit des simples, ces puissances n'abuseront plus longtemps les peuples. On ne manquera pas indéfiniment de respect à la chose vivante, qui a ses lois propres et qui, chaque jour, apprend à les mieux connaître.

Il faut le dire, à l'heure où la douleur des autres est devenue un argument, un instrument aux mains des financiers et des politiques : une vie humaine ne se pourrait payer par un milliard. Elle ne vaut rien de tel, parce qu'elle vaut tout. Il n'y a pas de compensations aux pertes de l'amour.

XLVI

DERNIER ENTRETIEN AVEC L'IRRÉDUCTIBLE

Depuis des mois je ne sais plus rien de vous, Houtelette. Le cyclone qui nous avait un moment rassemblés, comme deux feuilles sèches en proie au même tourbillon, le cyclone s'apaise et nous voici séparés, peut-être à jamais.

Nous allons, Houtelette, rouler chacun de notre côté, chacun dans notre ornière, au gré de notre brise, jusqu'à l'heure des suprêmes dissolutions. Soit !

Un mot encore, compagnon perdu ! Un mot que vous n'entendrez peut-être pas, et que je veux quand même confier au temps qui nous emporte comme des épaves, confier à l'espace qui nous sépare, au silence engloutisseur qui nous étreint, et qui nous étouffera. Un mot, un

souvenir ! Un suprême entretien par-dessus d'infranchissables abîmes !



Nous sortions, vous l'avez sans doute oublié, nous sortions de l'ambulance de Glorieux. Morne ambulance, nom dérisoire ! Nous marchions sur cette route blessée, rongée jusqu'à l'os par le trafic guerrier et par le pas des multitudes que, chaque jour, dévorait le brasier meusien. Vous cheminiez à mon côté, gros homme, et, harcelé de je ne sais quel souci, vous m'avez dit tout à coup :

— Si jamais votre idéalisme s'introduit dans les mœurs politiques, il finira par nous amener quelque terrible guerre ; vos utopies sentimentales ne peuvent engendrer que le désastre.

Vous n'en avez pas dit davantage, homme des paroles décisives. Et je n'ai rien répondu parce que j'étais trop triste, trop recru, trop découragé ce jour-là.

Mais trois ans ont passé. C'est aujourd'hui seulement que j'entends votre phrase ingénue et monstrueuse. C'est aujourd'hui seulement qu'elle fait explosion au fond de mon cœur.

Laissez-moi donc vous répondre aujourd'hui. Il n'est pas trop tard : n'allons-nous pas consumer le reste de notre âge à trouver réponse aux mille questions que nous a posées cette noire époque?

Et, tout d'abord, je vous dois rendre justice. Encore une fois, votre phrase me semble ingénue et monstrueuse ; mais elle atteste de l'audace et de l'imagination. Cet avertissement au monde, cette vaticination, vous ne les avez pas lancés du fond d'une paix douillette et précaire, du sein d'une sécurité délicieuse et compromise. Vous avez, pour prédire les effets néfastes de l' « esprit de concorde », choisi le moment ou l'humanité semblait bien près de sombrer sous les coups des politiques de force et de représailles, sous l'effort des haines convulsives. C'est admirable à vous, je le reconnais. Houtelette, vous fûtes beau joueur.

Si vos paroles n'étaient pas parfaitement inconscientes, et elles ne l'étaient point, elles ne pouvaient signifier qu'une chose : « l'ancienne façon de diriger les peuples a donné des résultats abominables dont nous voici témoins et victimes ; mais je demeure persuadé qu'une société établie sur des lois de justice et de bonté connaîtrait des faillites plus cruelles encore. »

Si c'est bien là votre conviction, j'accorde qu'elle retient l'intérêt. Il faut pourtant la rejeter au rang des hypothèses. Il faut pourtant vous tranquilliser, du même coup.

J'entends bien : vous êtes assuré que l'équilibre du monde humain ne peut reposer que sur la force, la défiance méthodique, l'autorité sans contrôle et sans rênes, le jeu des intérêts matériels, l'oppression raisonnée, le conflit sans cesse attisé de toutes les passions.

J'entends encore : vous estimez que toute tentative en vue d'instaurer le règne de la confiance mutuelle, de l'arbitrage cordial, de la justice authentique, de la paix généreuse vous semble vouée à de misérables échecs.

Certes, il y a quelque ridicule à prononcer, aujourd'hui, les mots admirables qu'une fois de plus je viens d'offrir en cible à votre éloquence. Mais passons ! vous avez peut-être raison, Houtelette. Personne ne saurait toutefois l'affirmer, car une politique inspirée d'un haut idéal n'ayant jamais été mise à l'essai, il est prématuré, il est présomptueux de la condamner d'avance et sans appel.

Ne discutez point ; ouvrez vos livres et dites-moi si jamais, au long de soixante siècles

d'histoire, les hommes voués à la direction des peuples ont eu l'originale grandeur de leur faire accomplir une seule de ces actions majestueuses et désintéressées qui ont fait, parfois, la gloire d'individus isolés. Hélas! vous ne trouverez rien de tel dans l'histoire des nations. Si la noblesse n'est pas le fait des foules, la faute en est d'abord à leurs maîtres. Il n'y a eu, jusqu'ici, qu'une seule et criminelle façon de gouverner les peuples et de résoudre les différends internationaux. Comment osez-vous donc prévoir les résultats d'une haute morale politique, alors que rien, entendez-vous, rien ne fonde votre proposition ?



Pendant les derniers temps de la guerre, un homme a laissé croire à l'univers anxieux qu'« un autre âge du monde allait commencer ». Ce sont ses propres paroles. Cet homme n'a pas réussi. Faiblesse ou manque de génie, je ne sais. Mais soyez heureux, Houtclette, soyez tranquille, cet homme n'a pas réussi.

L'introduction dans les mœurs diplomatiques et politiques de cet idéalisme qui vous inspire une sainte horreur est, encore une fois, péril

conjuré. Dormez, homme des nobles angoisses !

Et ne redoutez même pas trop la victoire solitaire, au fond de quelque âme impressionnable, de cet esprit que vous flétrissez du nom d'humanitarisme sentimental.

J'ai rencontré, en 1917, à Soissons, un soldat blessé qui descendait des lignes. Comme, en devisant, je jouais avec l'étiquette fixée à sa capote, cet homme me dit soudain :

— Regardez, je m'appelle Mauvais. Oui ! C'est mon nom, et il n'a jamais été si bien tapé. Avant la guerre, j'étais p't-être un brave homme ; maintenant, je suis un voleur, un zigouilleur, un bouteur ed feu...

Le pauvre Mauvais, j'en suis sûr, était demeuré brave homme. Toutefois, il prenait vaguement conscience des choses graves qu'il s'était trouvé dans l'obligation d'accomplir. Avec son roide bon sens de paysan, il mesurait l'espèce de déchéance dissimulée sous les oripeaux de la gloire.

Le nombre est immense de ceux qui, avec moins de scrupule, ont été aspirés dans le même cycle infernal. Le monde est non seulement exténué, mais hanté par des souvenirs de pillage, de paresse et de meurtre. Il n'est rien, dans les

traités qui forment conclusion solennelle à cette ère d'incohérence et d'homicide, il n'est rien qui, pour les âmes naufragées, constitue une vraie leçon de haute morale et de justice agissante. Il n'y a rien de changé à la façon des peuples de régler les grandes choses humaines. Je vous le répète, dormez tranquille : on ne vous a pas défiguré votre Europe. Elle est toujours l'Europe des Cimbres et des Teutons, l'Europe de la Saint-Barthélemy et des autodafés.



On ne vous l'a pas changée ; mais, de tout mon cœur, j'espère encore qu'on vous la changera. Ce serait une bonne fortune pour l'univers si le plus remuant et le plus barbare des continents donnait l'exemple d'une conversion morale. L'essai en vaut la peine ; il finira par tenter quelques esprits téméraires. Si désastreuse que la tentative apparaisse, elle ne saurait nous faire mal plus grand que celui dont nous voici tous accablés, vainqueurs et vaincus.

Je ne préjuge rien, Houtelette. Je veux que votre surprise soit entière.

Rappelez-vous : quand il nous arrivait, naguère, de controverser sur la possibilité des réformes morales, Maigrier disait volontiers : « Hé ! hé ! pourquoi pas ? les hommes ont déjà, presque partout, perdu l'habitude de se manger entre eux. »

Et tout le monde riait, car notre société réserve ses faveurs à ceux d'entre les moralistes qui lui répètent sur tous les tons qu'elle est incorrigible et que ses vices sont affaire d'éternité.

Enfin ! Il y a de moins en moins de cannibales. C'est une mince victoire, bon ami, mais elle permet d'en espérer de plus importantes.



Un dernier mot, Houtelette, un dernier mot, vieux fantôme ! Ne m'avez-vous pas dit : « Si jamais nation donne le signal de ces folies idéalistes, de ces politiques désastreuses, je souhaite que ce ne soit pas la France ! »

Eh bien, nous n'avons pas même façon d'aimer la terre et les gens de chez nous.

Pour moi, je souhaite que mon pays n'oublie

pas le meilleur de ses traditions révolutionnaires.

Révolution ? Oui ! Mais entendez bien : il n'y a de vraie révolution que morale. Tout le reste est misère, sang gaspillé, larmes vaines.

FIN

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le six Octobre mil neuf cent dix-neuf

PAR

G. ROY

MARC TEXIER, SUCC^r

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

Duhamel, Georges
Entretiens dans le tumulte


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 17 04 14 011 7